

L'amoureuse

Cars, Guy Des

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com



SANG D'AFRIQUE Tome 2

L'AMOUREUSE

L'INTEGRALE DE

19 C Guy DES
Cars

GUY DES CARS

Sang d'Afrique

L'amoureuse

Avertissement

Je tiens à remercier tout particulièrement M. A. M. VERGIAT pour l'amabilité et la compréhension dont il a fait preuve à mon égard, en m'autorisant à utiliser, pour écrire ce roman, l'excellente documentation qu'il a su réunir sur les mœurs et coutumes pratiquées chez les populations du centre de l'Afrique, dans son ouvrage intitulé Les rites secrets des primitifs de l'Oubangui (Editions Payot).

Et je ne saurais trop conseiller aux lecteurs, désireux de s'évader de l'affabulation romanesque nécessaire pour mon récit, de lire l'ouvrage strictement technique et documentaire de mon confrère.

L'AMOUREUSE

Une semaine s'était déjà écoulée depuis le départ de Boutières. Les cérémonies et fêtes de la circoncision terminées, Manjo avait retrouvé le calme. Ses habitants avaient repris leurs occupations: les hommes dans de pauvres champs où ils s'acharnaient à faire pousser le manioc, les femmes devant les cases familiales où s'étalait la vie domestique. Tout se passait dehors: la cuisine, la lessive rudimentaire, les quelques soins donnés aux enfants qui continuaient à grandir beaucoup plus parce que Galé le voulait bien que grâce aux progrès d'une puériculture inexistante.

Yolande avait déjà eu tout le loisir d'observer la vie primitive de Manjo. Quelques jours avaient suffi pour lui permettre de mesurer l'abîme qui séparait ce que Jacques et elle rêvaient de faire des indigènes de la brousse centre-africaine et le point de civilisation réel où en étaient ces gens-là. Le bilan était catastrophique. C'était même à se demander si jamais l'influence des Blancs s'était réellement fait sentir dans ce pays. Certes, on les respectait, les Blancs, parce qu'on les craignait. On savait aussi que, de temps en temps, quelques-uns d'entre eux — tel Boutières — traversaient le village. Mais personne ne les aimait. Pour la majorité des habitants, ils n'avaient apporté avec eux que discorde et mort.

Les principes de la charité chrétienne étaient bien peu de chose en comparaison du pouvoir des sorciers et des féticheurs. C'était même à se demander si un missionnaire était jamais venu à Manjo. Et cependant, il en était venu, à commencer par Mgr Thibaut, avant qu'il ne soit évêque et quand il avait installé son Quartier général dans son « Palais résidentiel » de la brousse... Mais les années avaient passé et c'était à peine si les habitants actuels avaient entendu parler de lui.. Le personnage le plus intelligent du village — le seul dont on pouvait espérer faire un être évolué — était Diabira-Doul.

— Il a l'étoffe d'un chef, avait confié Jacques à Yolande.

Mais, pour elle, c'était très difficile de découvrir les véritables qualités de celui qui ne s'exprimait qu'en dialecte.

La jeune femme essayait quand même d'utiliser Jacques comme

interprète pour faire comprendre à Diabira-Doul qu'il devait faire de sérieuses réformes dans son village, et en tout premier lieu dans le domaine sanitaire. Le médecin était pratiquement ignoré à Manjo, dont il n'y avait pas un habitant qui ne fût convaincu que l'on ne pouvait guérir un mal par les médicaments des Blancs. La maladie n'étant jamais naturelle pour eux, mais provoquée par une puissance maléfique ou par la vengeance d'un sorcier, ne pouvait être combattue que par des méthodes magiques.

Quand l'un des sujets de Diabira-Doul se sentait malade, il allait consulter le sorcier-guérisseur qui fixait autour de ses orteils des fils de marionnettes divinatoires pour soumettre les deux petites statuettes de bois, grossièrement sculptées, à un interrogatoire en langage sacré. Selon que les marionnettes se rapprochaient, s'éloignaient, se penchaient d'un côté ou de l'autre, le mal était identifié. Le plus souvent il fallait réparer sur-le-champ par un sacrifice une offense à un dieu ou aux mânes. Le remède le plus efficace était de porter des amulettes en corne de bélier pour les hommes et des ceintures de mil tressé pour les femmes qui les fixaient sous leur pagne.

Après avoir écouté avec attention les conseils de Yolande, traduits par Jacques, Diabira-Doul hochait régulièrement la tête en répondant en dialecte:

— Tout ce que dit ton épouse appartient à la médecine des Blancs. C'est peut-être très bien pour les guérir, mais pour nous, les Noirs, c'est mauvais !

Et il ajoutait cette phrase que le grand-père de Jacques avait déjà dite à Boutières après le massacre de la population:

— Vous, les Blancs, croyez être très forts... Mais, malgré vos machines et toutes vos intentions, vous mourez aussi bien que nous... Nous avons des vieillards qui vivent même plus longtemps que les vôtres... Alors, pourquoi vouloir tout changer ?

C'était une fin de non-recevoir qui se répétait dans tous les actes de la vie quotidienne. Au bout de quinze jours, Yolande était excédée, mais chaque soir, quand elle se retrouvait seule avec Jacques dans leur case, celui-ci lui disait avec son calme inébranlable:

— Tu veux trop vite réformer les hommes d'Afrique et leurs habitudes, dont certaines sont millénaires ! Ne sois donc pas comme Kalidou Hamady pour lequel tu as tant de méfiance.

— Mais, Jacques, je suis stupéfaite que, avant notre venue ici, il n'y ait pas eu d'autres Blancs qui aient tenté d'instruire les habitants de ton village !

— Si les Blancs de l'envergure de ceux que nous connaissons, tels

Boutières ou Mgr Thibaut, ne l'ont pas fait, c'est sans doute qu'ils jugeaient que c'était inutile ou prématuré... Eux-mêmes ne t'ont-ils pas fait comprendre qu'ils estimaient que le rôle d'intermédiaire, entre leur civilisation trop évoluée et celle encore primitive des peuplades de la brousse, ne pouvait être confié qu'à des Noirs comme moi qui auraient compris avant leurs frères ? Malheureusement, comme les missionnaires pour la religion, nous ne sommes pas assez nombreux !

Notre recrutement nécessite que nous allions terminer nos études en Europe: ce qui coûte cher et pose une foule de problèmes... Tandis que le jour où nous parviendrons à créer nous-mêmes sur place — avec l'aide des Blancs bien sûr — de Grandes Écoles, des Facultés, des laboratoires, il n'y aura plus d'obstacle au progrès rapide de la vraie civilisation.

— Mais, pour cela, il faudrait que l'Oubangui, comme tous les pays d'Afrique, devienne libre.

— Il le sera beaucoup plus vite que tu ne le penses ! Tu n'as donc pas senti, à Bangui, pendant les quelques jours que nous y avons passés, que nous courions vers l'indépendance ?

Certains soirs, c'était la jeune femme qui découvrait quelques mystères essentiels de l'Afrique centrale. Ne parvenant pas à se faire comprendre par les indigènes, elle préférait ne pas perdre complètement son temps et faisait de sérieux efforts pour mieux connaître leurs croyances de base. Ce ne serait qu'à ce prix, pensait-elle, qu'elle réussirait à se faire comprendre d'eux.

Ce fut ainsi qu'elle sut par les longues conversations échangées entre Diabira-Doul et Jacques, dont son mari lui faisait ensuite le récit fidèle, que toute la vie de Manjo était régie par quatre génies: celui des eaux, celui de la terre, celui des oracles et le plus grand de tous, le génie de la brousse... Et, peu à peu, selon les prédictions de Boutières, elle finit, sinon par aimer ces génies, du moins par ne plus les trouver tellement antipathiques. Un jour viendrait peut-être où ils lui seraient familiers...

Si, après un mois de vie à Manjo, elle n'avait aucunement progressé dans ses tentatives civilisatrices, elle savait par contre que le « Génie des eaux » avait la peau blanche comme elle, les apparences d'un homme et qu'on pouvait très bien le rencontrer sans mourir. Il arrivait même que, la nuit, il errait dans les villages et pénétrait dans les cases où se trouvaient des femmes seules: il se glissait auprès de leur couche et les rendait enceintes de ses œuvres pendant leur sommeil. Ces femmes donnaient alors naissance à des albinos qui étaient considérés comme étant ses enfants. Tous les Blancs, dans l'esprit des habitants de Manjo, étaient les enfants du Génie des eaux.

La preuve n'en était-elle pas que les rares missionnaires entrevus, hommes blancs, se trompaient rarement quand ils annonçaient la venue de la pluie... C'était ce génie qui faisait chavirer les pirogues, et tomber dans l'eau ceux qui s'approchaient trop près des rapides. La couleur blanche lui était vouée. Pour l'amadouer, il n'y avait qu'à dresser des claies au bord de l'eau pour y déposer des offrandes: poules blanches, œufs, manioc, courges...

Yolande apprit aussi que, après une nuit d'amour, la femme qui n'a pas été payée de ses caresses par son amant, n'a qu'à prendre un œuf et se rendre, au petit jour, près de l'eau. Là, après avoir mis l'œuf en contact avec son sexe, elle n'avait plus qu'à le jeter dans l'eau en invoquant le génie et en lui demandant de punir son amant quand il viendrait se baigner.

Après avoir décrit ce génie, Jacques lui confia:

— Je me demande s'il ne faut pas voir, dans le fait que la plupart des peuples d'Afrique attribuent au génie des eaux l'apparence d'un homme à peau blanche, un souvenir lointain des premiers navigateurs et explorateurs blancs qui vinrent par la mer sur les côtes de ce Continent.

« Le Génie de la terre est celui qui a donné aux hommes les plantes cultivées et les animaux domestiques que lui avait remis Galé, l'Être Suprême, dispensateur de tous biens. C'est un joyeux personnage, paresseux et insouciant, qui aime les femmes, et qui joue de bons tours aux autres génies. Les plantes lui appartiennent.

« Le Génie des oracles est, au contraire, une très vieille femme qui a le pouvoir de prédire l'avenir. Elle hante les sentiers de la brousse et arrête les passants pour leur demander d'où ils viennent, où ils vont ? Après leur avoir fait retirer de ses pieds les épines qui la blessent, elle leur donne en remerciement de bons conseils pour la réussite de leurs travaux ou de leurs projets.

« Le Génie de la brousse, enfin, a les genoux cagneux et les doigts de pieds palmés. Il est de petite taille, a de longs cheveux, de longs bras et possède une force prodigieuse. La brousse est à lui: il s'y promène en maître absolu, armé de flèches et accompagné par des chiens. Il vaut mieux éviter de le rencontrer car il a pour manie de proposer au passant une partie de lutte. Et comme il est très fort, il assomme presque toujours ses victimes. Quelques adversaires pourtant sont parvenus à lui résister: vaincu par eux, pour rançon de sa vie, il leur a appris la façon de chasser, de poser des pièges, ainsi que les propriétés médicinales des plantes.

— Ne trouves-tu pas, dit en riant Yolande, que ce génie offre quelques analogies avec notre ami Boutières ?

— Boutières est beaucoup plus beau que lui ! Mais je reconnais qu'il doit lui arriver de s'inspirer de ses méthodes... Henri n'est pas « le génie » de la brousse, il en est le roi !

— Pourquoi a-t-on fait de ce génie un homme trapu et très fort ?

— Sans doute est-ce un souvenir lointain des premiers habitants de cette région de l'Afrique: de petite taille, ils étaient les ancêtres directs des pygmées actuels. Ce qui indique aussi que les peuplades actuelles de l'Oubangui descendent d'envahisseurs qui ont eu à lutter, à l'origine, avec les pygmées, premiers occupants du sol et auxquels ils doivent la plus grande partie de leurs connaissances du pays. Après une lutte féroce, les pygmées ont été refoulés dans la forêt équatoriale, mais leur haine de ceux qui les ont chassés, n'a pas diminué à travers les siècles.

— Cela expliquerait le massacre dont les tiens ont été les victimes ?

— C'est possible, en effet...

— Ne crains-tu pas que, une nuit ou l'autre, ces ennemis implacables reviennent une nouvelle fois recommencer leurs horreurs ?

— Depuis vingt-cinq années, la brousse s'est complètement déboisée sur des distances énormes au sud-est. En reculant, la forêt a obligé les pygmées, ses habitants, à en faire autant. Ils sont beaucoup trop loin pour refaire un tel raid ! De plus, on dit qu'ils se sont abâtardis et surtout adoucis: chez eux, l'effort de civilisation des Blancs n'a pas été inutile.

En dépit de la méfiance des villageois, la case habitée par Yolande et par Jacques était devenue un étrange centre de charité. On y était prodigue de tout: de pansements quand un indigène s'était blessé, de médicaments aussi, mais ceci à l'insu des sorciers et des féticheurs qui auraient vu d'un très mauvais œil une telle concurrence. La caisse de médicaments, laissée par Boutières, avait largement servi. C'était surtout la quinine qui avait eu du succès: les habitants en croquaient les comprimés avec délice comme s'ils n'avaient jamais connu de mets plus savoureux ! Du lever au coucher du soleil, un cercle d'enfants, accroupis sous les pilotis ou au pied de l'échelle d'accès, attendaient avec anxiété le moment où Yolande sortirait de sa case pour leur offrir d'étranges gâteaux qu'elle avait inventés grâce à de savants mélanges de manioc, de riz et de blé noir. À chacune de ses apparitions, la jeune femme était accueillie par des cris de joie. Sa popularité, qui était immense dans le petit monde des négrillons, commençait à faire naître une réelle jalousie chez les femmes noires qui lui en voulaient d'attirer chez elle leurs propres enfants.

Ses plus farouches ennemies étaient les épouses de Diabira-Doul qui ne lui pardonnaient pas d'accaparer leur maître et chef pendant des soirées entières au cours desquelles Yolande s'efforçait, par l'intermédiaire de son mari qui faisait l'interprète, de convertir Diabira-Doul à ses idées d'Européenne sur les améliorations qu'il faudrait apporter à la misérable situation des habitants de Manjo. Et si Diabira-Doul ne faisait aucun progrès dans la langue française, Yolande, au contraire, commençait à posséder un certain vocabulaire en dialecte.

— Bientôt, tu te feras beaucoup mieux comprendre que moi ! lui disait Jacques.

— Ne m'as-tu pas dit un jour à Paris que ce ne serait que quand je connaîtrais « les longs jours » et « les longues nuits » d'Afrique que je serais en état pour recevoir la grâce ? J'ai l'impression que cet état de grâce commence pour moi...

Malheureusement, à ces moments d'espoir succédaient de longues périodes de découragement. Plus les semaines s'allongeaient et plus Yolande avait l'impression de piétiner: Manjo ne voulait pas progresser, préférant somnoler dans sa routine dolente. Il était rare que le cou-pie rejoignît, le soir, sa case sans que la jeune femme fût au bord du découragement. Mais, chaque soir aussi, son mari parvenait à lui redonner confiance dans l'avenir et elle s'endormait, amoureuse. Au réveil, elle était une femme transformée, prête à tout affronter et à s'acharner dans la mission civilisatrice qu'elle croyait être la sienne.

L'un de ces matins, où elle sortait de sa case pour se rendre au lavoir commun, entourée par une nuée d'enfants, sa surprise fut grande de voir arriver sur la place une voiture occupée par trois personnages. Un moment, elle crut que l'homme assis au volant était Boutières, mais ce n'était pas sa jeep. Le véhicule était plus important: un *command car* des surplus américains. Des trois voyageurs, seul le conducteur était blanc, mais tous portaient un uniforme.

Dès qu'il l'aperçut, le Blanc vint vers elle, disant:

— Je suis heureux, madame, de vous retrouver en bonne santé.

Et il se présenta:

— Lieutenant Merval, de la Gendarmerie française... J'avais déjà eu le plaisir de vous apercevoir à Yalinga, le matin de votre départ pour la brousse, mais je n'avais pas eu l'honneur de vous être présenté... J'en ai d'ailleurs beaucoup voulu à M. Boutières pour cet oubli.

— Vous connaissez Henri ?

— Lui et moi sommes amis, comme on peut l'être dans ce pays quand on se rencontre deux ou trois fois par an ! Je lui avais promis que, à ma prochaine tournée d'inspection dans ces parages, je viendrais vous rendre visite ainsi qu'à votre mari... Mais où est-il ?

— Le voici qui vient avec Diabira-Doul...

— Le chef du village ? Celui-ci se montre-t-il suffisamment compréhensif à votre égard ?

— Il est mieux que cela, lieutenant: c'est notre allié.

— Tant mieux !

La foule s'était rapidement agglomérée autour de la voiture de police, mais elle restait silencieuse, apeurée. Chaque fois que la police des Blancs faisait son apparition, c'était pour une raison sérieuse. Yolande comprit que la police n'était pas populaire à Manjo.

— Ils sont un peu méfiants ! dit le jeune officier en souriant. Seulement, aujourd'hui, ils ont tort: je n'ai pas de reproches à leur faire. Il n'y a aucune plainte déposée contre eux... Je dois reconnaître que c'est bien la première fois depuis longtemps ! Manjo et ce diable de Diabira-Doul n'ont pas la réputation d'être des anges de vertu ! Il faut croire que votre présence souriante a été bénéfique...

Après avoir fait l'échange du salut rituel avec Diabira-Doul, il lui dit en dialecte:

— Je te félicite pour la bonne tenue de ton village et pour la façon dont tu as accueilli ton compatriote et son épouse. Tu as fait preuve là de qualités d'un vrai chef. Le gouvernement français saura t'en tenir compte. Si tu persévères dans cette bonne voie, un jour tu seras décoré.

Le visage de Diabira-Doul s'éclaira d'un sourire prodigieux.

— Il n'y a rien au monde qui fasse plus de plaisir à un chef noir que d'être décoré ! confia l'officier à Yolande. Une belle médaille, bien brillante, constitue l'élément le plus envié du costume d'apparat qu'il revêt les jours de grandes fêtes.

Puis il tendit la main à Jacques qui eut une légère hésitation avant de la prendre. Mais, finalement, il s'y résigna, et Yolande comprit qu'il n'agissait qu'à contrecœur pendant que le lieutenant lui disait en français:

— Je tiens, monsieur, à vous féliciter tout particulièrement, au nom du gouvernement, pour le remarquable travail que vous et Mme Yero avez accompli ici depuis quelques semaines.

— Mais je n'ai encore rien fait ! La preuve en est qu'il n'y a eu

aucun progrès social à Manjo depuis mon arrivée.

— Je ne suis pas de votre avis: le seul fait que vous et votre épouse ayez accepté de vivre la vie de ce village est déjà suffisant. Vous donnez là un exemple qui sera suivi, j'espère, par beaucoup de vos compatriotes. C'est beaucoup plus utile d'agir en pleine brousse qu'à Bangui ou même à Yalinga où le terrain du progrès a déjà été considérablement défriché par les Blancs... Je vous ai apporté du courrier...

Il lui tendit un paquet de lettres en ajoutant:

— Oui, dans ces régions la police doit se charger de tout, même de la poste !

— Je vous remercie.

Yolande s'approcha de son mari, demandant:

— Y a-t-il une lettre pour moi, chéri ?

Après avoir compulsé le paquet, Jacques répondit:

— Elles me sont toutes adressées, ma chérie, mais elles sont aussi pour toi puisque tu es ma femme...

Un voile de tristesse passa, rapide, sur le visage de Yolande.

— Puis-je faire quelque chose pour vous ? demanda l'officier.

— Je ne le pense pas, répondit Jacques. Si notre ami, le directeur de l'école de Yalinga, vous demandait de nos nouvelles, vous pourrez lui dire que tout va bien, que ma femme et moi découvrons le bonheur et qu'il a eu le plus grand tort de ne pas s'aventurer davantage dans la brousse ! Il y aurait déniché une foule d'élèves beaucoup plus intéressants que ceux que l'on amène chez lui pour se débarrasser d'eux !

— Vous serait-il agréable que j'attende que vous ayez pris connaissance de ce courrier pour repartir ? Peut-être pourrais-je ainsi emporter vos réponses ?

— Vous êtes trop aimable... Mais, sincèrement, des lettres qui nous parviennent, alors que nous ne les attendions pas, méritent d'être savourées... Nous répondrons plus tard: le temps compte si peu quand on vit à Manjo !

— Dans ce cas, je vais vous demander la permission de me retirer: ma tournée est loin d'être terminée !

— Vous accepterez bien, lieutenant, demanda Yolande, de prendre un repas en notre compagnie avec notre ami Diabira-Doul ?

— Malgré tout le plaisir que j'y trouverais, je crois, madame, qu'il

est préférable que ce repas n'ait pas lieu... Je sais très bien que les sentiments qui vous animent ne sont guidés que par le désir d'améliorer des relations jusque-là assez épisodiques entre le chef de ce village et les autorités françaises, mais je suis certain que vous comprendrez que je ne suis qu'un officier de gendarmerie, dont la mission primordiale est de faire respecter l'ordre... Si j'acceptais de prendre un repas avec Diabira-Doul ce serait — étant donnée ma position — faire preuve de faiblesse à son égard. Et cela, il ne le faut à aucun prix ! Une longue pratique de la brousse m'a appris, hélas, que la seule façon que nous ayons de nous faire respecter — nous qui portons l'uniforme — est de maintenir nos distances. Le jour où nous cesserons de le faire, l'ordre cessera d'exister en Oubangui.

— Pardonnez-moi pour ce que je vais vous dire, lieutenant, mais c'est plus fort que ma volonté ! répondit Yolande. En vous écoutant, je viens d'éprouver l'étrange sensation d'entendre parler mon père qui, comme vous, a été officier pendant des années en Afrique ! Lui aussi a toujours voulu maintenir « ses distances »... Je ne sais qui vous donne ce conseil ou cet ordre, mais, pour peu que vous continuiez tous à agir ainsi dans l'armée, le résultat final risque d'être un jour catastrophique... Regardez Diabira-Doul en ce moment: il nous observe et il sent très bien que nous ne sommes pas d'accord, vous et moi ! Ne croyez-vous pas que c'est regrettable ?

— Je vous assure, madame...

— Je n'aurai pas le mauvais goût d'insister, rassurez-vous, lieutenant ! Je me permets simplement de vous rappeler que, il y a quelques instants, vous nous avez félicités, mon mari et moi, pour les quelques résultats que nous avons déjà obtenus ici par notre seule présence.... Croyez-vous que vous l'auriez fait si nous nous étions contentés de rester enfermés dans une case, sans nous intéresser à la vie de ce village ?

— Certainement pas ! C'est pourquoi je renouvelle ces félicitations... Seulement n'oubliez pas que votre mari et vous êtes des civils ! Comme les missionnaires, vous pouvez atteindre des résultats que les militaires n'obtiendront jamais... Mais, par contre, le problème africain est loin d'être résolu et il pourra arriver un moment — que je ne vous souhaite pas ! — où vous serez très heureux de faire appel à nos services. Ce jour-là, seule l'autorité absolue, basée sur la force, pourra vous tirer d'affaire.

Et comment voudriez-vous qu'à ce moment-là nous puissions agir avec efficacité si, avant ces événements, nous avons fait preuve d'un seul instant de relâchement à l'égard de ces primitifs ? Je sais que l'on nous critique, madame, mais si nous n'étions pas là — une poignée de

militaires ou de gendarmes — parcourant régulièrement la brousse en tous sens pour y faire régner l'ordre, la France cesserait d'être respectée.

— Vous n'avez jamais pensé que l'on devait -pouvoir imposer le respect par l'amour ?

— Vous, madame, peut-être y arriverez-vous... Mais pas l'armée ! Maintenant je dois m'excuser: il faut que je reparte... Et croyez bien que je suis désolé de notre petite mésentente...

Il s'était tourné vers Diabira-Doul pour lui dire en dialecte:

— Tu as de très grands amis dans Yero et dans son épouse... Parce qu'ils sont devenus tes amis, moi aussi je suis le tien... Seulement, n'en abuse pas trop ! Continue à rester calme comme tu as su l'être ces derniers temps: profite-en pour intensifier la culture de tes champs. Montre-toi juste aussi à l'égard de tous ceux dont tu es le chef. Pour cela, écoute le plus possible les conseils de tes nouveaux amis; ils seront toujours empreints de sagesse. N'oublie pas enfin que, le jour où je reviendrai, j'aurai peut-être pour toi une décoration !

Après avoir salué militairement Yolande et Jacques, il remonta dans la voiture qui repartit au milieu du silence de la foule. Mais, dès qu'elle eut disparu, de grandes clameurs s'élevèrent: des cris de joie.

— Ils sont heureux, expliqua Jacques à sa femme, parce que, pour la première fois sans doute, la police est repartie de Manjo sans y avoir puni personne. Même si notre présence ici n'avait servi qu'à cela, ce serait déjà un résultat appréciable...

— Chéri, qu'a-t-il donc dit à Diabira-Doul pour que celui-ci soit resté souriant ?

— Il lui a reparlé de sa future médaille... C'est fou ce que l'on arrive à faire des hommes, sous n'importe quelle latitude, en leur promettant des décorations !

Le soir, dans la case, il confia à sa femme:

— Je peux te l'avouer maintenant: la visite de cet officier de gendarmerie m'a gêné. Je me doute bien qu'il n'est venu que par devoir et parce qu'il avait dû promettre à Boutières de le faire, mais était-ce bien nécessaire ? L'instant qui m'a le plus ennuyé a été celui où, après avoir rendu à Diabira-Doul son salut, il m'a tendu la main. Cela signifiait qu'il me considérait comme étant l'un de ses pairs tandis que Diabira-Doul n'était encore à ses yeux qu'un sauvage. C'est là une erreur regrettable de la part d'un homme qui se prétend le défenseur de l'autorité ! Heureusement, par la suite, il a su se montrer plus habile en promettant une vague récompense.

— Alors tu ne m'en veux pas de ce que je lui ai dit ?

— C'est toi qui avais raison... Tu n'aurais cependant pas dû le comparer à ton père.

— Mais mon père pense exactement comme lui ! Souviens-toi...

— Le peu de temps que j'ai passé en sa compagnie m'a quand même permis de me rendre compte qu'il n'avait rien d'un gendarme ni d'un policier ! Le colonel Hervieu m'a plutôt paru incarner le conquérant qui serait arrivé trop tard en Afrique... Ce doit même être là son seul regret !

— Ne parlons plus de tous ces hommes qui ne se rendent pas compte que, beaucoup plus tôt qu'ils ne le pensent, leur carrière sera définitivement brisée parce qu'ils n'auront pas voulu comprendre... Et revenons à « notre » village... Ne m'as-tu pas dit que demain commençaient de nouvelles fêtes ?

— Oui: celles de l'excision clitoridienne... Diabira-Doul m'a raconté l'origine de ces rites: une légende veut que, quand le premier circoncis eut été guéri de sa blessure, il revint chez lui où il commença à se disputer avec sa femme. Il ne voulait plus faire l'amour, alléguant que le sexe de son épouse était toujours malpropre et malodorant ! Désespérée, la femme alla trouver le grand circonciseur pour lui demander de faire sur elle ce qu'il avait fait à son mari. Celui-ci prit son couteau, lui arracha le clitoris et fit l'ablation des petites lèvres vulvaires. Mais, après cette opération, les yeux du circonciseur se fermèrent et il devint aveugle. Aussi, depuis, n'est-ce plus un homme ? mais une vieille femme qui procède aux opérations de l'excision clitoridienne. Les hommes ne peuvent assister à ces opérations, sinon ils perdraient la vue ! Mais toi et toutes les femmes pouvez en être témoins. Je crois même que ce serait adroit de ta part de ne pas manquer ces cérémonies puisque les épouses de Diabira-Doul y seront sûrement.

— Si je comprends bien, ce sera à mon tour de veiller demain soir ?

— Oui, mais toi tu as une certaine chance: pour les femmes tout se passe en vingt-quatre heures...

Ce furent pour Yolande les visions les plus atroces qu'elle eut connues jusqu'à ce jour.

Debout, à côté des épouses de Diabira-Doul, elle vit d'abord les jeunes filles qui devaient être circoncises, ou futures *ganzas*, danser sur la place pendant toute la nuit. Une dernière fois elles chantèrent avant l'opération, en alternant les strophes de leur complainte avec celles de la mélopée de la vieille femme qui allait officier. Ce ne fut que

quelques jours plus tard que Jacques put traduire à sa femme, bouleversée, le chant de la vieille:

*Autrefois, nous étions camarades,
Mais aujourd'hui, je vous commande,
Car je suis « un homme », voyez, j'ai en main*

[le couteau...

*Et je vais vous opérer !
Votre « wizougoré » a, que vous gardez si jalou*

[sement,

*Je te trancherai et le jetterai sur le sol,
Car, aujourd'hui, je suis un homme !
Comme l'homme, j'ai le cœur froid Sinon, jamais je ne pourrais vous
opérer !*

*Après, on vous pansera
Je saurai, alors, beaucoup de choses...
Je connaîtrai celles qui se soignent
Et aussi celles qui se négligent ! »
Les jeunes filles lui répondirent en chœur:
Ta parole nous cause beaucoup de frayeur.
Mais nous ne pouvons nous enfuir
Mais toi aussi tu fus ganza
Et tu n'en es point morte !
Nous ne mourrons donc pas, nous aussi...*

Et, au moment où on les entraînait en groupe vers un bain collectif dans le cours d'eau, elles eurent encore ce chant désespéré:

*Aujourd'hui, je vais être ganza,
Je quitterai la case de ma mère,
Je ne verrai plus ni mon père ni mes*

[frères.

*Qui donc leur apportera de Veau ?
Qui préparera leur repas ?
Qui balayera leur case ?*

Quand elles revinrent du bain, Yolande les vit manger une sorte de

semoule, dont la seule vue était écœurante et dans laquelle la vieille femme avait répandu un médicament destiné à leur donner du courage. Puis elles furent conduites, comme un véritable troupeau, vers le lieu des opérations, dans la brousse. Toutes les femmes du village les accompagnèrent. Entraînée par les épouses de Diabira-Doul, Yolande les suivit, elle aussi. Il n'y avait aucun homme.

Dès que le troupeau humain s'arrêta, deux vieilles *ganzas* s'accroupirent sur le sol, l'une derrière l'autre, en relevant leurs genoux pour que leurs fesses puissent tomber sur leurs talons. Les néophytes attendaient, anxieuses et terrorisées, en file indienne. Après s'être approchée de la première, la vieille au couteau lui coupa sa ceinture et la poussa toute nue vers ses deux aides accroupies. La future *ganza* fut contrainte de s'asseoir sur les genoux de la première aide et de se renverser sur le dos, les cuisses écartées...

Pendant que les aides la maintenaient dans cette position, la vieille au couteau se pencha pour saisir avec ses doigts ce qu'il fallait couper et, d'un geste précis, elle trancha le clitoris et les petites lèvres. Le sang gicla en même temps que les cuisses de la jeune fille se contractaient. La vieille jeta, dans un baquet d'eau, avec un geste de dégoût, le morceau de chair jeune et chaud qu'elle venait de trancher.

Tremblante, tenant à peine sur ses jambes, l'opérée s'était déjà relevée, les cuisses inondées de sang. Elle n'avait pas proféré un seul cri, elle n'avait pas eu le moindre gémissement. Aussitôt une autre vieille femme l'emmena à l'écart où elle s'accroupit sur un lit de feuillage. Puis ce fut le tour de la suivante...

Quand la dernière eut été opérée, les vieilles reprirent en chœur leurs cris et leurs chants, accompagnées cette fois par le tam-tam. Une sarabande effrénée commença autour des jeunes filles, hébétées sur leur lit de feuillage. Leurs mères, leurs sœurs, leurs aînées étaient accourues, poussant elles aussi des cris gutturaux jusqu'à ce que les excisées elles-mêmes se soient relevées pour entrer à leur tour dans la ronde, toutes nues, le sang continuant à couler le long de leurs jambes, pour mimer le geste sacré et immortel de l'amour et du spasme voluptueux.

La danse terminée, les « marraines » pansèrent les blessées. Après leur avoir fait boire une infusion magique, elles lavèrent les plaies à l'eau froide pour arrêter l'hémorragie, puis ensuite avec une décoction de plantes astringentes.

Pour le retour vers *Manjo*, où elles logeraient toutes ensemble jusqu'à leur complète guérison qui viendrait après la durée d'une lune, les excisées avaient été revêtues d'une robe de feuillage tandis que leur corps avait été oint d'huile et de poudre de bois rouge.

Arrivées sur la place du village, elles recommencèrent à danser pour oublier leur douleur. Yolande — qui les regardait courir, sauter, se trémousser, remuer leur derrière, agiter leurs seins en cadence sur le rythme du tam-tam déchaîné — eut la surprise de voir une toute jeune excisée lui tendre ses bras et venir vers elle pour lui caresser les joues... Puis, après avoir approché sa bouche, la jeune fille lui souffla tour à tour dans les deux oreilles: c'était sa façon de dire à la femme blanche qu'elle la considérait comme étant sa plus grande amie. Puis elle s'enfuit, happée par le tourbillon de danse et par le chant dont le refrain, revenait, lancinant:

Nous ne sommes que des femmes

Et Von a appelé deux hommes pour frapper le

[tam-tam !

Us ont des phallus comme ceux des éléphants

Pourquoi sont-ils venus parmi nous, ces hommes

Alors que nous sommes blessées et inondées de

[sang ?

Comme la danse des circoncis, celle des excisées semblait ne jamais devoir prendre fin. Excédée, écœurée par la vue du sang, Yolande abandonna le groupe des épouses, pour rejoindre, dans la nuit, la case où Jacques l'attendait, allongé sur sa paillasse. Dans l'obscurité, elle demanda:

— Tu dors ?

L'homme resta silencieux. Elle s'approcha de lui pour le secouer en disant plus fort:

— Mais enfin, Jacques, c'est insensé ! Comment peux-tu dormir avec tout ce vacarme et quand tu sais que je viens d'assister à une véritable boucherie ?

Alors seulement, seins que son corps eût bougé, la voix du Noir répondit:

— N'ai-je pas le droit de dormir, bercé par le tam-tam, comme tu l'as déjà fait toi-même la nuit où nous fêtons les circoncis ? Et ne penses-tu pas qu'il est juste que, pour certains actes essentiels de la vie, les hommes restent avec les hommes, et les femmes avec les femmes ? Mais je tiens à te remercier d'avoir montré aux gens de mon village, par ta présence parmi eux ce soir, que tu étais pour moi la plus digne des épouses... Maintenant, ma chérie, repose-toi... Demain, quand le jour sera revenu, tu auras oublié tout ce que tu viens de voir. Tu seras comme les nouvelles *ganzas* qui chanteront:

*Nous avons beaucoup souffert,
Toutes nous avons cru mourir !
Mais aujourd'hui nous sommes fortes !
La douleur n'est plus...
Dites à notre mère, dites à nos frères,
D'accourir pour nous voir danser...
Ils verront comme nous sommes belles
Et aussi comme nous sommes vaillantes !*

« Bonne nuit, mon amour...

Une fois encore, le calme revint à Manjo. Il durerait jusqu'aux prochaines fêtes rituelles. Un nouveau mois passa pendant lequel Jacques et Yolande réussirent, par leur gentillesse et par leur compréhension humaine, à ne plus compter que des amis dans la population.

Les lettres qu'avait reçues Jacques étaient toutes de ses anciens camarades de Faculté restés à Paris. Tous lui demandaient des nouvelles de sa femme et beaucoup écrivaient que leur rêve était de trouver, eux aussi, une femme blanche avant de retourner dans leurs pays respectifs du continent noir... Mais ils ajoutaient que ce n'était pas facile et qu'il avait eu une grande chance de rencontrer Yolande ! À chaque fois que cette phrase revenait dans l'une des lettres qu'il lisait à haute voix pour son épouse, Jacques souriait :

— Ils ont raison, chérie... J'ai eu beaucoup de chance !

Elle ne répondait pas : la seule vue de ce paquet de lettres la remplissait d'amertume. Il n'y avait pas une seule enveloppe, ou la moindre carte, qui lui fût adressée personnellement. C'était toujours : « *Monsieur Jacques Yero* », ou bien « *Monsieur et Madame Jacques Yero* », jamais « *Madame Jacques Yero* » toute seule... C'était comme si elle n'existait que parce qu'elle avait épousé Jacques ! Il était vrai qu'aucune de ces lettres n'avait été envoyée par un Blanc.

C'était à se demander si Yolande avait jamais eu en France un ami ou une amie véritable. Qui aurait pu lui écrire, après tout ? Déjà, au Quartier latin, elle avait éliminé progressivement tous ceux de sa race pour ne fréquenter que Jacques et la colonie d'étudiants noirs. Aucun Blanc n'avait assisté à son mariage parisien : elle ne l'avait pas voulu. Même son témoin à la mairie avait été un Noir, camarade de Jacques.

Les premiers amis blancs qu'elle avait découverts s'étaient présentés à Bangui : Mgr Thibaut, Boutières, sœur Gertrud... C'était déjà très bien, mais cela ne constituait pas un pont d'amitié avec la

métropole. Quant à ses parents, elle ne se faisait aucune illusion: ils ne lui écriraient jamais ! La lettre qu'elle leur avait adressée avant son départ n'avait-elle pas été la preuve tangible de la rupture qu'elle avait voulue avec son passé familial ? D'ailleurs, même si le colonel ou Mme Hervieu avaient désiré renouer avec elle par correspondance, comment auraient-ils pu le faire puisqu'elle avait pris soin de ne pas leur donner son adresse ? La seule indication qu'ils avaient était qu'elle avait rejoint le pays de son mari et ils savaient, depuis l'unique visite faite par celui-ci à Asnières, que ce pays était l'Oubangui... C'était à la fois peu et beaucoup.

Pourtant, pensait-elle en voyant les innombrables lettres reçues par Jacques, si vraiment ses parents l'avaient voulu, ils auraient pu lui adresser une lettre à son nom de jeune femme à Bangui. Il n'y avait pas tellement d'épouses blanches de Noirs qui avaient séjourné récemment dans la capitale de l'Oubangui où son mariage religieux avait été un événement... La lettre aurait été presque sûrement transmise à l'évêque qui n'aurait pas perdu de temps pour la lui faire parvenir... Non, ses parents n'avaient pas eu envie de lui écrire... Et elle ? De temps en temps, elle avait pensé à eux, mais rarement ! Ils ne lui manquaient pas.

Ce qui l'étonnait aussi, c'était de n'avoir pas encore reçu, depuis les trois mois qu'elle avait quitté Bangui, la moindre nouvelle de Mgr Thibaut.

— Ne trouves-tu pas que ce silence est assez étrange ? dit-elle à son mari.

— Il est normal. Ne te souviens-tu donc pas que Mgr Thibaut nous a dit, le soir de notre arrivée, qu'il souhaitait que nous nous mariions rapidement à la cathédrale parce qu'il devait partir ensuite pour une longue tournée pastorale dans la région de Bengasou, au sud du pays ?

— C'est vrai, mais quand même, le connaissant, je n'aime pas ce silence prolongé ! Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé !

— Rien ne peut lui arriver... Il est « tabou », comme Boutières.

— Mais lui non plus ne nous a pas donné signe de vie depuis son départ d'ici ?

— Il doit être très occupé dans sa réserve de chasse et les relations postales entre Zemongo et Manjo sont inexistantes. Nous n'entendrons parler de lui que si le hasard faisait passer par ici quelqu'un qui reviendrait de l'Est, mais c'est très improbable ! Il nous l'a dit lui-même: ce sera à Bangui que nous le retrouverons quand nous y serons revenus.

— As-tu vraiment l'intention d'y retourner ?

— Et toi ?

— J'aime Manjo ! Maintenant nous y sommes chez nous, tandis que la haine de la colonie blanche de Bangui m'inquiète... Cependant, nous serons peut-être dans l'obligation d'y retourner plus tôt que nous ne le souhaiterions...

— Tu as donc tellement hâte d'exercer ta profession d'avocate ?

Elle sourit avant de répondre:

— Mon chéri, tu ne penses qu'à nous deux... Mais sans doute parlerais-tu autrement si nous étions trois ?

Il la regarda avec une surprise où se mêlaient l'anxiété et la joie, puis il lui demanda avec émotion:

— Es-tu sûre de ce que tu m'annonces ?

— Oui, mon amour... Je suis enceinte.

Il la serra doucement contre lui. Longtemps ils restèrent ainsi, silencieux, pensant au petit être qui était déjà en elle, et caressant des rêves d'avenir...

— Le ciel a béni notre union, dit-il.

— C'est sœur Gertrud qui va être contente quand elle apprendra cette nouvelle !

— Tous nos vrais amis seront heureux... Sera-ce un garçon ou une fille ?

— Un garçon, sans aucun doute, Jacques ! Je ne veux pas de fille ! Il faut un fils qui assurera la continuité de ta famille... Peut-être que ce fétiche de ton grand-père, qui est planté devant notre case, nous a protégés aussi ?

— Il nous a protégés... Tu vois que, toi aussi, tu commences à croire dans le pouvoir de nos fétiches.

— À vrai dire, je ne sais plus ! J'ai déjà vu et découvert tant de choses étranges, depuis que je vis ici, que je ne me rends plus très bien compte de ce qui est vrai et de ce qui est faux en Afrique ! La seule chose dont je sois sûre aujourd'hui, c'est que ton fils sera beau et fort, qu'il sera grand comme toi, qu'il te ressemblera...

— D'habitude, ce sont les garçons qui ressemblent à leurs mères...

— Tu oublies que quand la race blanche s'unit à la race noire, c'est toujours cette dernière qui triomphe pour la couleur de peau des enfants.

— Chérie, tu avais raison tout à l'heure en disant qu'il nous faudrait un jour quitter Manjo: quand le moment s'approchera, je te

ramènerai à Bangui où il y a d'excellentes cliniques.

Cette dernière phrase avait été dite sans conviction.

— Je sais ce qui te chagrine, Jacques... Tu aurais aimé que ton enfant naisse à Manjo comme toi ! Crois bien que c'est aussi mon souhait le plus cher... Si tu le désires vraiment, j'accoucherai ici... Après tout, il y a beaucoup d'enfants qui continuent à naître dans les villages de la brousse et ils ne se portent pas plus mal que d'autres ! Il n'y a qu'à te regarder...

— Je n'ai pas le droit de te faire courir un tel risque: tu viens toi-même d'assister à des cérémonies qui t'ont montré à quel point de sauvagerie et surtout de cruauté futile en sont encore les habitants de Manjo pour des actes essentiels de la vie. Aussi peux-tu imaginer ce que doit être un accouchement ! Au moment où commenceraient tes grandes douleurs, tu serais entourée de vieilles femmes grimaçantes qui danseraient en hurlant pendant des heures ! Cette vision doublerait ton supplice... Non ! Mieux vaut le calme de la clinique, son hygiène et surtout les soins d'un bon médecin qui doit te surveiller pendant les derniers mois. Que dirais-tu de Kalidou-Hamady ?

— Je l'ai déjà fait comprendre qu'il ne m'était pas très sympathique, mais puisqu'il a une excellente réputation professionnelle...

— Je me doute que tu préférerais sans doute être accouchée par un médecin blanc... Seulement, pour l'avenir — surtout si tu me donnes un fils —, il est préférable qu'il soit venu au monde par l'intermédiaire d'un médecin noir. On pourrait faire des reproches plus tard, en disant que nous n'avons pas eu confiance dans mes compatriotes... Je crois aussi que Kalidou Hamady sera très flatté: ménageons sa susceptibilité !

Ce qu'elle ne pouvait dire à Jacques, ce que ce dernier ne pouvait savoir — bien que, à une certaine époque, avant qu'il ne devint son amant, la jeune femme avait eu l'impression que l'étudiant silencieux avait tout deviné — était que cet enfant, qui devait naître, serait le deuxième de l'héritière des Hervieu. Le premier avait été supprimé après quelques semaines de grossesse: la blessure morale, ressentie alors par Yolande, avait été le commencement de son mépris pour les Blancs qui n'avait fait que s'accroître avec les malheureuses expériences amoureuses qu'elle avait tentées par la suite. Mépris qui l'avait amenée peu à peu à l'homme de couleur... N'était-ce pas étrange de penser qu'il avait fallu la mort d'un enfant pour qu'elle se réfugiat dans l'amour de Jacques qui allait encore grandir grâce à la naissance d'un autre enfant ?

Jacques avait eu raison de dire que le ciel bénissait leur union. Le

fait qu'elle soit à nouveau enceinte prouvait que Dieu lui avait pardonné sa première faute. Et ce nouvel enfant, Yolande saurait l'adorer comme aucune mère au monde ne l'avait peut-être fait ! Elle voulait farouchement qu'il ressemblât à son père et elle ne concevait même pas que ce pût être une fille. Elle avait déjà en tête le prénom masculin qu'elle lui donnerait, mais elle voulait conserver le secret pour elle seule. Il ne lui vint même pas à l'idée de chercher un prénom féminin.

Elle ne cessait de regarder Jacques, rêvant d'avoir pour fils un magnifique métis. Celle, qui était toujours restée l'amante, se sentait encore plus rivée à celui qui venait de la féconder. Enfin, n'était-ce pas merveilleux de penser que cet enfant avait été conçu sur le sol d'Afrique ? Pendant les trois années où elle était restée la maîtresse de Jacques au Quartier latin, jamais Yolande n'avait été enceinte...

Le seul personnage de *Manjo* auquel Jacques estima devoir annoncer la nouvelle fut Diabira-Doul.

— Ceci prouve, affirma ce dernier, que tu as une bonne épouse... Si elle te donne un fils, tu peux la garder comme unique femme, mais tu nous ferais quand même une grande joie si tu prenais aussi une épouse de ta race... Si, au contraire, elle te donne une fille, tu devras la répudier tout de suite pour la remplacer par une épouse noire qui, elle, saura bien t'apporter un fils.

Quand Jacques rapporta ces propos à Yolande, celle-ci lui demanda avec un peu d'inquiétude :

— Est-ce que tu suivrais de pareils conseils ?

— Je ne suivrai que mon cœur, qui est entièrement à toi, et la religion catholique qui m'interdit plusieurs épouses.

— Peut-être qu'un jour, si tu deviens un homme célèbre dans ce pays, tu seras dans l'obligation, pour donner satisfaction aux foules, de prendre d'autres épouses choisies parmi celles de ta race ?

— Tu déraisonnes, mon amour.

— Pas tellement, Jacques ! Et mon amour pour toi est si grand que je crois que je te donnerais l'autorisation d'épouser d'autres femmes... Je ne formulerais qu'une réserve : c'est que je reste toujours ta seule femme blanche et la première de tes épouses, avec toutes les prérogatives que cela pourrait comporter. « Notre » fils aussi devra bénéficier de tous les avantages auxquels a droit un aîné en Afrique... Tu vois que je suis quand même un peu égoïste !

Un nouveau mois s'écoula pendant lequel la jeune femme se sentit parfaitement bien. Son mari veillait sur elle avec une tendresse

attentive, cherchant à lui éviter toute fatigue. Avec l'aide de Diabira-Doul, il avait fabriqué pour elle un hamac, fait de lianes entrecroisées, qu'ils suspendirent à deux des pilotis supportant la case. Ainsi protégée par l'ombre, elle pouvait se reposer pendant des journées entières tout en continuant à contempler la vie du village. Et l'existence lui paraissait très douce...

Ce fut pendant l'un de ces après-midi de demi-somnolence que Jacques lui confia:

— Te souviens-tu m'avoir dit, après m'avoir annoncé la grande nouvelle, que tu m'autoriserai — si c'était nécessaire pour mon prestige futur — à avoir plusieurs épouses à condition que je n'aie que toi comme épouse blanche ?

— Je ne l'ai pas oublié et je ne reviens jamais sur la parole donnée... Mais qu'y a-t-il, chéri ? Vas-tu m'annoncer que tu as profité de ce que j'étais enceinte pour trouver une deuxième épouse ?

Il sourit:

— Non ! Tu me suffis amplement ! Mais, avant que je ne te connaisse, alors que j'étais encore en classe de philosophie au collège de Bangui, j'ai fait un poème que je n'ai jamais osé te réciter par la suite... Je craignais en effet que tu ne croies que j'étais très amoureux d'une femme noire ! Aussi ai-je préféré me taire pendant longtemps... Mais aujourd'hui, devant cette extraordinaire largeur d'idées dont tu sais faire preuve à mon égard, je crois pouvoir réciter ce poème qui est l'un de ceux que je préfère... Et maintenant que tu es enceinte de mes œuvres, c'est un peu comme si tu étais, toi aussi, une femme noire ! Pour m'écouter, il faut te mettre dans la peau de cette créature que j'ai chantée quand j'étais encore un adolescent: peut-être me pardonneras-tu alors de l'avoir aimée ?

Femme nue, femme obscure,

Vêtue de ta couleur qui est vie, de ta forme qui

[est beauté

Voilà qu'au cœur de l'Été et de Midi,

Je te découvre, terre promise, du haut d'un haut

[col calciné

Et ta beauté me foudroie en plein cœur, comme

[l'éclair d'un aigle...

Femme nue, femme obscure,

Fruit mûr à la chair ferme, sombres extases du

[vin noir.

Bouche qui fait lyrique ma bouche...

*Savane aux horizons purs, savane qui frémit Aux caresses ferventes du
Vent d'Est...*

Tam-tam sculpté, tam-tam tendu qui gronde

[sous les doigts du vainqueur,

Ta voix grave de contralto est le chant spirituel

[de l'Aimée...

Femme nue, femme noire,

Gazelle aux flancs célestes,

Les perles sont étoiles sur la nuit de ta peau,

À Y ombre de ta chevelure

S'éclaire mon angoisse aux soleils prochains de

[tes yeux...

Femme nue, femme noire,

Je chante ta beauté qui passe, forme que je fixe

[dans l'Eternel

Avant que le Destin jaloux ne te réduise en

[cendres

Pour nourrir les racines de la vie...

Le poète s'était tu. Elle le regarda pendant un long moment avant de parler :

— C'est beau, c'est très beau, Jacques... Mais pour que tu aies fait ce poème alors que tu n'étais même pas un homme, il faut que ton rêve d'amour ait été immense ! Il y a, quand tu le récites aujourd'hui, une telle nostalgie, une tristesse si émouvante dans ta voix qu'il n'est pas possible que tu ne ressenties pas, à certains moments, le regret de ne pas avoir pris pour épouse une femme noire... Après tout, c'est un sentiment qui ne peut être que normal chez toi. Celle qui t'a donné la vie n'était-elle pas noire ? Seul le malheur a voulu que tu ne l'aies pratiquement pas connue: ce fut sœur Gertrud qui remplaça pour toi cette maman... Mais toute sa tendresse n'a pu l'empêcher d'être de race blanche ! Plus tard tu as été dans des collèges où ton sentiment poétique s'est d'autant plus développé que tu n'avais pas ces caresses de femme dont tout adolescent normal a besoin... Il y a une question que je ne l'ai encore jamais posée, mon chéri, mais je pense maintenant avoir le droit de le faire: avant de me rencontrer au

Quartier latin, as-tu connu beaucoup de femmes ?

Il sourit avant de demander à son tour :

— Deviendrais-tu jalouse rétrospectivement ?

— Une femme enceinte a tous les droits à l'égard de celui qui l'a mise dans cet état...

— Je vais donc te répondre : heureusement pour moi, et même pour toi, j'ai connu quelques aventures... Mais, si incroyable que cela puisse te paraître, je n'en ai pas eu une seule sur le sol d'Afrique ! Quand je suis parti pour faire mon droit à Paris, j'étais véritablement pur ! C'est Paris qui m'a transformé... Qui peut résister aux mille tentations d'une telle ville ? Et j'ai de la reconnaissance pour Paris parce que toutes mes aventures y furent belles ! Il a cependant fallu que tu arrives pour que je comprenne que la plus belle des aventures est celle qui ne peut avoir de fin ni dans la vie ni dans la mort...

— Ces femmes, que j'espère t'avoir fait oublier, étaient noires ?

— Toutes des Blanches ! Je n'ai jamais eu de relations avec une femme de ma race.

Elle le regarda avec stupeur, mais elle connaissait trop sa franchise pour savoir qu'il disait la vérité. Elle demanda simplement :

— Parmi ces étudiantes ou ces jeunes femmes de couleur, qui fréquentaient le Quartier latin, quand tu y étais, aucune ne t'a vraiment attiré ?

— Pas une...

— Comme c'est étrange ! Cela m'inquiète un peu pour l'avenir ! Si un jour le désir de posséder une femme de ta race se réveillait brusquement en toi avec toute cette force et toute cette fougue qui t'habitent, ne crois-tu pas que tu pourrais m'abandonner ?

— Si tu n'étais pas enceinte, mon amour, tu mériterais une bonne correction pour avoir seulement pensé de moi une chose pareille... Car tu es « ma » femme avant tout, Yolande ! Tu es celle qui m'a été destinée de toute éternité aussi bien par notre Dieu chrétien que par les dieux de mes ancêtres... Et je t'assure que ce n'est pas la vue des femmes de Manjo qui pourrait m'en donner l'envie de prendre une compagne noire !

— Il y en a pourtant quelques-unes de très belles...

— Tu es trop indulgente pour les femmes de ma race... Beaucoup plus qu'elles ne le sont pour toi !

— C'est normal : notre séjour prolongé ici m'a permis de comprendre que si ces femmes me jalouent, c'est uniquement parce

qu'elles croient que je leur ai volé un homme comme toi qui leur était destiné... Seulement aucune d'elles n'essaierait jamais de briser notre bonheur avec ce manque total de scrupules qui est bien l'apanage des femmes blanches !... Maintenant, chéri, je vais te donner un conseil: que tu me dises à moi, ta femme, que les beautés de ton village natal ne t'intéressent pas, cela n'a aucune importance... Mais si tu t'avisais de répéter ces paroles devant tes compatriotes, ce serait dangereux: aucun d'eux ne te le pardonnerait ! Tu dois, au contraire, dire partout — comme je le fais moi-même — que les femmes de l'Oubangui sont les plus belles créatures du monde ! Ce ne sera qu'à ce prix que tu deviendras pour elles un très grand homme...

— Yolande, j'ai toujours été persuadé que tu étais une femme supérieurement intelligente mais, depuis que nous sommes sur ce continent, j'ai acquis la certitude que cette intelligence avait progressé d'une façon foudroyante. Il n'y a pas eu de jour, ni d'heure, où tu n'aies assimilé un peu plus l'Afrique... Si tu savais comme c'est bon de pouvoir admirer sa compagne ! Et tu voudrais que je te trahisse ?

Quelques jours plus tard, alors qu'elle dormait dans le hamac, elle fut arrachée au sommeil par le bruit d'un avertisseur de voiture qui ne s'arrêtait pas. Et elle vit pénétrer sur la place une vieille Ford, qui roulait avec ses phares allumés en plein jour. La voiture était conduite par un Noir, vêtu de blanc, mais Yolande reconnut immédiatement le personnage assis à côté du chauffeur. Il ne pouvait exister qu'une barbe aussi opulente en Oubangui: celle de Mgr Thibaut !

Jacques, suivi des enfants du village, avait couru vers la voiture qui, très vite, fut entourée par toute la population. L'évêque, qui s'était mis debout dans la voiture découverte — se tenant au pare-brise comme Jacques l'avait, fait pour son entrée sur cette même place quelques mois plus tôt — dit en riant à son protégé:

— Tu vois: j'applique les mêmes méthodes que Boutières pour attirer l'attention des foules ! Ce n'est pas trop mal réussi... Comment vas-tu ?

— Je suis le plus heureux des hommes ! répondit Jacques radieux. Et vous, monseigneur ?

— Ma santé est toujours bonne quand je sens que mes amis sont heureux ! Et Yolande ?

— Vous l'apercevez là-bas, allongée dans ce hamac que nous avons installé sous notre a Palais «... Nous aussi, nous en avons un !

— Bravo ! s'exclama le prélat... Mais, elle n'est pas souffrante au moins ?

— Elle doit seulement ne pas trop se fatiguer...

Grimpé sur le marchepied de la voiture, il confia à l'évêque son merveilleux secret... Le prêtre fit aussitôt un signe de croix en disant:

— Je remercie le del... Aucune nouvelle ne pouvait me faire plus de plaisir ! Un nouveau petit Yero en perspective, c'est fantastique !

— Parce que vous aussi, monseigneur, vous êtes comme Yolande, persuadé que ce sera un garçon...

— Il faut, Jacques, que tu aies d'abord un fils ! Mais, avant tout, ta femme ne doit pas se fatiguer... Va tout de suite lui dire, de ma part, de ne pas bouger: ce sera à moi d'aller à elle dès que je me serai débarrassé de cette marmaille bien sympathique mais un peu trop criarde ! J'ai d'ailleurs un excellent moyen pour cela... Le père Ignace va m'aider...

Il avait désigné le conducteur de la Ford: c'était un Noir portant la soutane des Pères Blancs. L'Évêque continua:

— Mais, au fait, vous ne vous connaissez pas tous les deux...

Et il fit les présentations rapides:

— Mon fils adoptif: Jacques Yero... Le père Ignace, mon nouvel adjoint qui m'a fait la surprise d'arriver de France quelques jours après son ordination. C'est un Sénégalais, mais j'étais dans une telle pénurie de prêtres ici qu'ils ont compris en métropole qu'il fallait m'envoyer quelques recrues pour notre Oubangui... Tu vois, mon petit Jacques, il a fait comme toi: ses études secondaires terminées au Petit Séminaire de Dakar, il a eu la chance de pouvoir aller à Rome pour y faire son Grand Séminaire. Il nous en revient, plein d'allant et pétri de bonnes intentions ! Si tu savais comme je suis heureux de voir augmenter ces effectifs noirs qui sont indispensables ! Certes, s'il nous faut, en Oubangui, des avocats comme toi et des médecins comme Kalidou Hamady, nous avons surtout besoin de prêtres ! Notre relève missionnaire ne pourra être assurée que par des Noirs !

Il changea brusquement de ton pour s'adresser en dialecte aux enfants qui lui tendaient les bras en continuant à pousser des cris assourdissants:

— Savez-vous que vous êtes bien gentils, mes petits amis, que je vous aime beaucoup, mais que vous me cassez les oreilles ?... Oui, je sais ce que vous attendez...

Et, pendant que le jeune prêtre noir ouvrait une caisse placée à l'arrière de la voiture, il reprit en français à l'usage de Jacques:

— C'est étonnant comme ces enfants de la brousse devinent tout de suite quels sont leurs vrais amis, qui leur apportent des friandises ! Ils ont l'instinct de jeunes chiens... Et pourtant, ceux-là ne m'ont jamais

vu !

— Je reconnais qu'ils ne vous font pas du tout le même accueil qu'au lieutenant de gendarmerie ! Devant lui, ils se sont tus et ils sont restés ainsi que toute la population, à une distance respectueuse...

— Nos soutanes n'auraient eu pour seul résultat que de devenir plus populaires que l'uniforme, ce serait déjà très bien... Maintenant tu vas assister à un spectacle rare que j'ai déjà vu se renouveler dans tous les villages où je suis passé... Nos « jeûnes chiens » attendent... Regarde-les: ils se demandent ce que le père Ignace et moi nous allons bien pouvoir faire sortir de la caisse magique. D'ailleurs, il n'y a pas que les enfants à attendre ! Les parents aussi sont là... La curée va commencer... Je compte jusqu'à trois: un, deux et hop ! Je lance mes poignées de dragées...

Ce fut du délire. Enfants et aînés roulèrent par terre dans une fantastique mêlée pour ramasser les petits cailloux sucrés bleus, blancs, roses... La manne céleste — distribuée alternativement par les mains blanches et parcheminées de l'évêque ou par celles, noires et racées, du jeune prêtre — semblait ne plus pouvoir cesser de tomber du ciel ! Autour de la Ford, c'était une bagarre générale... Elle cessa brusquement et le cercle des amateurs s'élargit pour laisser passer le cortège de Diabira-Doul. Celui-ci, qui avait revêtu, avec une incroyable célérité, son splendide costume de cérémonie, s'avavançait vers la voiture, escorté du groupe des féticheurs. Dès qu'il les aperçut, l'évêque alla à leur rencontre. Arrivés à quelques pas l'un de l'autre, le chef de Manjo et le prélat s'arrêtèrent pour faire les signes rituels d'amitié en croisant leurs mains sur leur poitrine. Puis ils échangèrent en dialecte les paroles de bienvenue. Diabira-Doul parla le premier:

— Je te salue, Grand Sorcier Blanc... Je suis heureux de te revoir, car de nombreuses limes ont passé depuis ta dernière venue à Manjo.

— J'aurais voulu revenir plus tôt, Grand Chef, mais les obligations de ma charge m'en ont empêché... Si je suis à nouveau devant toi, c'est pour te montrer l'estime en laquelle je te tiens et pour saluer mon ami Jacques Yero ainsi que son épouse qui est de ma race... Malheureusement, je ne pourrai rester longtemps dans ton village et je devrai repartir demain matin.

— Tu assisteras quand même à la fête que je donnerai ce soir en ton honneur.

— J'assisterai à cette fête, Diabira-Doul, à condition que tu promettes, toi, d'assister à l'Office sacré que je célébrerai demain matin avant mon départ.

— J'y assisterai, ainsi que tous ceux dont je suis le chef, comme je

J'ai toujours fait à chaque fois que tu es venu nous rendre visite... Mais jure-moi, sur les mânes de tes ancêtres, que tu referas le geste de paix qui a été bénéfique pour Manjo.

— Je referai le geste de paix.

L'évêque confia, en français, à Jacques:

— À chaque fois que je suis passé ici, comme d'ailleurs dans tous les villages de la brousse, je me suis débrouillé pour y célébrer la messe en public devant toute la population rassemblée... Celle-ci ne comprenait évidemment rien au rite catholique, mais cela ne risquait pas de lui faire de mal et, peut-être même, cela pouvait-il lui faire du bien ! J'ai toujours cru au pouvoir prodigieux de la messe... Ce qu'il appelle « le geste de paix » est la bénédiction que je donne, à la fin du divin sacrifice, en me retournant vers la foule. Et j'ai eu la chance qu'après mon premier passage, en qualité d'évêque, il n'y a pas eu à Manjo une seule épidémie, ni le moindre cataclysme — tel qu'un incendie ou une inondation — pendant une très longue période. Toute la population, Diabira-Doul et ses féticheurs en tête, a cru que c'était grâce à mon geste que les dieux — le nôtre et les leurs ! — s'étaient montrés favorables... Depuis, je suis une personnalité « tabou », une sorte de « Grand Sorcier » — vous l'avez entendu m'appeler ainsi tout à l'heure. — d'une puissante religion qui est capable de mettre en fuite les mauvais esprits... Aussi j'en profite pour renouveler à chacune de mes venues l'expérience ! Mais, pour qu'elle porte sur ces hommes simples, elle ne doit être faite qu'une seule fois et empreinte d'une certaine solennité, comparable à leurs fêtes à eux... Maintenant que l'amitié est réaffirmée une fois de plus entre Diabira-Doul et moi, allons rendre visite à Yolande.

Quand elle vit le prélat s'approcher de son hamac, la jeune femme se redressa pour l'accueillir debout, mais, avant même qu'elle ait pu accomplir le geste de déférence, celui-ci s'écria:

— Surtout, mon enfant, ne bougez pas ! C'est « votre » évêque qui vous l'interdit formellement ! Jacques vient de m'annoncer la grande nouvelle... Demain, pendant la messe que je dirai ici-même, je remercierai Dieu d'avoir ainsi sanctifié votre union chrétienne et je lui demanderai de continuer à protéger votre foyer.

Pendant ce temps, la curiosité de Diabira-Doul et de la population s'était reportée sur le jeune missionnaire noir que tous regardaient, sans oser lui parler, avec un mélange de stupeur, de méfiance et de crainte. C'était la première fois que les habitants de cette région perdue d'Afrique voyaient un homme de leur race revêtu du costume des « sorciers blancs »... Pour eux, c'était là un phénomène pratiquement inexplicable.

Le père Ignace, qui avait terminé sa distribution de dragées, continuait à sourire sans paraître se préoccuper le moins du monde de l'effet considérable qu'il produisait. Après s'être réinstallé au volant, il remit le moteur en marche et se rapprocha lentement, en voiture, du hamac de Yolande.

Dès qu'il eut été présenté à la jeune femme, il demanda à son supérieur :

— Monseigneur, où dois-je installer la tente ?

— La tente ? répéta Yolande étonnée. Mais il ne saurait être question que monseigneur et vous, mon père, ne logiez pas dans « notre case »... Oh ! Ce n'est pas qu'elle soit plus confortable que les autres, mais sans doute y trouverez-vous une organisation intérieure un peu moins précaire et surtout y aurez-vous l'impression de passer la nuit sous un toit chrétien.

— Ma chère enfant, j'ai la conviction que le bon Dieu est partout chez lui, même dans la case d'un païen si c'est un homme juste... Et je ne voudrais pour rien au monde vous contraindre à déménager pour nous laisser la place. Vous ne nous imaginez tout de même pas vous, Jacques, le père Ignace et moi passant la nuit ensemble dans la même case ! Ce serait une grave erreur psychologique: vous savez aussi bien que moi maintenant que le plus grand honneur que l'on puisse faire à un indigène de l'Oubangui est de loger dans sa demeure. Si nous acceptions votre offre, nous vexerions tous les autres habitants de Manjo et plus spécialement son chef, Diabira-Doul... Il est préférable que nous dormions, le père Ignace et moi, sous ma tente que nous installerons à l'entrée du village... Nous aimons d'ailleurs beaucoup cette maison de toile, que nous dressons un peu partout comme si nous étions de véritables champions du camping ! Et vous verrez le succès de curiosité que va avoir notre installation auprès des négrillons !

Il avait vu juste, l'évêque... Dès que le père Ignace, aidé de Jacques, eut monté la tente, tous les enfants du village l'entourèrent, constituant un cercle d'admirateurs fascinés.

Avant que la fête, annoncée par Diabira-Doul, ne commence à la tombée de la nuit, le prélat et son adjoint partagèrent le repas de Yolande et de Jacques, assis à même le sol sur une natte en paille de riz placée au bas de l'escalier de leur case.

— Monseigneur, dit Yolande au début du dîner, je vous demande la plus grande indulgence pour la qualité de ma cuisine ! Je n'ai pas les dons de sœur Gertrüd... À propos, comment va-t-elle ?

— Certainement bien: ces filles d'Alsace sont solides... Elle nettoie

ma demeure de Bangui en attendant mon retour qui aura lieu dans une quinzaine de jours. Je ne l'emmène jamais dans ces tournées pastorales pour deux raisons: d'abord elles sont exténuantes et surtout je craindrais que les populations encore à demi-sauvages, comme celle de Manjo, ne soient persuadées qu'elle est mon épouse ! Ce serait d'un effet déplorable... Sœur Gertrude est déjà l'épouse du Christ : c'est suffisant pour elle !

— J'ose espérer, monseigneur, que vous ne me trouverez pas trop indiscret si je me permets de vous poser une question qui me hante depuis votre arrivée: comment se fait-il que vous ayez accepté, vous le représentant le plus qualifié de Dieu dans ces régions, d'assister à la fête d'inspiration païenne que va vous offrir Diabira-Doul ?

L'évêque sourit avant de répondre:

— J'étais à peu près sûr que, tôt ou tard, vous me poseriez une telle question... Ma chère enfant, si nous voulons que notre culte chrétien progresse, nous devons d'abord nous faire adopter et surtout aimer par ceux que nous rêvons d'amener à nos croyances. Donc il ne faut pas les heurter de front, et principalement dans leurs convictions les plus intimes, même si celles-ci sont erronées. Si nous prenons notre temps, l'Afrique sera bien catholicisée: il vaut mieux y trouver moins d'adeptes, mais que leur conversion soit solide. Il ne faut plus de baptêmes trop rapides, ni surtout de baptêmes collectifs !

— Je crois rêver, monseigneur... J'ai presque l'impression d'entendre parler votre ami le mécréant

— Boutières ne dit pas tellement de sottises. Le seul reproche que l'on puisse lui faire, c'est d'être un perpétuel sceptique... Grâce à ces petites concessions que j'ai faites, en assistant à quelques fêtes ou à certains rites qui ne choquent pas la morale, je pense être parvenu à mieux comprendre ces êtres simples que je veux amener à Dieu. Je me devais de comprendre, en tout premier lieu, que la vie sociale des indigènes de l'Oubangui est dominée par d'innombrables associations secrètes, très puissantes, dont les membres — groupés sous le signe d'un esprit, d'un mâne ou d'un animal — parviendraient à régir la vie de toute une tribu. C'est d'ailleurs là un état de fait qui n'est pas spécial à l'Afrique ! Chez nous les Blancs, si nous voulons tenir tête à la Franc-Maçonnerie, nous devons bien la connaître... Votre mari, qui a certainement eu de longues conversations avec Diabira-Doul, doit être fixé sur son compte...

Jacques, as-tu l'impression qu'il appartient à une société secrète ?

— Je n'en ai pas l'impression, mais la certitude: il ne m'a pas caché qu'il faisait partie de la plus importante de ces sociétés, celle de Ngakola.

— Qui est Ngakola ? demanda Yolande.

— Elle ne connaît pas la légende de Ngakola que l'on apprend à tous les néophytes qui désirent faire partie de sa société ! s'exclama l'évê-que. Mais le père Ignace, comme moi-même et comme tous nos missionnaires, ne s'embarqueraient jamais dans la brousse avec des idées d'évangélisation s'ils ignoraient cette étonnante histoire... Écoutez-là, Yolande. Je vais laisser au père Ignace — qui est de race noire — le soin de vous la raconter et vous verrez que, ce soir, vous vous intéresserez beaucoup plus aux festivités organisées en notre honneur par Diabira-Doul... Ce dernier lui-même est convaincu que nous connaissons Ngakola aussi bien que lui ! Et c'est l'une des raisons essentielles pour laquelle il nous tient en estime... Parlez, père Ignace.

Le prêtre noir commença sur un ton monocorde, le même sans doute qu'il devait employer pour lire l'Évangile :

— Autrefois, Ngakola vivait sur la terre... Son corps était très sombre et couvert de longs poils. Quand il se promenait, le vent le précédait de son souffle puissant et le brouillard le cachait à la vue des gens. Nul ne savait jamais d'où il venait...

« Il hantait la brousse près d'un marigot... Doué d'un formidable appétit, il demandait toujours à manger aux gens du village le plus proche. Quand sa voix terrible s'élevait la nuit ou de très bonne heure le matin, tout le monde tremblait...

« Un jour, il dit à ceux qui lui apportaient des aliments:

« — Je possède un merveilleux secret que je pourrais vous faire connaître... »

« — Quel est ce secret ? demandèrent les indigènes.

« — Quand j'ai tué un homme, je coupe son corps en menus morceaux, puis, après avoir rassemblé tous ces débris, je les utilise pour en faire un homme nouveau auquel j'insuffle la vie. Je le rends meilleur et il n'a plus aucune maladie ! Envoyez-moi tous ceux que vous voulez que je mange: ensuite je les vomirai, transformés et rénovés.

« Ces conseils furent écoutés et suivis dans tous les villages de la brousse... Mais quand on envoyait deux hommes à Ngakola, il n'en vomissait qu'un. Si on lui en envoyait quatre, il n'en rendait que deux, digérant complètement les autres. Aussi la fureur des hommes devint-elle grande à son égard ! Les indigènes firent alliance, de village en village pour pouvoir le tuer à son tour. Mais, comme sa force était considérable, il fallait d'abord l'amoindrir. Ils eurent alors recours à un stratagème.

« Connaissant le fantastique appétit de Ngakola, qui pouvait avaler d'une seule bouchée un pain de manioc tout entier* les villageois firent deux cent quatre-vingt pains et mirent, à l'intérieur de chacun, un caillou de grain très dur. Ils portèrent le tout à Ngakola qui, après avoir avalé successivement les deux cent quatre-vingt pains, fut pris de violentes douleurs d'estomac et tomba gravement malade. Très vite, la nouvelle de son indisposition se répandit dans la brousse: armés de couteaux, de flèches, de sagaies, les gens accoururent de partout pour le tuer !

« Indisposé comme il l'était, Ngakola ne put se défendre et succomba sous le nombre. Aussitôt les indigènes se ruèrent sur son corps et le mutilèrent. Sa barbe, qui était très belle, fut arrachée par poignées et donnée au plus ancien des chefs de villages. Depuis, on prétend que l'on trouverait encore dans ces régions, jalousement conservée et cachée par un très vieil homme, la barbe de celui qui fut Ngakola... Barbe magique d'où coulent encore aujourd'hui des gouttelettes de sang, si l'on en coupe un seul poil !

Le récit était terminé.

— Si j'ai demandé au père Ignace, reprit l'évêque, de vous raconter cette histoire, ma chère Yolande, c'est parce que j'ai déjà eu le plaisir d'assister sur cette même place, à quelques années de distance, à deux fêtes organisées par Diabira-Doul en mon honneur. Et, les deux fois, les danses exécutées ont symbolisé l'assassinat de Ngakola. Je pense que tout à l'heure, pour la troisième fois, il en sera de même... C'est à cela que j'ai deviné l'appartenance de Diabira-Doul à la secte secrète de Ngakola... Le lendemain matin, par deux fois déjà, j'ai célébré devant lui et toute la population de Manjo le Saint Sacrifice de la Messe... Demain ce sera la troisième fois... C'est ma façon de répondre à l'histoire de l'ogre... Quand je mange l'hostie, Diabira-Doul et les siens doivent sans doute croire qu'il s'agit aussi — dans nos croyances chrétiennes — d'une histoire de nourriture ! Ils ne peuvent comprendre encore que seul compte le pain de notre âme~. Jusqu'à présent, il m'a paru inutile de le leur expliquer, parce qu'ils n'étaient pas encore capables de comprendre... Mais un jour viendra, vous verrez, où un Diabira-Doul — ou tout autre sauvage de la brousse — posera la question sublime que j'espère de tout mon cœur de missionnaire: « Explique-moi pourquoi tu avales ce pain blanc et pourquoi tu bois ce vin ? » A cette minute-là, je pourrai commencer à raconter la merveilleuse histoire du Christ qui peut rivaliser avec toutes les légendes d'Afrique noire... Mais il faut savoir attendre: la curiosité doit venir spontanément de ces hommes simples. C'est pourquoi j'ai toujours pensé qu'il était important de dire la messe devant ceux qui n'y ont jamais assisté ou qui n'ont pas encore pu

comprendre son divin mystère...

Le prélat s'arrêta de parler pendant quelques instants, observant la jeune femme qui n'avait cessé de le dévisager avec un étonnement grandissant, puis il reprit :

— Mon enfant, vous n'avez sans doute jamais entendu de tels propos dans la bouche d'un prêtre de France quand vous étiez au catéchisme ou quand vous receviez des leçons d'instruction religieuse... Mais si ces prêtres, que vous avez écoutés avec attention, se trouvaient ici aujourd'hui, ils s'exprimeraient comme moi... Si le but final, qui est la conversion à notre Foi, est le même, les moyens pour l'obtenir doivent varier selon que l'on se trouve dans un pays civilisé ou en pleine brousse... Il est très probable que demain encore, aucun des habitants de Manjo ne nous posera — au père Ignace ou à moi — la sublime question... Et nous repartirons pour d'autres villages perdus où nous recommencerons la même expérience... Mais, cette fois, nous aurons une confiance beaucoup plus grande dans le résultat final. Cela, parce que nous vous laissons avec votre mari derrière nous.

— Mais que pouvons-nous faire, monseigneur ?

— Tout ! Ce sera votre véritable devoir de chrétiens... Je ne crois pas me tromper en vous disant qu'après avoir vu trois fois les rites de notre messe, les gens de Manjo viendront vous poser la question... Vous avez suffisamment œuvré ici depuis des mois pour créer entre eux et vous le courant nécessaire d'amitié qui peut les conduire à l'amour divin... Ma longue barbe — qui doit peut-être leur rappeler celle de l'ogre Ngakola — ma soutane blanche, cette croix d'or que je porte sur la poitrine... tout cela les impressionne et les intimide. C'est d'ailleurs excellent pour le prestige que doit avoir notre religion quand elle se présente... Ensuite seulement peut naître la confiance: c'est vous et Jacques qui la détenez... Sachez vous en servir pour répondre à la question-clef qui, seule, peut ouvrir les portes de l'entendement chrétien: « *Pourquoi manges-tu ce pain et bois-tu ce vin ?* » Votre réponse devra être simple et lumineuse: au début elle se limitera à la tendre histoire de Bethléem et à celle, tragique, de la Passion... Puis, peu à peu, vous progresserez et vous deviendrez à votre tour, comme cela se passait aux premiers temps de la chrétienté, des catéchistes. De même que je crois au pouvoir illimité de la messe et au geste de paix universelle qu'est la bénédiction du prêtre, de même j'ai la confiance la plus absolue dans les civils qui sont décidés à faire partager leur Foi à d'autres civils... À ce moment, les questions de lieu, de climat, de race, de coutumes ne comptent plus: il n'y a plus que l'amour du prochain... Mes enfants, j'en ai assez dit pour ce soir. J'entends le tam-tam qui nous convie à la fête: nous ne pouvons pas nous dérober à son

invite...

Les danses, accompagnées de mélopées et de cris gutturaux, furent exactement telles que les avait prévues Mgr Thibaut. Pendant des heures, la légende de Ngakola s'anima à la lueur des torches. Le prêtre était assis sur le tronc d'arbre peinturluré au kaolin, servant de « trône d'honneur », qui était à même hauteur que celui de Diabira-Doul. Mais le père Ignace — que les habitants de Manjo ne considéraient pas comme un sorcier mais seulement comme un féticheur — et Jacques n'eurent droit qu'à des sièges moins élevés. Ni l'un ni l'autre ne protestèrent, sachant que Diabira-Doul était très pointilleux sur l'application du protocole qu'il avait institué. Yolande, elle, eut sa place habituelle, debout, au milieu du groupe des épouses du chef.

Comprenant combien sa fatigue devait être grande, l'évêque se pencha vers Diabira-Doul pour lui dire en dialecte et d'une voix suffisamment forte pour couvrir le bruit du tam-tam :

— Comment oses-tu laisser ainsi debout l'épouse de ton ami, alors que Yero lui-même t'a appris qu'elle était enceinte ? Quand tes épouses sont dans le même état, elles n'ont donc pas le droit de s'asseoir ?

— La position assise, pour une femme qui porte un enfant dans ses flancs, est mauvaise... Elle doit rester debout ou allongée... Dis à la femme de Yero qu'elle peut s'allonger si elle le désire et à condition que son époux l'y autorise.

Après que l'évêque eut échangé quelques mots en français avec Jacques, celui-ci alla vers Yolande qu'il raccompagna jusqu'à leur case. Mais celle-ci protesta :

— Je t'assure, chéri, que je n'étais pas tellement fatiguée... J'ai peur que mon départ de cette fête ne fasse du tort à Mgr Thibaut parce que mon geste déplaira à Diabira-Doul.

— Je ne voudrais pas t'offenser, mon amour, mais dis-toi bien que, cette nuit, toi et moi comptons bien peu ! La seule personne importante pour Diabira-Doul est le Grand Sorcier Blanc qui porte une longue barbe... Tout est très bien ainsi ! C'est d'ailleurs la raison pour laquelle je vais rester avec toi et te tenir compagnie dans notre case.

— Il ne le faut pas, Jacques ! Ce serait très mal élevé à l'égard de monseigneur et du père Ignace.

— Ils comprendront très bien que ma place est d'abord auprès de toi en ce moment. Eux-mêmes te diraient qu'une jeune femme qui attend un enfant devrait être soignée par des anges... Hélas ! Je n'ai rien d'un ange et, si j'en étais un, je ne pourrais à la rigueur être qu'un ange noir !

— Je t'aime... Je suis sûre que tu as déjà composé un poème sur ma maternité... Récite-le maintenant, avant que je ne m'endorme...

— Ce qui m'arrive est tellement beau que je n'ai pas encore pu trouver de moyen de l'exprimer... Pardonne-moi...

Le tam-tam et les chants continuaient sur la place. Mais Yolande était habituée maintenant à ce vacarme rythmé. Il ne la gênait plus. Son mari murmura :

— Repose-toi, mon amour.

La femme enceinte ferma les yeux, emportée par un rêve fabuleux où se mêlaient tour à tour le visage tranquille de Jacques, celui hideux de l'ogre Ngakola, la barbe de l'évêque et la soutane blanche d'un jeune prêtre noir...

La même foule bariolée, les mêmes féticheurs aux corps striés de raies multicolores — et, parmi eux, celui qui avait incarné Ngakola — les mêmes visages noirs enduits de peinture se trouvaient sur la place, à l'aurore, pour assister au « cérémonial » présidé par le Grand Sorcier Blanc.

C'était à se demander si le Sacrifice qui allait être offert sur l'autel improvisé, installé en plein centre de Manjo, n'était pas la prolongation de la fête nocturne. La messe, dans sa simplicité monastique, allait succéder aux rites colorés de la brousse. La seule différence essentielle était que tout se passerait dans un silence qui serait seulement coupé, de temps en temps, par le tintement de la petite clochette qu'agiterait le père Ignace. Sa résonance grêle remplacerait le martèlement du tam-tam. Le prêtre noir faisait le servant de son évêque qui officiait. Jacques s'était offert pour tenir cet emploi, mais le prélat avait dit :

— Tu dois rester au milieu de ceux de ta race. Il ne faut pas qu'ils te considèrent comme étant un sorcier : ce qu'ils penseraient certainement s'ils te voyaient participer à la cérémonie. Laisse ce privilège au père Ignace et à moi... Mais, si tu le désires, je vous donnerai, à Yolande et à toi, la Sainte Communion devant eux tous. Comme tout chrétien baptisé, vous avez le droit de participer au Divin Sacrifice... Ce ne sera qu'après mon départ, et quand ils vous questionneront, que vous pourrez leur expliquer que vous vous êtes nourris du corps du Christ. Le saint homme avait pris soin de se parer des plus beaux ornements qu'il avait emportés dans sa tournée épiscopale. Là aussi, il avait expliqué à Yolande et à Jacques :

— Ils ne comprendraient pas que ce qu'ils croient être mes vêtements d'apparat soient moins beaux et moins somptueux que ceux de leur chef Diabira-Doul. Plus mon aube est brodée et ma chasuble

couverte d'or, plus ils auront de respect pour la cérémonie ! Nous ne devons négliger aucun des atouts que nous apporte notre culte...

Le père Ignace venait d'agiter la sonnette argentée: la messe commençait. L'air était encore doux et la brisé se faisait légère comme si elle voulait faciliter le cheminement des premières strophes de *l'Introïbo* vers ceux qui ne pouvaient les comprendre mais qui, ce matin, savaient se montrer de bonne volonté... Selon la coutume qu'elle observait toujours quand elle s'apprêtait à accueillir un grand personnage, la population de Manjo s'était mise en demi-cercle. Elle ne se rendrait certainement pas compte, quand le moment de la Consécration viendrait, que le « Grand Personnage » arriverait enfin au milieu d'elle. Mais qu'est-ce que cela pouvait faire puisque celui-ci n'avait pas craint de dire, près de 2000 ans plus tôt: « *Bienheureux les simples d'esprit...* » Jamais, sans doute, messe plus étrange n'avait été dite, mais jamais aussi l'âme missionnaire n'avait eu plus confiance dans les desseins insondables du Très-Haut.

Diabira-Doul ne s'était pas assis sur son trône. Pour rendre à l'illustre visiteur la politesse de la veille, il restait debout, lui aussi, à quelques mètres en avant des siens. Seul Jacques était sur le même rang que lui, à sa droite. Yolande s'était placée un peu en arrière pour continuer à respecter le protocole et, quand la sonnette retentit à nouveau, elle s'agenouilla. Jacques en fit autant. Après un court moment d'hésitation, Diabira-Doul les imita, pensant peut-être que c'était la position la plus honorable pour assister à la fête du Sorcier Blanc. Ce geste du chef fut un signal: tout Manjo s'agenouilla. Le Grand Personnage méconnu pouvait maintenant descendre sur ce bout d'Afrique...

Il y vint parce qu'il aimait tous les hommes.

La sonnette retentit encore, longuement. Mais, cette fois, son tintement était joyeux... Jacques, Yolande, Diabira-Doul, tous se relevèrent. Furtivement, Jacques jeta un rapide regard vers son voisin; ce dernier répondit par un sourire éclatant qui devait vouloir dire: « Tu vois, Yero, nous avons voulu faire plaisir au Grand Sorcier Blanc qui s'est toujours montré notre ami. »

Puis ce fut le moment de la communion.

Jacques et Yolande s'avancèrent pour s'agenouiller à nouveau au pied de l'autel. Après le *Confiteor* récité par le Père Ignace, ils reçurent l'hostie mais, au moment où ils allaient se relever, ils se sentirent cloués sur place de saisissement: Diabira-Doul les avait suivis et s'était agenouillé, lui aussi, la bouche ouverte, réclamant sa part du festin...

Sans se départir de la dignité sacerdotale et après avoir déposé le ciboire sur l'autel, Mgr Thibaut dit alors en dialecte au chef noir:

— Je sais, Grand Chef, que tes intentions sont louables et que tu cherches à nous faire honneur, mais tu ne peux pas recevoir cette nourriture pour laquelle tu n'as pas été préparé.

Pendant qu'il parlait, il vit que le cercle des indigènes se resserrait... Tous se rapprochaient de l'autel pour faire comme leur chef... Tous estimaient avoir droit au repas matinal des Blancs. N'était-ce pas juste puisque les Blancs n'hésitaient pas à goûter leurs mets au cours de leurs fêtes ?

Toujours agenouillée, Yolande était affolée, comprenant que, de la décision prise par l'évêque, dépendrait la prolongation de l'amitié scellée avec les indigènes ou la naissance d'une farouche inimitié. Comment ces primitifs parviendraient-ils à comprendre rapidement qu'ils ne pouvaient recevoir le corps du Christ ? Et le leur donner serait le pire des sacrilèges, auquel un prêtre ne pouvait se prêter... Le prélat avait fait un signe au père Ignace qui apporta aussitôt une boîte métallique qu'il ouvrit et dans laquelle se trouvait la provision d'hosties que l'évêque avait emportée pour sa longue tournée: des hosties qui n'étaient pas encore consacrées.

Après en avoir pris une, l'officiant la mit sur la langue que lui présentait toujours le chef noir, sans faire le signe de croix et en remplaçant la formule latine: « Corpus Domini nostri Jesu Christi » par une phrase en français que Diabira-Doul, ni personne dans la foule, ne pouvait comprendre, à l'exception du père Ignace, de Yolande et de Jacques:

— Je ne puis te refuser cette nourriture terrestre et je prie Dieu de faire que ce geste de la Communion devienne un jour pour toi une sainte habitude qui te permettra de recevoir la nourriture céleste...

Quand Diabira-Doul eut reçu l'hostie, il ferma la bouche en la mâchant avec délices pendant que son visage exprimait une indicible satisfaction. Puis il se releva en même temps que Jacques et Yolande.

Le voyant radieux, tous les indigènes poussèrent une immense clameur et accoururent pour s'agenouiller, eux aussi, dans la poussière devant le Grand Sorcier Blanc qui continuait à offrir de merveilleuses friandises comme il l'avait déjà fait la veille, lorsqu'il avait lancé les petits cailloux sucrés bleus, blancs et roses...

Craignant que cette fièvre de nourriture ne devînt, elle aussi, une bagarre très déplacée, l'évêque leur dit en dialecte:

— Cette nourriture est réservée aux chefs tels que Diabira-Doul ou Jacques Yero, ainsi qu'à leurs épouses... Celle de Yero y a eu droit. Donc seules les épouses légitimes de Diabira-Doul peuvent participer à ce festin.

Il y eut un long murmure de désappointement dans la foule, mais la concession faite était habile: les trois épouses légitimes de Diabira-Doul reçurent à leur tour l'hostie pendant que le prélat répétait pour chacune d'elles une autre formule en français:

— Tu es mariée selon des lois que tu crois justes. Fasse mon Dieu, qui est celui de tout le monde, que tu restes une bonne épouse et une bonne mère...

Les trois femmes, flattées, se relevèrent à leur tour sous le regard de leur seigneur et maître dont la fierté était immense. Voyant que Yolande et Jacques restaient debout pour assister à la suite de la cérémonie, il fit un signe et toute la population se releva.

La fin de la messe arriva... Avant de réciter le dernier Evangile, au moment où il s'était retourné pour la bénédiction, l'évêque s'adressa en dialecte à toute l'assistance :

— Je vais maintenant faire pour vous tous, mes grands amis de Manjo, le « geste de Paix » que m'a demandé votre chef... Puisse-t-il apporter non seulement la paix véritable entre vous, mais aussi avec tous les villages voisins... La paix également entre toutes les races, spécialement entre la vôtre et la mienne: paix qui ne peut engendrer que l'amour du prochain... Celui dont je suis aujourd'hui le représentant auprès de vous et auquel vous avez rendu hommage sans le connaître a dit: « *Aimez-vous les uns, les autres...* » Maintenant je vais vous demander de vous agenouiller comme vous l'avez déjà fait tout à l'heure.

En un instant, tout Manjo fut à nouveau agenouillé sur sa terre... Les visages peinturlurés restèrent dirigés vers le Sorcier Blanc. Des centaines d'yeux le regardèrent pendant qu'il accomplissait le geste du pardon de la Croix et que sa voix disait distinctement: à *Benedicat vos omnipotens Deus, Pater, et Filius et Spiritus Sanctus.* » Paroles magiques prononcées dans une langue secrète que seul pouvait connaître un très grand sorcier...

Dès que l'évêque, accompagné du père Ignace, se fut retiré sous sa tente pour ôter ses beaux habits de fête, le tam-tam reprit pendant que la foule recommençait à danser en psalmodiant des strophes improvisées où il était dit:

Nous avons reçu une visite merveilleuse...

Celle du plus grand de tous les Sorciers

Le Sorcier Blanc...

Il a une barbe plus longue et plus belle

Que celle de Ngakola...

Mais lui, il ne mange pas les hommes !

Il leur apporte au contraire la nourriture:

Du beau pain tout blanc !

Nous aimons le Sorcier Blanc !

Ce n'était pas le chant d'action de grâces qu'avait souhaité Mgr Thibaut, mais c'était quand même une sorte d'*Alléluia*...

La tente était démontée et pliée dans la Ford qui allait reprendre la piste de l'aventure éternelle avec ses deux messagers de Paix. Le prêtre noir était déjà au volant alors que le Grand Sorcier Blanc conversait pour la dernière fois avec Yolande et Jacques. Ses paroles étaient surtout des recommandations:

— Si ma visite à Manjo a pu vous faire comprendre à tous les deux que la première qualité du vrai chrétien est la patience devant l'incompréhension des autres, nous avons déjà accompli un pas de géant pour l'évangélisation future de ce village. Vous verrez que le reste, c'est-à-dire l'aboutissement de nos espoirs, viendra tout seul... Faites ce qu'il faut, selon la ligne de conduite très large que je vous ai tracée, mais n'en faites pas trop ! Je ne cesse de répéter à mes jeunes prêtres: « Surtout ne confondez jamais l'esprit missionnaire avec l'esprit de conquête... C'est tellement délicat d'atteindre une âme ! Ce n'est possible que par le cœur... Et le cœur doit toujours être indulgent devant l'ignorance... Enfin, bannissez de votre apostolat tout excès de zèle ! » Si je vous répète ces paroles, c'est parce que je vous considère comme mes missionnaires civils dans cette région.

— Monseigneur, dit la jeune femme, bénissez-nous une dernière fois... Cela nous donnera du courage.

— Du courage, ma petite Yolande ? Mais le seul fait que vous soyez restée là depuis plusieurs mois prouve que vous en avez à revendre !

— Bénissez alors l'enfant que je porte en moi.

— Ça, je veux bien...

Elle s'était agenouillée. Il la bénit avant de dire, souriant:

— Ce sera un garçon, j'en suis sûr !

Jacques aussi s'était agenouillé. L'évêque lui tapota la joue en lui rappelant:

— Te souviens-tu que je te donnais des petites claques comme celle-ci quand tu étais enfant ?

— Oui, monseigneur.

— Tu me disais toujours: « Pourquoi me donnez-vous tout le temps la confirmation ? » Et je te répondais invariablement: « Parce que l'on n'a jamais assez en soi l'Esprit de Sagesse ! » En voyant celui que tu es devenu, je crois avoir bien fait d'insister, mon poète ! Maintenant la vraie sagesse est ancrée en toi.

Voyant Yero s'agenouiller, Diabira-Doul — qui était là, lui aussi, entouré de ses féticheurs et de ses épouses pour rendre un dernier hommage à celui qui allait partir — l'imita. Et tout Manjo, une fois de plus, copia le geste du chef.

— Quels braves gens ! murmura l'évêque avant de monter dans la voiture d'où il donna sa bénédiction debout, dominant la foule silencieuse. '

« Relève-toi, dit-il en dialecte à Diabira-Doul... Relevez-vous tous, mes amis, c'est fini... Je vous promets de revenir vous voir, car je garde un merveilleux souvenir de votre accueil... Si jamais l'un de vous avait besoin de mon aide, il n'aura qu'à le dire à Jacques Yero ou à son épouse, qui me le feront savoir...

Le père Ignace allait embrayer, quand le prélat dit brusquement:

— Jacques ! Nous sommes impardonnables, toi et moi, de ne pas avoir parlé plus longuement de Boutières... Il est vrai que nous avons été tellement occupés depuis hier soir ! Mais quand même ! As-tu reçu de ses nouvelles depuis qu'il vous a déposés ici.

— Aucune nouvelle...

— Cela ne m'étonne pas de lui ! Il est incroyable ! Il disparaît pendant des mois dans sa réserve de chasse et on n'entend plus parler du personnage ! Au moment où l'on commence à se demander s'il n'a pas été avalé par l'un de ses fauves, on le voit réapparaître tout souriant et disant: « Qu'est-ce que tu attends pour m'offrir le whisky du retour ? »

Il se tut, regardant la foule noire toujours muette:

— Mais pourquoi sont-ils aussi sages ? Qu'est-ce qu'ils ont donc aujourd'hui ?

Puis il s'adressa à nouveau à Diabira-Doul:

— Grand Chef, tu m'as l'air tout triste. Pourquoi me regardes-tu ainsi ?

— Grand Sorcier Blanc, pourquoi ne restes-tu pas avec nous ?

— C'est très gentil ce que tu viens de dire... Crois bien que, si je le pouvais, je ne quitterais jamais Manjo ! Mais j'ai tant d'autres villages encore à visiter en Oubangui et tant de « gestes de Paix » à faire !

Seulement je veux que toi et tous les tiens, vous soyez joyeux de m'avoir revu... Et il faut me le prouver en chantant et en dansant au moment de mon départ.

Diabira-Doul poussa un grand cri Aussitôt le tam-tam se déchaîna, entraînant dans son rythme tout le village qui commença à se trémousser en hurlant un chant destiné à exprimer la joie dans une hystérie collective. Quand la voiture démarra au milieu du vacarme assourdissant, l'évêque se pencha vers Jacques et Yolande pour leur crier en se servant de ses deux mains comme porte-voix:

— L'important à notre époque — que l'on soit militaire ou civil, poète ou paysan, avocat ou évêque — c'est de ne pas rater sa sortie ! Vous ne trouvez pas que la mienne est plutôt réussie ? Quelle chorale !

Sa voix se perdit, couverte par le tam-tam.

Ce ne fut que longtemps après que la Ford eut disparu que la place de Manjo retrouva le calme. Alors Diabira-Doul se présenta devant la case de Jacques et de Yolande. Un Diabira-Doul tout simple, qui s'était débarrassé de son costume d'apparat et qui demanda presque timidement à Jacques:

— Pourquoi le Grand Sorcier Blanc nous a-t-il fait manger ce pain à moi et à mes épouses sans nous offrir aussi le vin qu'il a bu ?

Pétrifié de saisissement, Jacques comprit que la question sublime venait de lui être posée... La psychologie du missionnaire s'avérait juste.

Sans attendre et sans même prendre le temps de traduire à Yolande les paroles qu'il venait d'entendre de la bouche du chef noir, il entraîna celui-ci hors du village et dès qu'ils furent tous deux seuls dans la brousse il commença:

— Pour que tu comprennes mieux, Diabira-Doul, je dois te raconter d'abord une très belle histoire blanche... Il y a de nombreuses lunes, loin d'ici, dans une pauvre étable est né un enfant qui se nommait Jésus... Souviens-toi de ce nom: Jésus...

Diabira-Doul, écarquillant les yeux, l'écouta avec une immense attention pendant des heures. Ce fut ainsi qu'il apprit des choses surprenantes sur cet enfant dont il n'avait encore jamais entendu parler, ainsi que sur la mère de cet enfant, sur le père adoptif qui l'avait élevé, sur les trois grands Rois — parmi lesquels se trouvait un Roi Noir — qui étaient venus lui apporter de magnifiques présents dans l'étable... Pour la première fois de son existence, il comprit que certaines légendes des Blancs pouvaient rivaliser avec celles de sa brousse africaine et qu'il n'y avait pas que Ngakola à pouvoir insuffler la vie...

La visite de Mgr Thibaut avait été pour Yolande et Jacques un réel encouragement. Son bon sens, sa façon de voir les réalités de la vie, la discrétion de son apostolat avaient ouvert de nouveaux horizons pour la ligne d'action que s'étaient tracée les deux habitants volontaires de Manjo. Aussi leur ardeur à arracher les indigènes à une apathie naturelle ne fit-elle que décupler.

Après l'histoire de la Nativité, Jacques avait raconté à Diabira-Doul celle de la Passion. Ce n'était pas une, mais dix fois qu'il avait dû répéter chacun des deux émouvants récits, tellement le chef noir était fasciné... Diabira-Doul voulait en connaître chaque détail et un jour vint où il sut par cœur ce qu'il appelait « les légendes du Sorcier Blanc ». Parce que, pour lui, seul le visiteur à la longue barbe était suffisamment initié pour connaître des exploits comparables à la fuite en Égypte ou à une crucifixion suivie d'une résurrection !

Un jour, Diabira-Doul confia à son ami :

— Tout ce que tu me dis dans la journée, je le raconte, dans ma case, à mes épouses... Et ça leur plaît !

Grâce aux bases essentielles du christianisme, les soirées de Diabira-Doul étaient devenues enchantées. Jacques Yero jouait le rôle du conteur intarissable des Mille et Une Nuits de Manjo... Et comme les épouses étaient bavardes, très vite ce furent tous les habitants du village qui connurent — plus ou moins déformée et plus ou moins arrangée selon les variations de l'imagination noire — la vie du petit enfant miraculeux qui, après avoir grandi, s'était laissé martyriser par les hommes pour les sauver. Rapidement le nom de Jésus s'était répandu...

De son côté, Yolande avait entrepris la tâche assez ingrate de donner non seulement aux épouses légitimes de Diabira-Doul, mais aussi à ses innombrables concubines et même à toutes les habitantes du village, quelques notions d'hygiène indispensable. Ces femmes apprirent ainsi avec étonnement que l'utilisation de l'eau bouillie était recommandée pour certains soins, spécialement pour laver les plaies que pouvaient se faire leurs enfants en jouant. L'eau bouillie devint à l'honneur à Manjo... Et beaucoup d'autres petites recettes inventées par les Blancs...

La popularité de la jeune femme s'était d'autant plus accrue qu'après sept mois de séjour, elle finissait par se faire très bien comprendre en dialecte. Son mari n'était plus dans la fastidieuse obligation de faire le traducteur. Comme si elles avaient pris à cœur de lui rendre sa politesse linguistique, deux ou trois femmes du village commençaient à balbutier — avec une prononciation charmante dépouillée de tous les r qui la durcissaient — quelques phrases en

français. Parmi celles qui revenaient le plus souvent, on entendait des « *Mâme Ye.o* » ou des « *C'est joli, Pa.isl* » Bien sûr, il y avait encore un immense travail à faire, mais Yolande et Jacques se savaient sur la bonne voie. Du matin au soir ils étaient tellement accaparés par cette ' population, assoiffée de découvertes quotidiennes, qu'ils ne s'apercevaient même pas de la fuite vertigineuse du temps.

Aussi furent-ils très étonnés quand un événement, prévisible cependant, vint mettre un terme à leur incessante activité. Une nuit Yolande fut prise de violentes douleurs: c'était deux mois avant la date approximative de la naissance. Jacques, très inquiet, répétait à sa femme allongée dans la case:

— Mon amour, tu t'es trop surmenée ces dernières semaines au lieu de continuer à te reposer comme te l'avait conseillé Mgr Thibaut... Et moi je suis impardonnable de ne pas t'avoir contrainte au calme !

— Je t'assure, chéri, que je me sentais beaucoup mieux depuis que je remuais: cet enfant a besoin d'exercice... Ce sera sûrement un sportif !

— Nous avons été tous deux des fous !

— Fous de ton adorable village...

— Qu'allons-nous faire ? Il faut prendre une décision rapide.

— Attendons demain: mes douleurs vont peut-être se calmer avec la dose de spasmaverine que je viens de prendre...

Mais elle ne ferma pas les yeux de la nuit. Lui non plus.

Au petit jour, l'entendant gémir, il lui demanda à voix basse:

— Tu souffres toujours beaucoup ?

— Oui.

— Ça ne s'améliore pas ?

— Je n'en ai pas l'impression...

— Je vais aller avertir Diabira-Doul.

— Que pourra-t-il faire ?

— Envoyer d'urgence des coureurs de brousse à Yalinga pour y réclamer un secours immédiat.

— Mais toi-même, qui as fait ce voyage dans la jeep de Boutières, tu t'es bien rendu compte qu'il faudra au moins quarante-huit heures pour que ces hommes — même si ce sont d'excellents coureurs — puissent arriver à Yalinga ! Ensuite nous devons attendre encore une journée et une nuit complète avant qu'une voiture ne soit ici... J'ai

bien peur que notre enfant ne veuille pas patienter aussi longtemps avant de faire sa première apparition.

— Tu es bien certaine de ce que tu dis ?

— Crois-tu qu'une femme qui va être mère ne se rend pas compte que la délivrance approche ? Ton fils veut naître à Manjo ! La seule chose que puisse faire ton Diabira-Doul est de te dire qui, dans le village, pourrait m'aider au dernier moment...

— Je cours le lui demander.

Il sortit comme un fou et revint quelques minutes plus tard, disant:

— Diabira-Doul t'envoie tout de suite la sage-femme: il affirme qu'elle est très expérimentée... Il dit aussi que nous ne devons pas nous inquiéter et que tout se passera bien puisqu'il va immédiatement donner l'ordre aux habitants d'exécuter la danse de la bonne naissance.

— Chéri ! Ça va être affreux ! Ils vont recommencer tout leur tintamarre !

À peine finissait-elle de parler que le tam-tam retentit, prenant rapidement une sonorité qu'elle ne lui avait encore jamais connue: on aurait dit qu'il voulait répandre très loin dans la brousse l'annonce de la naissance qui se préparait... Le rythme aussi lui sembla très rapide, plus haché que d'habitude: l'instrument de transmission devait avoir une foule de choses à dire... Les joueurs étaient déchaînés. Yolande comprit qu'ils ne s'arrêteraient plus jusqu'à ce que l'enfant fût venu au monde.

Bientôt, sur la place, des cris de forcenés accompagnèrent le martèlement infernal, comme si le bruit n'était pas suffisant.

— Que font-ils ? demanda faiblement la jeune femme.

— Ils piétinent tous en décrivant des cercles autour des féticheurs... Voici Diabira-Doul qui sort de chez lui, revêtu de son costume d'apparat... Il vient vers notre case, accompagné de ses trois épouses, qui portent des jarres, et d'une très vieille femme qui s'est recouvert la tête d'une sorte de fichu: c'est sûrement la sage-femme...

Quelques instants après, les trois épouses avaient déposé sur le plancher de la case les récipients. L'une d'elle dit dans un français incertain en souriant à Yolande, toujours allongée, et en désignant le liquide:

— C'est de l'eau bouillie... comme tu l'aimes !

Puis elles se retirèrent, laissant la vieille femme. Celle-ci fit un signe à Jacques pour lui faire comprendre que sa place n'était plus à

l'intérieur de la case, mais dehors. Après un dernier regard vers Yolande, dont la pâleur augmentait, il sortit et retrouva Diabira-Doul qui n'était pas entré dans la case et qui l'attendait au bas de l'échelle d'accès. Devant eux, la cérémonie devenait de plus en plus démoniaque.

Yolande rouvrit les yeux et poussa un hurlement quand elle aperçut le visage de la vieille femme penchée sur elle: elle venait de reconnaître la mégère qui avait excisé toutes les jeunes filles avec l'horrible couteau...

Mais la vieille, qui souriait de sa bouche édentée, commença à marmonner une étrange mélopée pendant qu'elle étendait ses deux mains au-dessus du ventre de la femme allongée... Presque aussitôt une sorte de miracle se produisit: les douleurs 'diminuèrent Yolande, le regard toujours fixé sur le visage hideux et ratatiné, ne pouvait croire que l'étrange imposition des mains décharnées pouvait être la cause de l'amélioration. Au bout d'une demi-heure, elle fut cependant obligée de se rendre à l'évidence: elle ne souffrait plus... Après avoir retiré ses mains, la vieille dit en dialecte:

— Tu n'as pas été raisonnable, épouse de Yero... Tu as failli perdre ton enfant et peut-être rejoindre, toi aussi, le pays de tes mânes... Mais, heureusement Galé te protège ! Il t'a envoyé ces grandes douleurs pour t'avertir que tu ne devais plus bouger et rester allongée le temps qu'il faudra... Tu dois encore retenir ton enfant en toi, pour qu'il devienne plus fort ! Le moment de sa naissance n'est pas venu...

Avec une douceur dont Yolande aurait cru incapable la créature qui tranchait les clitoris, la vieille lui humecta le visage en se servant d'un linge qu'elle avait trempé au préalable dans l'eau bouillie. Ensuite elle en fit autant sur les mains pour faire disparaître la sueur due à la souffrance calmée. Le regard, adressé par la femme épuisée à celle qui venait de la secourir, était passé de l'expression d'horreur à celle de la gratitude.

— Je te remercie, lui dit-elle en dialecte. Tu m'as soulagée. Je t'écouterai: je resterai allongée... Mais dis-moi: toi qui possèdes le pouvoir d'endormir la douleur, peux-tu me dire de quel sexe sera cet enfant que j'attends ?

La vieille répondit:

— Même Galé ne pourrait pas le dire ! Et quelle importance cela a-t-il ? Ce qu'il faut, c'est que tu donnes la vie... Seule la femme stérile mérite les malédictions des ancêtres ! Maintenant, tu vas dormir...

Pendant un long moment, elle fixa intensément le regard de Yolande. Celle-ci, vaincue, ferma les yeux. La vieille savait que l'âme

de la jeune femme, libérée par le sommeil réparateur, était déjà partie se promener dans la brousse et ne reviendrait dans son corps qu'au réveil...

Dès qu'ils virent la sage-femme descendre de la case, Jacques et Diabira-Doul l'interrogèrent anxieusement. Mais elle dit, sereine, au chef de Manjo en désignant les danseurs qui étaient toujours en transe :

— Ordonne-leur de s'arrêter et de rentrer chez eux. L'enfant ne naîtra pas avant le moment prévu.

Diabira-Doul fit un signe: les danses et les chants cessèrent. Le calme revint. Seul le tam-tam continua, mais ses martèlements venaient maintenant de très loin, assourdis. Ce n'était plus le tam-tam du village qui résonnait; c'était un autre tam-tam, situé à des kilomètres, et qui devait continuer à propager la nouvelle de la prochaine naissance...

— Mon secret ne m'appartient plus confia le futur père à Diabira-Doul. Bientôt tout l'Oubangui le connaîtra !

— N'est-ce pas très bien ainsi ? répondit son ami. N'es-tu pas un chef ? Il est donc juste que les gens se réjouissent du bonheur qui t'attend... À ta place, je serais fier !

Jacques sourit. Après tout, Diabira-Doul avait raison ! Le poète savait aussi que Yolande avait pris l'habitude de s'endormir, bercée par le tam-tam. Celui-ci pouvait donc continuer pendant des heures...

Quand Yolande rouvrit les yeux, reposée, il faisait nuit. Même les martèlements lointains avaient cessé. C'était le silence complet. Jacques était assis à côté de sa couche, la regardant avec amour. Elle comprit que cette contemplation muette avait peut-être duré des heures, elle aussi. Combien de poèmes l'imagination du rêveur n'avait-elle pas dû ébaucher pendant cette attente ! Aussi lui demanda-t-elle dans un sourire éclairant son visage sur lequel étaient revenues des couleurs:

— Aurais-tu enfin composé le poème que doit t'inspirer ma maternité et qui sera pour moi le plus beau de tous ?

— Ne m'en veux pas mais je me sens incapable d'exalter la douleur physique: je viens de te voir souffrir et je me sens responsable... Je ne peux chanter que l'allégresse !

— Elle viendra après la naissance...

— En attendant, je ne veux plus qu'une pareille alerte se reproduise. Notre enfant ne peut pas naître au milieu de ces cris et de ces danses !

— N'était-ce pas l'hommage de la population rendu au futur enfant d'un chef ? Ne penses-tu pas qu'il a dû en être ainsi le jour de ta propre naissance ?

— Il y a un quart de siècle un pareil accouchement était normal ici, puisqu'il n'y avait pas la possibilité d'en faire un selon les règles médicales établies, mais aujourd'hui c'est différent !

— L'ancienne méthode ne t'a pourtant pas tellement mal réussi ! Ne crois-tu pas que, dans la brousse, c'est beaucoup mieux de laisser faire la nature ?

— Ou la sorcière !

— Ne la critique pas, chéri... Peut-être m'a-t-elle réellement sauvée, ainsi que notre enfant.

— Toi qui as toujours écouté nos légendes avec scepticisme et qui m'as presque reproché mon respect du fétichisme, tu ne vas tout de même pas me dire maintenant que tu crois dans le pouvoir de cette vieille femme ?

— Je ne sais plus très bien où j'en suis de mes croyances ! Entre la façon dont Mgr Thibaut conçoit l'évangélisation dans ces régions et les dons de guérisseuse d'une matrone noire, tu reconnaîtras qu'il y a de quoi perdre la tête ! À moins que ce ne soit l'Afrique qui ne m'absorbe progressivement comme elle a dû le faire pour tant d'autres Blancs avant moi. J'en arrive même à me demander si, à l'avenir, je pourrais vivre loin de ce continent sans ressentir un mal inguérissable ?

— Pour ceux qui ont longtemps vécu ici ce « mal d'Afrique » existe tout autant que le « mal d'Asie » pour ceux qui ne peuvent plus se passer de l'Extrême-Orient... Tous deux sont une forme du « mal du pays »... Mais il ne peut en être question pour toi, qui n'es pas depuis assez longtemps sur le continent noir. Ce qui arrive est beaucoup plus simple... Je t'avais dit, quand nous étions encore à Paris, que tu ne pourrais aimer vraiment l'Afrique que quand tu te serais habituée à son climat et à sa brousse, familiarisée aussi avec ses habitants... Aujourd'hui c'est fait: c'est un mal d'amour ! Il me ravit !

— Et tu voudrais que mon enfant ne naisse pas ici ?

— Je t'ai déjà dit qu'il naîtrait sur le continent noir, mais ce sera à Bangui dans une clinique...

— C'est bien mon avis ! dit une voix rauque qui les fit tous deux sursauter.

La silhouette de Boutières s'encadrait dans l'ouverture de la case sous la forme d'un buste et, avant qu'ils ne fussent revenus de leur surprise, la voix goguenarde reprit dans l'obscurité:

— Je sais que mon apparition, se découpant sur ce fond de lune, ne doit pas manquer d'un certain charme romantique, n'est-ce pas, poète ? Peut-être même vous rappelle-t-elle celle d'un dénommé Cyrano qui ne craignait pas les escalades sous le balcon de son aimée ? Seulement, mes tourtereaux, Cyrano avait la chance de pouvoir s'agripper à du lierre... Moi, je suis en équilibre instable sur le barreau d'une échelle que l'on a le toupet de considérer dans ce bled comme étant un escalier... Malgré cet inconfort, je vous ai observés et écoutés avec attendrissement depuis quelques minutes... Vous reconnaîtrez que j'ai été discret ! Dois-je frapper sur le plancher, puisqu'il n'y a pas de porte, pour avoir le droit d'entrer ?

La faconde fut communicative l'hilarité éclata, inextinguible, presque hystérique, dans la case. Aussi bien Yolande que Jacques ne pouvaient plus s'arrêter de rire. Pour eux, l'oiseau migrateur était revenu !

Quand ils furent enfin calmés, l'aventurier, qui avait terminé son ascension pour pénétrer dans la case, leur dit :

— Évidemment, vous n'avez même pas un vieux fond de whisky à m'offrir pour fêter ça ?

— Nous n'avons que de l'eau bouillie, répondit Yolande en désignant les jarres laissées par les épouses de Diabira-Doul.

— Quelle horreur ! Heureusement que j'ai prévu un tel dénuement ! J'ai pris mes précautions...

Il sortit de la poche-revolver de sa culotte une gourde plate dont le goulot servait de gobelet. Après l'avoir rempli, il le tendit à Jacques en demandant :

— Qu'est-ce que tu dirais de cela, futur père de famille ?

— Et moi, je n'y ai pas droit ? réclama Yolande.

— Belle enfant, ce breuvage ne me paraît pas tellement indiqué pour vous en ce moment, étant donné votre état... Contentez-vous de l'eau bouillie ! Mais cela ne nous empêchera pais, Jacques et moi, de boire cordialement à votre santé !

Ce qu'ils firent.

— Mais comment diable, questionna-t-elle, pouvez-vous être au courant de mon état ? Nous n'avons pas pu vous adresser une seule lettre parce que la poste est inexistante et vous n'avez pas daigné nous donner de vos précieuses nouvelles...

— Jeune femme, tout se sait en Afrique ! Je crois me souvenir vous avoir déjà dit, une certaine nuit de brousse où vous ne vouliez absolument pas dormir, que le temps et les distances y étaient

quantités négligeables... Oui, je sais déjà depuis trois mois que vous attendez un héritier.

— Par qui ?

— L'évêque parbleu ! Il a profité de son passage à Yalinga, pendant son voyage de retour vers Bangui après la visite qu'il vous avait faite ici, pour demander au lieutenant de police — qui est également venu vous voir — de me câbler à Zemongo, où j'ai un poste de radio, pour m'annoncer l'excellente nouvelle...

— Et depuis, vous n'avez pas eu le temps de nous adresser un mot de félicitations ?

— Chère amie, il a toujours été dans mes intentions de vous les apporter moi-même. Je vous demande donc de les accepter... Maintenant passons aux choses sérieuses: comment vous sentez-vous ?

— Beaucoup mieux depuis que je vous vois...

— Ça c'est gentil !

— Pour être tout à fait franche, je dois vous avouer avoir déjà ressenti une sensible amélioration dès que la sorcière du village m'eût fait une imposition des mains.

— Cela ne me surprend pas... N'ai-je pas dit un jour au Dr Kalidou Hamady, qui prend la médecine moderne beaucoup trop au sérieux, que les vieux remèdes de bonne femme n'étaient pas tellement à dédaigner ! J'ai cependant été très inquiet depuis l'instant où j'ai appris ce matin que vous étiez alitée.

— Vous n'allez tout de même pas me dire que vous l'avez su par la radio de Yalinga où aucun coureur n'aurait pu parvenir en ce temps record !

— Mon moyen d'information a été beaucoup plus rapide... Vous souvenez-vous de ce que je vous avais dit du tam-tam ? C'est le meilleur télégraphe du monde ! Mais ce qui est le plus merveilleux, c'est que vous ayez réussi — vous et Jacques — à faire de Diabira-Doul un si grand ami qu'il a pris de lui-même l'initiative de me faire prévenir, par les relais du tam-tam, que vous n'étiez pas bien du tout et que vous aviez besoin de mon aide immédiate. C'est très intelligent d'avoir agi ainsi: votre grand ami a calculé que la réserve de Zemongo était moins éloignée de Manjo que Yalinga. Il n'a pas oublié non plus que c'était moi qui vous avais amenés tous les deux dans son village. Enfin, le fait qu'il ait pensé d'abord à moi comme premier secours me prouve qu'il me tient en une certaine estime. Il a dû se dire: « Ce n'est pas possible que le protecteur des fauves ne vienne pas rapidement aider une femme de sa race qui est dans la détresse... » Raisonnement

qui me plaît infiniment et qui prouve qu'il n'y a de « sauvages » que ceux qui sont baptisés ainsi par l'ignardise des Blancs ! Et savez-vous ce qu'il m'a fait dire dans son appel, retransmis d'ici à ma réserve de chasse au moins par vingt joueurs de tambour différents ?... « *Diabira-Doul, Chef de Manjo, demande à son ami de Zemongo de venir d'urgence avec sa voiture pour transporter à Yalinga l'épouse blanche de Yero.* » J'en ai tout de suite déduit qu'il y avait quelque chose qui ne tournait pas rond dans votre santé, Yolande... J'ai pensé aussi à l'enfant que vous attendiez... J'ai sauté dans la jeep et me voici ! En route, pendant toute la matinée, j'ai continué à entendre le même appel qui était répété sans arrêt par le tam-tam.

— C'était pour cela qu'il ne cessait pas de jouer ici ! remarqua Yolande. Et dire que j'étais prête à envoyer cet horrible martèlement à tous les diables, tellement je me sentais mal ! Si seulement j'avais su ce qu'il voulait dire !

— Diabira-Doul a été très discret, dit Jacques. Nous devons le remercier.

— Tu as raison, chéri. J'ai été trop injuste en pensée à son égard.

— Si vous le voulez bien, reprit Boutières, nous réserverons les congratulations pour plus tard... J'ai l'impression que Diabira-Doul, comme vous tous sans doute, s'est un peu affolé ! Car j'ai été agréablement surpris de vous trouver tout à l'heure en meilleur état que je ne me l'imaginais.

— C'est grâce à la sorcière...

— C'est vrai: je l'oubliais, celle-là ! Mais vous ne pouvez pas savoir comme j'ai été inquiet quand l'appel du tam-tam a brusquement cessé vers midi... Je roulais le plus vite que je le pouvais sur la piste, mais j'ai calculé que — même sans m'arrêter — je ne pourrais pas être auprès de vous avant onze heures du soir.

— Quand Diabira-Doul a fait taire le tam-tam, c'est parce qu'il a su par la vieille femme que la crise était passée.

— Ce qui ne veut pas dire qu'il n'en viendra pas une autre ! dit Boutières. Nous devons donc prendre immédiatement une décision pendant que vous vous sentez un peu plus vaillante... Sans minimiser le pouvoir calmant que possèdent peut-être les mains de la sorcière — et qui doit offrir une certaine analogie avec les dons de nos « rebouteux » d'Europe — j'estime, Yolande, que vous ne devez plus vous attarder à Manjo... L'évêque partagerait sûrement mon opinion et dirait que si le ciel vient de vous donner un avertissement, c'est pour vous éviter de tenter le diable ! Puisque je suis là avec la jeep, je vais vous emmener à Yalinga où il y a tous les moyens de vous soigner

convenablement à la Mission et où, éventuellement, l'accouchement pourrait se passer dans de bien meilleures conditions. Car il n'est pas question que le moindre accident arrive à la mère ou à l'enfant.. Ce gosse-là doit vivre ! Tu entends, Jacques ? C'est « ton Parrain » qui parle !

— Henri, dit doucement la jeune femme, nous savons, Jacques et moi, tout ce que votre offre peut cacher d'affection et de tendresse, mais il n'est pas possible pour nous de désertier ainsi Manjo au moment même où Dieu a voulu que l'enfant de Yero y naisse comme son père...

— Je suis certain que Dieu — que ce soit celui des chrétiens ou Galé — est beaucoup trop intelligent pour exiger une chose pareille ! Et, puisqu'il sait tout, ce n'est pas la peine de lui apprendre dans une prière que, entre un accouchement fait par la sage-femme de Manjo et l'opéra-tion que peut être appelé à pratiquer, si l'enfant se présentait mal, un gynécologue qualifié, il y a un monde ! Sans doute ne savez-vous pas que l'on ignore la césarienne dans le centre de l'Afrique ?

— Et vous pensez qu'il y a un gynécologue à Yalinga ?

— Il s'y trouve certainement un médecin et s'il fallait vraiment faire venir un spécialiste de Bangui, l'appel serait facile grâce à la radio du poste de gendarmerie... Tandis qu'ici nous sommes vraiment dans un coin perdu où jamais ledit spécialiste ne consentirait à venir ! Et où voulez-vous qu'il opère à Manjo ? En plein vent ?

— Tous les enfants de Manjo, et parmi eux Jacques, sont nés ainsi...

— Ma petite Yolande, vous êtes folle ! Vous oubliez aussi que vous n'êtes pas seule à avoir le droit à la parole dans la décision à prendre... Il y a votre mari... Vous ne pensez pas que le futur père a son mot à dire ?

Il s'était tourné vers Jacques :

— Nous t'écoutons...

Le Noir dit de sa voix toujours douce:

— Puis-je vous demander, Henri, de me laisser pendant quelques minutes avec ma femme ? Je crois que c'est seulement notre couple qui peut vous donner la réponse finale.

— Je redescends l'échelle et j'attends près de ma jeep. Mais dites-vous bien que plus vous attendrez et moins nous aurons de chance d'arriver à temps à Yalinga !

— La sorcière a dit que le moment n'était pas venu...

— La sorcière ? répéta Boutières, en regardant Yolande avec ironie, avant de sortir de la case en haussant les épaules.

Dès qu'ils furent seuls, Jacques dit à sa femme...

— Il a raison, chérie... Il faut partir pour Yalinga...

— Je ferai ce que tu voudras mais, pour rien au monde, je ne voudrais que tu regrettes un jour d'avoir abandonné Manjo...

— Ce n'est pas une fuite, puisque nous y reviendrons.

— Après la naissance de notre enfant ? dit-elle, sceptique.

Il resta silencieux.

— Vois-tu, Jacques, je ne suis pas assez folle — bien que Boutières semble insinuer le contraire — pour penser que notre destinée est de continuer à vivre dans ce village... Beaucoup d'autres tâches, plus impérieuses pour l'avenir de l'Oubangui, nous attendent ailleurs et il est à peu près certain que nous serons dans l'obligation, comme Mgr Thibaut et comme tous ceux qui veulent remplir leur mission civilisatrice, de résider au centre vital du pays, c'est-à-dire dans sa capitale: Bangui... Au départ, quand nous avons décidé d'entreprendre ce pèlerinage sur les lieux de ta naissance, nous ne pensions séjourner à Manjo que quelques semaines ou deux ou trois mois au plus... Il faut croire que nous nous y sommes attachés puisque nous y vivons depuis plus de sept mois ! Et nous ne devons rien regretter: ce contact prolongé avec la population de la vraie brousse, au milieu de ceux qui sont peut-être les habitants les plus déshérités du centre de l'Afrique, nous a appris à les connaître et à les apprécier... Je crois qu'eux aussi, aujourd'hui, nous considèrent très différents de certains autres visiteurs qui sont passés dans ce village en prétendant représenter la civilisation blanche ! Bien entendu, je fais exception pour des hommes tels que Mgr Thibaut.

« Pour les gens de Manjo, nous faisons maintenant partie de leur Communauté... Et, pour que notre départ leur fasse moins de peine, pour qu'ils ne se sentent pas à nouveau livrés à eux-mêmes et à leurs seuls pauvres moyens, peut-être devrions-nous prendre une décision qui va nous paraître à tous deux lourde de conséquences immédiates. Ce sera à notre tour de souffrir si nous nous séparons.

— Que veux-tu dire ?

— Comprends-moi: il ne s'agira, évidemment, que d'une séparation très provisoire... Tout au plus les quelques semaines d'attente qui sont encore nécessaires avant la naissance... Pour t'obéir, je consens à ce que Boutières me conduise le plus rapidement possible à Yalinga, mais je ne le ferai que si je sais que la moitié de moi-même, c'est-à-dire toi, reste encore pendant ce temps à Manjo pour y poursuivre et pour y parachever, si cela t'est possible, l'œuvre que nous avons commencée et entreprise en nous tenant étroitement unis... Éloignée de toi, je me dirai: « J'accepte cette première séparation d'avec celui qui est tout pour moi, parce que je sais qu'il fait du bon travail dans son village natal... » Condamnée maintenant à rester allongée, je ne pourrais plus être ici pour toi une bonne collaboratrice ! Connaissant ta sensibilité, je sais au contraire que je ne serais plus, dans tes pensées, qu'une inquiétude permanente... Libéré du souci que t'apporte l'état de santé de ta femme, sans doute pourras-tu agir encore beaucoup plus en vrai chef occulte de Manjo. Diabira-Doul t'est tout acquis: tu achèveras de

le former moralement et socialement pour qu'il puisse poursuivre ton œuvre après ton départ lorsque tu m'auras rejoint.

— Ce sera quand ?

— Dès que ceux qui vont me soigner auront acquis la certitude que, cette fois, ce ne sera pas une fausse alerte. Car je tiens à ce que tu sois auprès de moi au moment de la naissance.

— Mais comment pourras-tu me faire prévenir rapidement ?

— Je trouverai le moyen... S'il n'y en a pas d'autre, je demanderai même qu'on utilise le tam-tam... Je sens, aussi bien que toi, combien cette séparation sera pénible mais j'ai la conviction que, quand nous nous retrouverons, nous aurons au moins la conscience d'avoir accompli jusqu'à la limite du possible notre devoir et appris que ce village ne doit pas tellement se différencier des autres agglomérations de la brousse et même de tout l'Oubangui ! Connaître et aimer Manjo, c'est connaître et aimer le véritable visage de ton pays qui est devenu le mien. Mgr Thibaut et Boutières avaient raison: quand nous serons de retour à Bangui, entourés d'indigènes et de l'odieuse colonie blanche, nous nous sentirons plus aptes à déceler le vrai du faux et plus aguerris pour savoir que l'Afrique sans sa brousse n'est pas l'authentique Afrique !

Il Pavait écoutée avec attention. Sa réponse fut:

— Ton langage est celui de la sagesse. Je vais prévenir Boutières que nous acceptons son offre.

Au lever du jour, la jeep était parée pour recevoir la voyageuse allongée. Dès que Jacques avait transmis la réponse à Boutières, celui-ci avait déclaré:

— Nous partirons à l'aurore... Mais comme je crains que les chaos de la piste ne soient trop rudes, et surtout peu indiqués pour une femme enceinte de sept mois, tu vas m'aider à fabriquer un brancard de sangles que nous installerons en long dans la voiture. Pour cela je vais retirer le siège avant de droite que je reprendrai ici à mon retour. Je ne laisserai que mon siège gauche pour pouvoir conduire. Ainsi, tout en étant à côté de moi — ce qui me permettra d'avoir l'œil sur elle pendant le voyage — Yolande sera allongée dans le sens de la marche, exactement comme dans une ambulance automobile... Ces jeeps, ça s'adapte à toutes les situations !

— Il n'y a pas que les jeeps... Vous aussi, vous savez vous adapter à tout avec une prodigieuse rapidité ! Je vous en remercie d'autant plus que je me doute à quel point ce voyage imprévu doit vous déranger dans vos occupations actuelles à une époque où vous n'avez pas l'habitude de quitter votre réserve de chasse !

— Mes fauves ne s'en porteront pas plus mal ! Ce ne sera d'ailleurs pour moi qu'un aller et retour... Si les choses se passent bien, j'essaierai même demain d'éviter de faire une étape entre ici et Yalinga, comme cela s'était produit en venant. Tout dépendra de la façon dont Yolande supportera le voyage...

— Ne craignez-vous pas qu'un tel voyage sans étape ne soit trop pénible pour elle, surtout dans son état ?

— S'il le faut, nous nous arrêterons ! De toute façon, négrillon, tu peux avoir confiance dans le vieux Boutières qui a accompli, dans sa vie, des déplacements beaucoup plus difficiles que celui-là ! Et ma trousse pharmaceutique, dont je ne me sépare jamais, est bien garnie: il s'y trouve à peu près tout ce dont je pourrais avoir besoin en cas de coup dur... Bien sûr, je ne suis pas médecin et encore moins gynécologue ! Mais je possède quand même quelques notions de chirurgie et d'obstétrique essentielles... Sais-tu que j'ai déjà pratiqué une césarienne à Zemongo ?

— Vous ?

— Cela t'éblouit ? Oui, mon garçon, il n'y a pas si longtemps de cela... Deux ans environ... La patiente était une lionne qui était tombée dans un piège placé par des salopards de Soudanais... Heureusement, je suis arrivé à temps avec mes bonshommes... J'ai tout de suite vu que la bête était pleine et que la brutalité de sa chute dans le trou du piège avait été néfaste pour sa maternité... La pauvre lionne s'était trop débattue dans les filets... Si tu l'avais vue, tu aurais eu pitié comme moi... C'était terrible de l'entendre gémir ! Après l'avoir dégagée, nous lui avons attaché les pattes et muselé la gueule pour qu'elle ne bouge pas... C'est une planche qui a servi de table d'opération improvisée en plein vent... J'ai réussi à faire une piqûre qui a quand même créé une insensibilisation relative. Et j'ai ouvert le ventre... Quelle histoire ! Ça a duré trois heures... J'étais couvert de sang ! On ne peut pas plonger les mains et même les bras dans le ventre d'une lionne sans recevoir quelques éclaboussures ! J'ai fait sortir les deux lionceaux... Oui, elle portait des jumeaux ! De véritables amours... Seulement, quand il a fallu que je remette tout en place, ça n'a pas été facile !

Il s'était arrêté dans son récit qui avait été accompagné de gestes si expressifs que Jacques avait l'impression d'avoir assisté à l'opération. Boutières reprit, plus calme:

— Je crois que je m'en serais bien tiré pour tout le monde si cette bête n'avait pas perdu autant de sang... Arrêter une hémorragie pareille dépassait mes compétences. J'ai bien essayé de recoudre, mais c'était trop tard: la lionne est morte...

— Et les lionceaux ?

— Ils vivent ! Ils sont magnifiques ! Ce sont mes deux plus grands amis à Zemongo... Ils mangent dans ma main et ils se promènent en liberté dans ma bicoque: de vrais chiens de garde ! Ça ne durera pas toujours... Bientôt je les rendrai à la brousse qui est leur domaine... Mais je suis sûr que s'il leur arrive un jour de me rencontrer, ils viendront me dire bonjour ! Sais-tu comment je les ai baptisés ? Au whisky ! Pas à l'eau bénite ! Ils s'appellent *Castor* et *Poïlux*... Eh bien, Jacques, tu fais une drôle de tête ? Je sais que tu es un sensible, meus tout de même ! Ne trouves-tu pas que ça pourrait faire un rude poème, cette histoire-là ?

— Ce serait plutôt un sujet de fable... Une fable que l'on intitulerait: « *La lionne, les lionceaux et leur père adoptif.* »

— C'est moi, celui-là: Tu as raison: je n'ai jamais été capable de faire un père véritable... Aussi faut-il bien que je me console comme je le peux ! Mais rassure-toi: je ne raconterai pas tout cela à Yolande ! Ce n'est pas le moment... Si je t'ai fait ces confidences, c'est uniquement pour que tu te dises, quand tu nous verras partir, que j'ai déjà un peu de pratique... Et, s'il le fallait pendant le voyage, je crois que je ne serais pas tellement maladroit pour aider une femme à se délivrer...

Ce fut en prenant beaucoup de précautions qu'ils descendirent de la case le brancard, où Yolande était allongée, pour le placer sur la jeep.

À demi voilée par les dernières brumes matinales, qui recouvraient encore la place avant que la lumière crue n'inondât tout, on apercevait la population du village qui se tenait, silencieuse et morne, immobile et comme pétrifiée, à une certaine distance de la voiture. Même les féticheurs et les épouses du Chef n'avaient pas osé approcher. Seul, Diabira-Doul était près de la jeep, à côté de Jacques. Il n'avait pas revêtu ses 'parures de fête et la gravité de son visage prouvait, mieux que tout, qu'il comprenait la tristesse du moment. L'angoisse planait sur Manjo. Jacques avait dit à Diabira-Doul, une heure plus tôt:

— Mon épouse doit nous quitter pour être mieux soignée.

Le chef s'était exclamé:

— Nulle part on ne s'occupera mieux d'elle que dans notre village ! Tu as bien vu comment notre sage-femme a fait disparaître ses douleurs...

— Elle lui en sera toujours reconnaissante et, un jour, elle reviendra ici complètement rétablie... Pour son retour, nous organiserons une grande fête ! Parce que moi je reste auprès de toi pour te prouver mon amitié.

Paroles qui avaient produit l'effet d'un baume sur le cœur simple de Diabira-Doul. Oui, Yero lui donnait là une preuve suprême...

Avant de s'installer au volant, et après avoir minutieusement vérifié la fixation du brancard sur la voiture, Boutières dit au chef noir:

— Je n'ai pas pu te rendre, cette fois-ci, la visite à laquelle tu as toujours droit, Grand Chef ! Mais je veux te féliciter d'avoir eu la pensée de me faire prévenir... Si tu l'as fait, c'est parce que tu as compris, avant tous, que l'épouse blanche de Yero devait être soignée par ceux de sa race... Grâce à toi, son enfant sera beau et fort ! Puis-je te demander encore ton aide ?

Diabira-Doul inclina la tête en signe d'acquiescement.

— Dès que nous serons partis, tu donneras l'ordre au joueur de tambour de transmettre un autre message. Ce sera par le tam-tam que

Yalinga apprendra notre arrivée imminente. Tu feras dire de relais en relais: « *La mission catholique de Yalinga doit se préparer à accueillir l'épouse de Yero qui va être mère...* » Répète le message.

Quand le chef l'eut fait, Boutières reprit:

— Je suis fier, moi aussi, d'être ton ami... Pendant toute la durée de notre voyage jusqu'à Yalinga, je veux entendre « parler » le tam-tam... Pour l'épouse de Yero, ce sera le meilleur des encouragements ! Elle se sentira aidée et elle trouvera la force de retenir en elle son enfant jusqu'à ce qu'il puisse naître dans de bonnes conditions.

Après avoir croisé ses mains sur sa poitrine pour prendre congé de Diabira-Doul, Boutières alla vers Jacques auquel il dit en français:

— Je ne te donne pas l'accolade: c'est un geste que ces gens-là ne comprennent pas et qui ne sera utile ici que le jour où l'on commencera à y faire de la démagogie ! Je préfère te donner le même salut qu'à Diabira-Doul: ça te grandira encore dans son estime... Mais que cela ne t'empêche pas d'embrasser ta femme !

Jacques s'approcha du visage de Yolande:

— Comment te sens-tu ?

— Ça ira très bien, chéri...

Mais le ton de la réponse, qui se voulait assuré, contrastait avec la pâleur revenue et surtout avec le regard embué de larmes.

Boutières, qui était déjà au volant pendant que le moteur commençait à ronronner, se pencha, lui aussi, vers elle pour dire, jovial:

— Eh bien, jeune femme, il ne faut pas vous mettre dans ces états,

parce que vous allez entreprendre un petit voyage ! Vous n'allez tout de même pas nous faire la mauvaise blague de l'évanouissement au moment du départ ? Laissez ce geste désespéré aux maîtresses délaissées qui restent sur un quai de gare... Faites au contraire un beau sourire à ce grand dadais qui vous regarde avec ses yeux pleins d'amour... Bravo ! Le sourire est parfait... Et bientôt ce négrillon, qui a trop grandi pour mon goût, ne sera plus seul à vous regarder ainsi: il y en aura deux ! Lui et sa réplique en miniature... Alors, là, qu'est-ce que vous leur réserverez comme sourires ! Ceux de l'amante, ceux de l'épouse et ceux de la maman: ils seront trop gâtés !

Jugeant qu'il était indispensable de brusquer les adieux, il embraya.

Cette fois, la jeep avait eu un départ discret: sans phares allumés en plein jour, sans coups de klaxon prolongés, sans clameurs de la foule. Mais, dès qu'elle eut disparu, le tam-tam commença à transmettre le message...

*

Toutes les deux ou trois minutes, le conducteur jetait un rapide regard vers la jeune femme allongée, dont les yeux restaient fixés vers le ciel comme s'ils cherchaient à y trouver l'apaisement. A un moment cependant ils se détachèrent de la vision d'immensité et rencontrèrent le regard de Boutières. Celui-ci put alors constater que la voyageuse était parvenue à refouler des larmes qui auraient été superflues. Il lui dit:

— Vous êtes une femme forte: c'est ce qu'il faut pour l'Oubangui... J'ai l'impression que votre villégiature prolongée à Manjo vous a été salulaire. Maintenant peut-être allez-vous pouvoir jouer un rôle essentiel dans ce pays ?

— Il me faudra d'abord jouer celui de mère !

— Il sera beaucoup plus épisodique que vous ne le pensez actuellement... Votre véritable rôle sera tout autre parce que vous êtes l'une des rares femmes blanches qui aient essayé de comprendre l'Afrique...

Il se tut. Ce ne fut que longtemps plus tard qu'il demanda:

— Voulez-vous que je roule plus doucement ?

Elle sourit:

— De toute façon, nous n'avançons quand même pas très vite sur cette piste !

— Vous croyez cela ? Pour une étape de brousse, si nous

maintenons ce rythme, nous battons une sorte de record... Parfaitement ! Quand je vous ai conduits à Manjo, nous avons roulé à une moyenne de dix à l'heure tandis qu'aujourd'hui celle-ci a presque doublé ! Si vous avez soif, j'ai, dans mon thermos, la boisson la plus rafraîchissante que l'on puisse ingurgiter dans ce pays : du thé froid.

— Vous êtes sûr que ce ne serait pas plutôt le whisky ? dit-elle, ironique.

— Ça vous ennuie de n'avoir pas eu droit à votre petite ration, hier soir ? Mais, ma jolie, l'évêque vous dirait qu'une mère doit faire des sacrifices si elle veut mériter son enfant !

— Vous n'avez pas dû en accomplir beaucoup de cet ordre quand vous avez eu la chance de trouver le bébé Yero sur la place désertée de Manjo !

— C'était très différent: il était déjà né depuis un an... Et je ne pouvais être qu'un faux père ! La seule chose que j'avais à faire au contraire, c'était de porter un toast à son premier anniversaire...

— Au whisky ?

— Le jour où vous me verrez boire du thé, c'est que je serai très malade !

Elle eut un autre sourire avant de fermer les yeux. Il se tut, souhaitant qu'elle pût réellement trouver le sommeil malgré les cahots.

Pour tout autre que Boutières, ce voyage eût été monotone, fastidieux, interminable dans un paysage qui ne variait jamais sur des centaines de kilomètres... Mais l'homme de brousse éprouvait la sensation exaltante de réaliser enfin l'un de ses plus beaux rêves, celui qu'il avait perpétuellement ressassé dans ses pensées, mais qu'il n'avait encore jamais pu vivre: rouler sur les pistes désertes en compagnie d'une femme aimée à laquelle il ferait partager son goût de l'aventure.

La femme était là, allongée à sa droite, confiante, désirable, belle... Belle ? Il la regarda à nouveau et il fut frappé par la pâleur qui avait encore augmenté sur le visage... Les paupières restaient fermées, mais Yolande gémissait... Boutières, l'homme rude, n'avait jamais voyagé dans de telles conditions avec une femme ! Jamais non plus il n'avait autant contemplé un visage de belle endormie... Mais dormait-elle seulement pendant que s'exhalaient ses plaintes étouffées ?

Il arrêta doucement la voiture, coupa le contact et attendit un long moment pour voir si la cessation des cahots lui ferait rouvrir les yeux. Mais comme ceux-ci restaient toujours fermés, il finit par demander à

voix basse:

— Vous dormez ?

— Non, répondit-elle sans rouvrir les yeux, comme si c'était pour elle un trop gros effort.

Avec délicatesse il appuya sa main sur le front de Yolande: il était brûlant.

— Je n'aime pas du tout cette fièvre ! dit-il. Vous allez prendre immédiatement de l'aspirine avec un peu de thé pour la faire passer. Nous ne repartirons que quand la poussée de température sera descendue.

Après lui avoir fait absorber le médicament, il attendit, l'observant. Il n'avait même pas eu à lui conseiller de rester calme: elle était amorphe. Perplexe, il se demandait s'il n'avait pas commis un acte de folie en précipitant ce voyage. N'était-ce cependant pas urgent de la ramener le plus vite possible vers la civilisation ? Après une vingtaine de minutes, l'effet salulaire de l'aspirine commença à se faire sentir. Elle rouvrit les yeux, disant:

— Savez-vous que, malgré certaines apparences assez inquiétantes, vous pouvez être un homme très gentil ? Et même doux ?

— Ne vous illusionnez pas trop sur mon compté ! Il m'arrive de faire quelquefois des efforts, mais toujours le naturel revient... C'est celui d'un sauvage pire que n'importe quel habitant de Manjo ! Vous vous sentez mieux ?

— Nettement...

— Alors nous allons repartir... Je roulerai plus lentement pour que vous soyez moins secouée. Tant pis ! Nous arriverons quand nous le pourrons !

Il remit le moteur en marche: la jeep reprit la piste. Fut-ce le fait d'avancer moins vite ou la suite des effets du médicament ? Elle ne tarda pas à s'assoupir réellement bercée par le roulement moins heurté et peut-être aussi par les martèlements du tam-tam: ils étaient très distincts mais lointains. Avec la distance qui les séparait maintenant de Manjo, Boutières comprit que le relais sonore provenait de tam-tams installés en pleine brousse. Diabira-Doul faisait respecter scrupuleusement les instructions données: jusqu'à l'arrivée à Yalinga, le tam-tam ne s'arrêterait plus. Pour l'homme seul, qui traversait la brousse avec une femme endormie, l'effet psychologique fut réel: il se sentait accompagné à distance par la pensée de tout le peuple noir qui voulait aider l'épouse blanche de l'un des siens.

De nouvelles heures de piste s'écoulèrent, pendant lesquelles

Yolande continua à dormir, assommée par la chaleur, par la fatigue et par l'aspirine. Ce ne fut que le soir, quand la fraîcheur commença à se faire un peu sentir, qu'elle rouvrit les yeux pour dire à son compagnon :

— J'ai soif...

Il arrêta la voiture et lui offrit encore du thé :

— C'est ce qui vous fera le moins de mal... Avez-vous faim ?

— Je serais incapable de prendre la moindre nourriture !

— Il le faudrait cependant tout à l'heure à l'étape. N'oubliez pas que vous devez déjà nourrir votre enfant avant de connaître la joie de pouvoir le caresser...

— Vous avez dit : l'étape ? Je croyais que nous ne devions pas en faire ?

— C'était ma première idée, mais je me suis rendu compte que ce serait une folie de continuer à voyager de nuit dans l'état où vous êtes... Si vous vous en sentez le courage, nous allons rouler encore pendant une heure ou deux.

— Je crois que j'aurai tous les courages... À condition que nous partions vite !

Elle ne ferma plus les yeux. À chaque fois que le conducteur jetait un regard pour se rendre compte de son état, il s'apercevait qu'elle ne cessait pas de l'observer. Les premières fois, il lui sourit en faisant du doigt le signe « chut » qui signifiait qu'elle ne devait pas parler. Mais, à la fin, intrigué, il demanda :

— Pourquoi me regardez-vous tout le temps ainsi ?

— Je découvre en vous un homme très différent de celui que je croyais connaître...

— Déçue ?

Elle esquissa un sourire, mais, presque aussitôt, celui-ci se crispa et elle ne put réprimer un gémissement.

— Vous avez mal à nouveau ?

— Oui, dans le bas-ventre... Ça recommence comme hier soir à Manjo... L'ennui, c'est que la vieille femme n'est plus là !

— Et moi, je ne compte donc pas ? J'ai promis à Jacques de vous tirer de cette mauvaise passe : je tiendrai parole !

Après une demi-heure, voyant que les traits de son visage s'altéraient de plus en plus sous l'effet de la douleur sourde qu'elle cherchait à dissimuler, il dit, volontairement optimiste :

— Si vous vouliez bien lever un tout petit peu la tête pour regarder droit devant vous au lieu de fixer perpétuellement le ciel qui est d'une monotonie désespérante, vous auriez des chances d'apercevoir quelque chose qui vous rappellerait des souvenirs...

Elle fit l'effort et étouffa un cri de joie:

— Le drapeau sur le mât de l'ancienne Mission !

— Le drapeau... Ça ne vous sourit pas de faire là notre étape de nuit ? Vous verrez qu'elle sera excellente parce que cet endroit reste toujours marqué par l'empreinte de la vraie charité... J'avoue qu'il est assez étrange pour moi de penser que c'est la deuxième fois, à vingt-cinq années d'intervalle, où j'arrive ici en transportant dans mon véhicule un enfant, et que celui-ci est le fils du premier ! .

— Et si c'était... une fille ?

— Ça ne peut pas être une fille, ou alors se serait la négation de tous nos efforts !

— Vos efforts ? Ceux de Mgr Thibaut et de vous ? C'est à se demander si vous ne vous êtes pas concertés tous les deux pour me suggestionner pendant ma grossesse !

Quand ils furent devant le mât, il dit:

— Surtout ne bougez pas ! Vous allez rester allongée dans la voiture jusqu'à ce que j'aie monté la tente... Vous la connaissez, cette baraque de toile, puisque vous y avez déjà passé une nuit, ici même, avec Jacques.

— Je n'y avait guère dormi !

— Vous vous rattraperez ce soir...

— Auriez-vous l'intention de vous étendre auprès de moi ?

— Pour jouer la doublure d'un jeune époux absent ? Non... Comme la première fois, je préfère monter la garde...

Un quart d'heure plus tard, il revint vers la jeep — où elle avait attendu, obéissante — disant:

— J'ai l'honneur d'annoncer à Madame que son camping est installé... Un bon matelas pneumatique va lui permettre d'oublier les détestables cahots de la piste...

Puis il ajouta:

— Malheureusement, comme je suis tout seul, il me sera impossible de vous descendre de cette jeep sur votre brancard. Nous allons donc procéder, avec toutes les précautions voulues, à la plus délicate opération de la journée: vous allez mettre gentiment — je n'ai

pas dit tendrement ! — vos bras autour de mon cou pour que je puisse vous soulever dans les miens... Et vous vous laisserez porter jusqu'au matelas de la tente. Nous sommes d'accord ?

— Puisqu'il le faut... Vous ne croyez quand même pas que je pourrais marcher ?

— Auriez-vous déjà oublié ce que vous a dit la sorcière ? Vous devez rester allongée et éviter tout effort inutile !

— Mais je vais être trop lourde pour vous ?

— Vous êtes grande: ce qui est très différent !

— Il va vous falloir porter deux personnes en même temps.

— La deuxième est tellement légère...

— On voit que vous ne la portez pas en vous, comme moi, depuis des mois ! Je suis parée pour la manœuvre...

— Oh, hisse !

Il la souleva avec une facilité déconcertante.

Quelques secondes plus tard, il la déposait sur le matelas pneumatique en disant:

— Je ne sais quel effet ce petit transbordement vous a produit, mais pour moi ce fut un régal !

— Ma réponse va, sans doute, vous paraître bête, Henri, mais je crois que, s'il le fallait, je n'hésiterais pas à sillonner toutes les brousses de la terre en utilisant ce moyen de locomotion...

— Hé, hé ! C'est une déclaration cela, ou je ne m'y connais pas en psychologie féminine !

— Vous avez trouvé le mot juste: oui, c'est une déclaration... mais d'alliance ! Je sais qu'à l'avenir nous ne pourrons plus jamais être des ennemis.

— Nous l'avons donc été ?

Elle le regarda sans répondre et ce ne fut que longtemps après qu'elle demanda:

— Pourrais-je avoir une nouvelle dose d'aspirine ? La première m'avait fait du bien...

— Vous souffrez toujours ?

— Oui...

— « Tu enfanteras dans la douleur », dit l'église catholique. Je ne trouve pas que ce soit tellement juste, et vous ?

— Vous oubliez le péché d'Ève ?

— Notre grand-mère à tous ! Quand elle a été chassée du Paradis Terrestre, elle ne s'est peut-être pas mieux débrouillée que nous deux entre Manjo et Yalinga ! À son époque, le reste de la terre ne devait être qu'une immense brousse: ses accouchements n'ont pas dû être faciles...

— Sérieusement, Henri, vous ne pensez tout de même pas que c'est ici que je vais mettre mon enfant au monde ?

Il ne répondit pas et alla chercher dans la jeep une caisse métallique qu'il déposa à l'entrée de la tente.

— Qu'est-ce que vous cachez dans cette boîte mystérieuse: des dragées, comme votre ami l'évêque pendant ses tournées pastorales ?

— Pas exactement ! Cette caisse hermétique me sert, depuis des années, de trousse médicale et pharmaceutique... Elle contient un peu de tout ce qui est indispensable en cas d'urgence: de quoi anesthésier si c'est nécessaire et un matériel chirurgical rudimentaire.

Elle le dévisagea, anxieuse, avant de dire, assez angoissée:

— Mais vous ne songez vraiment pas à faire l'accoucheur ?

— Je n'y tiens nullement, croyez-moi ! Cependant je n'aurais pas le droit de me dérober si la nature était là qui l'exigeait...

Il avait prononcé ces derniers mots avec une gravité qui la surprit tout en la rassurant presque: cet homme savait la responsabilité qu'il pourrait être éventuellement appelé à prendre. Aussi demanda-t-elle:

— Vous est-il déjà arrivé de vivre une aventure... aussi périlleuse ?

— Périlleuse pour qui ? Pour vous, pour l'enfant ou pour moi ?

— Pour nous trois...

— Eh bien, franchement non ! Mais cela ne m'empêche pas de savoir comment est faite une femelle qui va mettre bas... J'ai déjà expliqué à Jacques qu'il m'était arrivé d'accoucher une lionne...

— Non ?

— Si !

— Tout s'est bien passé ?

Il eut une petite hésitation avant de répondre:

— Tout ne s'est pas mal passé...

— Mais c'est merveilleux d'avoir réussi un pareil exploit !

— Je n'en ai pas été tellement fier...

— À propos de lionne, vous vous souvenez de celle qui était venue nous rendre visite ici même à notre voyage d'aller ?

— Je m'en souviens si bien que je vais me dépêcher, avant qu'il ne fasse nuit, d'accumuler une provision de branchages pour alimenter notre feu de camp...

Tout en parlant, il avait versé dans un gobelet d'eau quelques gouttes d'une potion.

— Buvez cela. C'est un calmant qui vous fera moins de mal que l'aspirine, dont il ne faut pas trop abuser dans votre état.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Oui ou non, vous avez confiance ?

— Entière confiance !

— Alors, buvez sans poser de question.

Il lui souleva la tête pour qu'elle put boire.

— C'est bien: vous êtes obéissante... Dans quelques minutes, vous sentirez une sorte d'engourdissement: ne vous affolez surtout pas... Même si votre tête tourne un peu et si vous avez l'impression de flotter dans un monde où les lois de la pesanteur n'existent plus, ça n'aura aucune importance... Laissez-vous emporter sur des nuages irréels et vous serez la plus heureuse des femmes !

Il attendit qu'elle fermât les yeux. Après lui avoir pris le pouls et écouté la respiration, il s'éloigna pour amasser tout ce qui pourrait brûler pendant la nuit.

Celle-ci était venue depuis longtemps quand elle se réveilla. Par l'entrebâillement de la tente, elle vit rougeoyer le reflet des flammes et, pour la première fois depuis le départ de Manjo, elle ressentit une impression de bien-être. Les douleurs s'étaient calmées. Elle appela:

— Henri...

Celui-ci apparut aussitôt à l'entrée de la tente, disant:

— Décidément, ma bonne amie, vous êtes condamnée à me voir toujours surgir dans des encadrements de fortune: une entrée de case, une ouverture de toile... Je ne dois vraiment pas être fait pour les portails majestueux ou pour des escaliers de marbre !

Il se rapprocha pour examiner de plus près le visage et pour tâter à nouveau le front:

— Il y a une nette amélioration...

Il prit également le pouls et déclara après quelques secondes:

— Il est régulier: tout va bien... Vous sentez-vous capable de vous alimenter ? Évidemment, il n'est pas question pour vous de savourer ce soir un cuissot de gazelle ! Aussi n'ai-je pas été à la chasse... Mais je vous ai préparé un bouillon de mon invention dont vous me direz des nouvelles...

— Décidément, vous avez tous les talents !

— L'évêque m'a toujours dit que j'étais un homme de ressources... Si vos compliments s'ajoutent aux siens, je vais finir par le croire ! Buvez pendant que c'est chaud.

Elle le fit, par petites gorgées; il lui tint la tasse, ce qui amena la jeune femme à dire dans un sourire:

— Vous êtes parfait dans les rôles de nurse...

— Je me demande ce que peut bien faire « notre » Jacques à cette heure...

— Il doit partager le repas de Diabira-Doul, préparé par les trois épouses.

— Il doit se sentir bien désemparé sans sa femme... Quand on prétend que les poètes sont faits pour vivre solitaires, c'est faux ! Ces hommes-là sont perdus le jour où ils se retrouvent seuls... Dès que je vous aurai confiée à la Mission de Yalinga, je retournerai à Manjo sous prétexte d'y récupérer le siège de la jeep, mais ce sera surtout pour voir si Jacques n'est pas trop malheureux.

— Sa force morale lui permet de tout supporter. Vous l'aimez beaucoup, n'est-ce pas ?

— Pour moi, il sera toujours mon filleul...

— Et son enfant ?

— Un autre filleul ! Vous n'avez pas l'impression que quelque chose nous manque en ce moment ?... Écoutez: ce silence ne vous gêne pas ?

— On n'entend plus le tam-tam... Pourquoi ont-ils cessé de transmettre votre message ?

— Je ne vois qu'une raison: Yalinga a dû répondre, en utilisant le même moyen, que le message était enregistré et que toutes les dispositions seraient prises pour bien vous accueillir. Ne trouvez-vous pas que c'est assez étonnant, cette mystérieuse fraternité qui franchit la brousse pour venir au secours d'une femme enceinte ?

— Ce qui m'émeut le plus c'est de penser que cette aide de l'Afrique Noire est destinée à une femme blanche... Mais que viennent faire, dans cette chaîne d'amitié, les Blancs comme vous ?

— Les Blancs ? Ils essaient de prouver que le cœur n'est pas l'apanage exclusif des peuplades primitives... Mais il existe aussi le revers de cette générosité instinctive: les gens de l'Ou-bangui peuvent se montrer plus féroces que n'importe lequel de nous ! Vous avez de la chance d'avoir réussi à vous faire adopter par eux: c'est pourquoi ils ont mis tous leurs moyens à votre disposition: ceux-ci s'appellent tam-tam, fétiches, sage-femme... Mais si Diabira-Doul vous avait considérés — vous et Jacques — comme étant des ennemis, il n'aurait pas hésité à demander à l'un de ses féticheurs de vous envoûter par l'aiguille et vous ne seriez pas vivants aujourd'hui.

— Qu'entendez-vous par cet « envoûtement de l'aiguille » ?

— Jacques ne vous en a donc pas parlé ?

— Sans doute a-t-il estimé que c'était inutile.

— Il le connaît cependant aussi bien que moi... Ce qui m'a toujours étonné de mon filleul, c'est qu'il garde ses connaissances pour lui seul comme s'il ne tenait pas à en faire profiter les autres... Il n'est pourtant pas égoïste ! Il doit plutôt craindre que les autres — et même sa femme qu'il adore — ne le prennent plus au sérieux s'il leur fait part de ses croyances africaines... Alors il préfère les transposer en poèmes qui idéalisent tout ! Qui pourrait lui reprocher d'être poète ? Vous voyez, jeune femme, que je connais bien votre époux... N'est-il pas ainsi ?

— Oui...

— Et c'est la principale raison pour laquelle nous l'aimons, vous et moi...

— Revenons à l'envoûtement par l'aiguille, voulez-vous ?

— Le féticheur n'agit que si le chef du village ou les Anciens de la communauté sont venus lui demander de faire mourir quelqu'un qui les gêne... Il emploie alors une aiguille métallique spéciale. Mais, avant de nuire, il se renseigne pour ne pas tuer à tort, de crainte de voir le maléfice se retourner contre lui-même.

« Le soir, dès que le soleil a disparu, il prend cette aiguille pour la frotter avec un liquide qui est la sève d'une plante de la famille des euphorbiacées. Ensuite il l'expose à la vapeur d'eau qui s'élève d'une marmite dans laquelle il a fait bouillir les feuilles d'une autre plante composée. À ce moment, il commence à parler à l'aiguille à laquelle il confie sa mission: aller causer la mort d'une ou de plusieurs personnes. Et il n'oublie pas de lui recommander de revenir quand la mission sera remplie, au plus tard dans les trois jours. Après avoir aspergé l'aiguille, dans une sorte de bénédiction, avec l'eau de la marmite, il ordonne à l'aiguille de s'en aller.

« Celle-ci commence à vibrer, prend vie, s'agite, puis — dans un grondement comparable à celui de l'orage — elle s'enfuit pour disparaître en laissant derrière elle un sillage lumineux... Dans la réalité, ce sillage est celui des étoiles filantes qui font toujours trembler les Noirs.

« Dès que l'aiguille s'est envolée, le féticheur lance dans la direction du lieu où elles habitent autant de pincées de feuilles magiques qu'il y a de personnes à tuer... Sans doute, ma petite Yolande, me prenez-vous à nouveau pour un illuminé ou pour un fou ?

— Non, Henri... Maintenant que j'ai vécu à Manjo, je suis prête à tout admettre... J'ai surtout compris que ce que vous m'aviez dit des légendes et des coutumes de l'Afrique avait une base solide... Je me dois même de vous l'avouer ce soir: je suis dans l'émerveillement de votre science des mystères de ce continent. Désormais, je croirai tout ce que vous me direz ! Continuez, je vous en prie...

— Puisque vous êtes enfin dans de bonnes dispositions, je vais vous relater un fait dont j'ai été moi-même le témoin médusé voici quelques années... Il ne s'est pas passé à Manjo mais dans un village similaire — d'ailleurs tous les villages de cette partie de l'Afrique se ressemblent ! — qui se trouve à une cinquantaine de kilomètres au sud de la réserve de Zemongo.

« Ce soir-là — il pouvait être 23 heures au plus — j'étais en train de parler à un indigène que je connaissais depuis longtemps et dont j'étais vraiment l'ami. La nuit était très noire... Soudain, face à nous, je vis s'élever au-dessus des cases, semblable à une grosse luciole, une flamme verdâtre qui, brusquement, se dirigea à l'horizontale, puis s'arrêta au-dessus d'un toit de paille d'une case avant de s'éteindre. Cela avait duré deux ou trois secondes... Mon ami noir posa sa main sur mon bras et prononça en dialecte, la gorge serrée, le mot fatidique: « aiguille » !

« Celle-ci s'était arrêtée au-dessus de l'entrée de la case habitée par la victime.

« — Vous ne voyez plus la flamme, me confia à voix basse mon ami, mais l'aiguille est toujours là, invisible... Elle attend que celui ou celle qui doit disparaître sorte... Aussitôt elle, pénétrera dans sa chair, et lui inoculera la mort... La victime ressentira une douleur aiguë au côté et ne pourra s'empêcher de pousser un grand cri... Elle sera obligée de s'aliter et trépassera dans les deux jours qui suivront.. Sa mission remplie, l'aiguille reviendra chez le féticheur en rapportant un peu de la terre de la nouvelle tombe...

« Pendant toute la durée de son absence, le féticheur n'avait pris aucun repos. Il avait attendu, devant sa case, où des morceaux de

plantes magiques continuaient à macérer dans de l'eau bouillante, le retour de l'aiguille vengeresse... S'il avait eu le malheur de s'endormir, vaincu par la fatigue, l'aiguille l'aurait puni en le tuant à son tour ! Muni d'un balai magique, il avait attendu patiemment et, dès que l'aiguille s'était présentée à lui, d'un seul coup, il l'avait précipitée dans la marmite...

Il s'arrêta de parler, regardant Yolande avec étonnement:

— Mais c'est, ma foi vrai, que vous n'avez plus ce sourire sceptique que je n'appréciais pas du tout !

— Je vous ai dit que plus rien ne me surprendrait de l'Afrique... Ni de vous !

— Notez que mon petit récit n'aurait pas grand intérêt si je n'avais été le témoin de ses conséquences immédiates: quand mon ami noir me donna ces explications, j'étais aussi incrédule que vous avez su l'être à un moment. Le début de la nuit fut calme, sans doute parce que la victime désignée dormait et n'avait pas encore franchi le seuil de sa case où l'aiguille de la mort l'attendait, toujours invisible... Je me souviens avoir dit alors à mon compagnon: « Je ne crois pas grand-chose à ce que tu viens de me raconter, mais s'il y avait quand même un fond de vérité, notre devoir serait d'entrer dans la case, au-dessus de laquelle nous avons vu s'arrêter la lumière verte, pour avertir la victime désignée du sort qui l'attend et lui conseiller de ne pas sortir de sa demeure avant quelque temps. Ne m'as-tu pas dit toi-même que l'aiguille ne pouvait rester absente plus de trois jours avant de revenir à son point de départ, chez le féticheur ? »

« Il me répondit:

« — Si tu agissais ainsi, ce serait toi que l'aiguille transpercerait et tu mourrais !... Ça ne servirait pas, non plus, à sauver celui qui doit être tué: les trois jours passés, le féticheur en verrait une nouvelle aiguille magique qui accomplirait son œuvre...

« — Dans ce cas, c'est le féticheur qu'il faut tuer tout de suite: après tout, c'est un assassin ! Quand il sera mort, la paix reviendra dans le village.

« — Même quand son corps sera mort, l'âme du féticheur poursuivra la vengeance... Et nul ne pourra l'empêcher d'agir, puisqu'elle est invisible !

« Malgré ces avertissements, qui n'étaient guère encourageants, je me dirigeai vers la case sans que mon ami osât m'accompagner. Mais, alors que je n'en étais plus qu'à une vingtaine de mètres, je vis une ombre sortir de cette case. Je n'eus même pas le temps de lui crier de rentrer chez elle... L'ombre venait de pousser un hurlement pendant

qu'elle s'écroulait sur le sol, se tordant de douleur et se tenant le côté droit... Je courus et je me penchai sur la victime: c'était un homme encore jeune, qui paraissait être en pleine force de l'âge. Sa bouche était tordue par un horrible rictus et ses yeux étaient déjà révoltés... Toute la population, attirée par le hurlement lugubre, faisait déjà cercle autour de nous, mais sans oser s'approcher.

« Je tâtais le bas-ventre de l'homme allongé: il était dur, mais je ne découvris aucune trace de blessure ou même de piqûre la plus infime... Avec beaucoup de difficultés, parce que personne ne voulait m'aider, je pris le malheureux dans mes bras: je me demande encore comment je suis parvenu à remonter l'échelle pour l'étendre à l'intérieur de sa case... Pour moi cet homme donnait tous les symptômes d'une péritonite aiguë... Seulement où trouver de la glace pour calmer la douleur en l'appliquant sur son ventre ? Et ensuite, comment l'opérer ? Il aurait fallu que ce fut fait dans les deux heures... Je n'avais aucune compétence, ni anesthésiant, ni surtout le moindre bistouri. J'ai vu mourir cet homme au petit jour dans d'atroces souffrances...

« Le plus extraordinaire, c'est que toute la population a paru trouver sa fin sinon normale, du moins juste puisque le féticheur l'avait voulue ! Ce ne fut qu'après qu'il eut rendu le dernier soupir que mon ami se décida, le premier de tous, à pénétrer dans la case pour me dire, très calme:

« — Je t'avais prévenu... Il n'y a rien à faire contre l'aiguille de mort !

« À quoi cela aurait-il servi de répondre ? Quand je quittai ce village, le lendemain, je me promis que, à l'avenir, j'emporterais toujours avec moi, dans la jeep, cette boîte métallique que vous voyez là et dans laquelle il y a tout ce qu'il faut pour tenter une opération désespérée... À défaut d'êtres humains, dont les cas se soient présentés au cours de mes pérégrinations, j'ai déjà opéré la lionne... Ce qui prouve que cette boîte n'a pas été inutile !

Après un silence, qui ressembla plutôt à une méditation, la jeune femme lui dit:

— Soyez gentil d'écarter un peu plus les toiles qui servent d'ouverture à cette tente. Ainsi, sans bouger, je pourrai contempler le feu dont je n'ai vu jusqu'à présent que les reflets...

Quand il eut fait ce qu'elle avait demandé, il revint s'asseoir auprès d'elle:

— J'aime, murmura-t-elle, voir cette grande flamme claire... Elle ne ressemble pas à celle de l'aiguille de mort que vous m'avez dit être

verdâtre...

— Vous n'avez aucune chance de l'apercevoir au-dessus de l'entrée de cette tente puisque vous avez réussi à faire la conquête des féticheurs.

— Savez-vous à quoi je pense en ce moment ? Au repas que nous ont offert, après notre mariage civil, les amis de Jacques... Il y avait, en plein milieu du restaurant, un homme qui avalait le feu pendant qu'un joueur de tam-tam rythmait un chant étrange que Jacques m'a traduit au fur et à mesure. Ce chant disait :

Feu que les hommes regardent dans la nuit...

Feu des sorciers, ton père est d'où ?

Ta mère est où ? Qui t'a nourri ?

Tu passes et ne laisses traces...

Elle s'était arrêtée de parler. Il lui demanda, presque suppliant :

— Continuez, Yolande... Jamais votre voix n'a été aussi douce que ce soir...

Silencieuse, elle lui tendit la main droite qu'il serra longuement dans la sienne. Leurs regards semblèrent ne plus pouvoir se détacher l'un de l'autre. Seule comptait pour eux la présence amie... Yolande paraissait avoir tout oublié : ses douleurs, la féerie d'Afrique, même l'enfant qui était en elle... Boutières n'était plus du tout l'aventurier, mais seulement l'homme.

La plénitude de ce moment rare, qui aurait dû être éternel, fut brutalement troublée par un appel de klaxon et la lumière crue de phares qui vint se superposer à celle, tellement plus chaude, du feu qui ne voulait pas mourir avant l'aurore.

Boutières saisit sa carabine et sortit rapidement de la tente, devant laquelle il se planta, bien décidé à en interdire l'accès. Dans le halo des phares, sa stature dut apparaître gigantesque, et peut-être même farouche, aux occupants du véhicule puisqu'une voix cria en français :

— Alors, vous ne me reconnaissez pas ?

C'était celle du lieutenant de gendarmerie de Yalinga, qui continua pendant qu'il sautait du camion militaire :

— Vous avez eu une rude idée d'allumer ce feu ! Nous l'avons repéré à plus de vingt kilomètres d'ici... C'était pour nous prévenir que vous passiez la nuit ici ?

Boutières baissa son arme mais ne répondit pas. L'officier continua :

— Mais qu'est-ce que vous faites-là, vous ?

— Moi ? Je joue les protecteurs de femmes enceintes ! répondit avec ironie celui qui avait repris instantanément sa personnalité d'aventurier.

— Et le mari, où est-il ?

— Resté, à Manjo pour tenter d'y faire oublier les gaffes que vous commettez quand il vous prend la lubie d'y passer avec vos sbires !

— Toujours aimable ! Vous avez tout de même une curieuse façon de me remercier d'être venu à votre secours !

— Je n'ai jamais eu besoin de l'aide de personne ! Et nous serions très bien arrivés demain à Yalinga avant la tombée de la nuit.

— Combien êtes-vous ?

— Encore deux pour le moment, mais ça peut ne pas durer...

— En somme, elle et vous ? Comment va-t-elle ?

Il n'y eut pas de réponse. L'officier demanda alors plus bas :

— Ce n'est pas brillant ? Je vois ça à votre figure...

— Pas brillant, en effet ! répéta le protecteur des fauves. Mais pas au sens où vous l'entendez... Vous ne pouvez pas comprendre ! Enfin, si cela peut vous récompenser d'être venu au-devant de nous, sachez que rien d'irréparable n'est encore arrivé.

— Tant mieux ! Maintenant, il n'y a plus aucune inquiétude à avoir : j'ai amené avec moi la personne la mieux qualifiée qui soit pour la soigner... Ce n'est pas le médecin de Yalinga : il est en tournée de piqûres antivarioliques dans le Nord... C'est son adjointe qui, entre nous, le vaut largement !

Une deuxième silhouette s'était détachée du camion. Le lieutenant continua :

— Peut-être ne connaissez-vous pas sœur Philomène ? Elle sait tout faire : les accouchements les plus difficiles et même ôter les appendices...

La religieuse avança à son tour, disant :

— J'ai souvent entendu parler de vous par sœur Gertrud, monsieur Boutières...

— Ma sœur, soyez la bienvenue ici...

Elle aussi portait, comme Gertrud, la robe des Sœurs Blanches.

— J'ai avec moi tout ce qu'il faut, ajouta-t-elle.

— Si j'ai pris ce camion qui est vaste, reprit l'officier, c'est parce que nous pouvons le transformer en saHe d'accouchement. J'ai amené

aussi avec moi deux hommes intelligents.

C'étaient deux Noirs en uniforme: un sous-officier et un soldat.

— Elle est là ? demanda la religieuse en désignant la tente.

— Elle vous attend, répondit Boutières en s'effaçant pour la laisser passer.

Sœur Philomène pénétra seule sous la tente d'où elle ne ressortit qu'après un bon quart d'heure, déclarant:

— Nous pourrions très bien arriver à Yalinga avant la naissance... Mais il faudra partir demain dès qu'il fera jour. Pour le reste de la nuit, le mieux c'est que cette jeune femme se repose...

Elle prit une trousse que lui présentait le sergent et rentra à nouveau dans la maison de toile.

Ce dont ni Boutières ni l'officier ne pouvaient se douter, était la sensation prodigieuse qu'avait éprouvée Yolande à l'apparition de la religieuse. N'était-ce pas la première fois, depuis des mois, qu'elle revoyait le visage d'une femme blanche ? Et celui-ci n'était fait que de bonté. Il était plus jeune, et donc moins ridé, que celui de sœur Gertrud, mais il s'en dégageait la même impression indéfinissable qui ne pouvait être que l'amour du prochain. A la sorcière noire succédait une fée blanche...

En entrant sous la tente, celle-ci avait dit:

— Quelle jolie maman vous ferez !

Et au moment de ressortir, la deuxième fois, elle avait chuchoté:

— Maintenant, vous allez vous endormir en répétant le nom que vous avez déjà dû choisir pour cet enfant...

Alors la jeune femme avait murmuré, fermant les yeux:

— Henri.. Il se prénommera Henri...

Quand elle revint auprès de Boutières, la religieuse lui rapporta la boîte métallique qui était restée sous la tente:

— Je vous rends ceci qui doit vous appartenir... J'avoue avoir eu la curiosité d'ouvrir cette caissette pour voir quels trésors vous aviez pu y enfouir. Eh bien, je reconnais que c'est assez complet pour une intervention de première urgence... Vous avez donc fait votre médecine ?

— Non, mais je crois que si cela m'était arrivé, je n'aurais pas été tellement plus maladroite que beaucoup d'autres !

Sœur Philomène sourit avant de répondre:

— J'ai toujours été convaincue que la bonne volonté pouvait suppléer a beaucoup de lacunes...

— Boutières, demanda à son tour l'officier, qu'est-ce que vous diriez, vous, d'un double whisky ?

— Voilà bien l'excellente idée pour laquelle je vous pardonne d'être venu troubler la plus merveilleuse de mes soirées ! répondit l'homme de la brousse en lui offrant une cigarette.

La lumière du jour était revenue. Le départ pour Yalinga était imminent.

Allongée dans le camion, sur une civière plus confortable et surtout mieux agencée que le brancard improvisé que Boutières et Jacques avaient fabriqué pour le transport en jeep, Yolande paraissait avoir retrouvé assez de forces pour affronter la nouvelle étape. Sœur Philomène était assise à côté d'elle, ne la quittant pas des yeux avec, à portée de la main, sa trousse médicale. Dans la cabine avant du camion avaient pris place le lieutenant et ses deux hommes. Boutières, lui, n'était pas de ce voyage.

Au cours d'une conversation matinale avec la jeune femme et avec la religieuse, il avait pris la décision de retourner immédiatement pour Zemongo en passant par Manjo où, le soir même il pourrait rassurer Jacques en lui racontant comment Yolande avait été prise en charge par les envoyés de Yalinga.

Pour la dernière fois, debout près de l'arrière du véhicule lourd, il écoutait celle qui allait partir et qui lui disait avec une réelle émotion:

— Je n'oublierai jamais le compagnon que vous avez su être pour moi pendant notre étrange voyage. Je vous remercie aussi de retourner voir Jacques. Dites-lui bien que maintenant, il n'a plus aucune inquiétude à avoir: je suis sous la protection de sœur Philomène, comme il l'a été lui-même autrefois quand il vivait à cet endroit, sous celle de sœur Gertrud...

Boutières la regardait d'une curieuse façon. Elle reprit:

— Je n'aime pas vous voir faisant une telle figure ! Vous feriez presque croire que vous seriez capable d'avoir un peu de chagrin !

— Du chagrin, moi ? ricana l'aventurier. S'il y a un mot ou un sentiment que j'ai toujours ignoré, c'est bien celui-là !... Je suis heureux, au contraire ! Très heureux que vous soyez maintenant en de bonnes mains... Mais promettez-moi de me faire prévenir quand la naissance aura eu lieu, même si ce n'est pas un fils ! C'est facile de me joindre à Zemongo puisque j'y ai la radio... Maintenant, ne perdons plus de temps... À bientôt, ma petite Yolande.

— Henri... murmura-t-elle la gorge serrée.

— Savez-vous que vous prononcez mon prénom avec beaucoup plus de gentillesse que pendant le voyage d'aller à Manjo ?

Elle sourit.

— Ma sœur, continua-t-il à l'adresse de la religieuse, je vous la confie... En ce moment, c'est une femme fragile...

— Moins que vous ne le croyez, monsieur Boutières ! Vous ne vous doutez pas, vous les hommes, des réserves de force et de courage que peut trouver une femme pour donner la vie !

Quand le camion démarra, la tête de Yolande se souleva pendant quelques instants pour voir une dernière fois la haute silhouette du protecteur des fauves qui restait immobile, ne faisant aucun geste d'adieu, à quelques pas du mât en haut duquel flottaient toujours les trois couleurs.

L'arrivée à Yalinga eut lieu au début de l'après-midi. Yolande fut immédiatement transportée dans une chambre de l'orphelinat où tout avait été préparé pour la recevoir: même la sévérité du lieu était corrigée par la présence de fleurs fraîchement cueillies.

Sœur Philomène, qui ne l'avait pas quittée, lui déclara:

— Après un léger repas, vous allez enfin pouvoir bien vous reposer. Demain matin, on vous transportera dans la salle d'opération, non pas pour vous accoucher, mais pour que je puisse vous examiner sérieusement sur la table de gynécologie. Évidemment, ces longs voyages en auto, sur de mauvaises pistes, ne sont guère indiqués dans votre état...

Yolande absorba sans grand appétit le repas prescrit et s'efforça de dormir. Mais, malgré un nouveau calmant administré par la religieuse, elle n'y parvint pas: les intolérables douleurs avaient recommencé. Bientôt, souffrant trop, elle tira sur le cordon de sonnette improvisé qui avait été installé en hâte à la tête de son lit. Celui-ci actionna une cloche fixée dans le couloir. Une minute à peine s'écoula avant que sœur Philomène accompagnée de deux autres religieuses, dont l'une était noire, fussent dans la chambre.

Après lui avoir longuement tâté le ventre, sœur Philomène dit, très calme:

— Maintenant, il n'y a plus à hésiter. Il faut la conduire d'urgence à l'avion.

— Quel avion ? balbutia Yolande dans un demi-délire.

— Celui que nous avons fait venir de Bangui pour vous ramener là-

bas en cas de nécessité... J'ai pris cette précaution parce que je craignais que les chocs de la piste n'aient décroché l'enfant: celui-ci se présente mal. Il faut la césarienne. Puisque nous avons encore quelques heures devant nous, il est préférable qu'elle soit faite par un médecin. Aussitôt après votre arrivée ici, M. Marjot, le directeur de l'École des Frères dont vous avez fait la connaissance à votre voyage d'aller, a téléphoné à Mgr Thibaut. Celui-ci a alerté à son tour le Dr Kalidou Hamady qui a été, a dit monseigneur, votre propre témoin de mariage. C'est le docteur qui est intervenu auprès d'Air-Afrique pour qu'un avion soit envoyé d'urgence. Vous ne l'avez donc pas entendu arriver tout à l'heure pendant votre dîner ?

— Il me semble, en effet...

— Ainsi dans trois heures, au plus, vous serez à l'hôpital de Bangui dont le service de maternité est remarquablement équipé et où tout se passera le mieux du monde... Je vous accompagne d'ailleurs en avion jusqu'à la capitale où une véritable ambulance automobile vous prendra directement à l'avion sur l'aérodrome. Ainsi il n'y aura pas de temps perdu...

— Mais, mon mari, comment allez-vous le faire prévenir ?

— Ne vous inquiétez pas: tout sera fait.

La dernière vision que Yolande eut de Yalinga fut celle du visage du directeur de l'École qui lui criait du sol par la porte de la cabine encore ouverte:

— Et nous espérons bien vous accueillir à nouveau à notre Mission !

La porte s'était refermée. L'avion avait décollé.

La jeune femme allongée réalisa qu'elle se trouvait dans un appareil rappelant celui qu'elle avait utilisé avec Jacques pour accomplir la première étape de leur voyage vers la brousse: Bangui-Bambari. C'étaient bien, tout le long des parois intérieures de la cabine, les mêmes banquettes en bois qui l'avaient étonnée: mais celles-ci ne supportaient aucun passager, à l'exception de sœur Philomène dont le regard restait tendu en permanence vers celui de la femme allongée sur un brancard, qui était placé au centre de l'appareil vide.

Dès que celui-ci eut pris sa hauteur et sa vitesse normales de croisière, la porte séparant le poste de pilotage de la cabine s'ouvrit pour laisser passer le commandant de bord que Yolande n'avait pas encore eu la possibilité de voir, tellement son embarquement avait été rapide. Et elle n'en crut pas ses yeux: c'était le grand garçon blond, aux yeux bleus, qui était venu lui présenter ses hommages après le

départ de Bangui. Malgré la fièvre qui la tenaillait, elle se souvint très bien de son nom breton: Alain de Kardec...

Elle eut pour lui un faible sourire auquel il répondit en disant:

— Surtout, madame, ne parlez pas ! Votre infirmière ne me le pardonnerait pas et elle aurait raison... Permettez-moi cependant de vous dire que je suis très heureux d'avoir été désigné pour vous ramener à Bangui.

Il retourna vers le poste de pilotage.

Yolande ferma les yeux et vit, dans une sorte de rêve fiévreux, toute une succession de personnages qui se penchaient sur elle et qui souriaient en regardant son bas-ventre comme s'ils contemplaient déjà son enfant qu'elle-même, allongée, ne pouvait pas voir... Ce fut pour elle une souffrance atroce ! Pourtant, ces visages n'appartenaient qu'à des amis... Et tous étaient blancs !... Depuis celui, raviné, de Boutières jusqu'à la barbe, majestueuse de Mgr Thibaut qui l'accueillerait sûrement à l'aérodrome, en passant par le sourire de sœur Philomène, le calme du lieutenant de gendarmerie, l'affabilité du directeur de l'école de Yalinga, l'élégance naturelle d'un Alain de Kardec... des Blancs qui se relayaient pour la sauver ainsi que l'enfant fait par un Noir...

Après une douleur très courte, mais vive, au bras — qui fit passer devant ses yeux le souvenir de l'aiguille à la traînée verte — elle perdit conscience de tout. Comment, dans l'état où elle était, aurait-elle pu se rendre compte que sœur Philomène venait de lui faire une piqûre dans l'avion, ceci au moment où celui-ci atterrissait à Bangui ?

L'ambulance automobile était là, escortée de deux gendarmes français sur motos, qui se préparaient à lui déblayer la route dans un trajet vertigineux jusqu'à l'hôpital.

Mgr Thibaut était venu avec l'ambulance où il resta, auprès de la femme allongée, pour la toute dernière étape. Après l'avoir contemplée, lui aussi, il dit à sœur Philomène:

— Comme elle est pâle ! Vous pensez que nous arriverons à temps ?

— Il le faut, monseigneur... Ne serait-ce que pour justifier un tel déploiement de moyens !

— Ma fille, il est indispensable de tout mettre en œuvre pour que l'enfant de Jacques Yero et de cette femme vive... Pour tout l'Oubangui — et sans doute pour beaucoup d'autres pays d'Afrique Centrale — cet enfant doit représenter un symbole: celui de l'union, définitivement scellée, des races noire et blanche. C'est pourquoi un

échec, au moment de la naissance, serait une catastrophe...

— L'enfant vivra, monseigneur...

— Et la mère ?

— Si l'un des deux devait disparaître, lequel serait-ce à votre avis, monseigneur ? demanda calmement la religieuse.

Le prélat eut un moment de réflexion avant de répondre :

— Si le médecin, qui attend en ce moment à l'hôpital, se trouvait placé devant une telle alternative, je crois qu'il agirait en pensant à l'avenir... Et l'avenir de l'Oubangui, c'est l'enfant !

Puis il ajouta, après un nouveau silence :

— Mais tous deux vivront ! J'ai une immense confiance dans les qualités professionnelles du Dr Kalidou Hamady...

Celui-ci était au bout du voyage, le visage déjà masqué et la calotte blanche sur la tête, attendant, entouré de l'anesthésiste et de deux infirmières — tous trois de couleur également — dans la salle d'opération du pavillon de la Maternité.

Les portes aux verres dépolis se refermèrent sur le chariot, toujours accompagné de sœur Philomène.

Pour le prélat et pour sœur Gertrud, qui était venue le rejoindre à l'hôpital, ce fut l'attente interminable dans un couloir...

*

Le retour de Boutières à Manjo, le lendemain de son départ, fut une sensation. Dès qu'il aperçut Jacques, il lui cria, avant même de stopper la jeep :

— Rassure-toi ! A l'heure actuelle Yolande est sûrement arrivée à Yalinga.

— Elle est à Yalinga : nous venons de l'apprendre par le tam-tam. Mais ce n'est tout de même pas vous qui avez pu faire transmettre ce message qui nous est arrivé, voici à peine deux heures ! Vous n'auriez jamais eu le temps de revenir aussi vite ici !

— Ce doit être le lieutenant de gendarmerie qui a pris cette initiative. Au fond, il n'est pas tellement mal, ce gaillard-là ! J'en ai connu de pires dans sa profession...

Et il raconta à Jacques tout ce qui s'était passé pendant le voyage. Il omit cependant de lui confier que Yolande n'avait pas craint de lui dire, alors qu'elle était allongée sous la tente, qu'elle n'hésiterait pas à sillonner les pistes de la brousse dans ses bras... Pourquoi faire une peine inutile ? D'autant plus que cette déclaration n'avait eu aucune

suite... Pourtant, ces quelques paroles resteraient toujours gravées dans sa mémoire.

Diabira-Doul était accouru, lui aussi, inquiet. Après l'avoir tranquilisé, Boutières lui dit en dialecte:

— Je te félicite pour la façon dont tu as fait prévenir Yalinga: grâce à toi, l'épouse et l'enfant de Yero seront sauvés.

C'était ce qu'il affirmait, sachant que l'optimisme déclenche parfois les bonnes nouvelles.

Après avoir bu avec Jacques le whisky dont il ne pouvait se passer, il partagea, devant sa case, un frugal repas qu'il agrémenta d'une boîte de corned-beef puisée dans les réserves de la jeep. La nuit vint alors qu'il demandait:

— Comment as-tu occupé ces deux premières journées de solitude ?

— Ce n'est pas le travail qui m'a manqué entre les leçons de français données aux femmes, les récits de l'Ancien Testament ou des premiers temps du christianisme que me réclame sans cesse Diabira-Doul, et même les cours d'hygiène courante où j'ai dû prendre la place de Yolande.

— Avoue qu'elle te manque !

— Elle est ma compagne...

— Maintenant qu'elle commence à comprendre l'Afrique, elle pourra t'aider... Sais-tu, filleul, que tu as eu beaucoup de chance d'avoir trouvé une femme pareille ? Je ne te l'avais encore jamais dit parce que j'attendais de la voir à l'œuvre... Et ce qui est rare, c'est qu'elle t'aime !

Leur conversation cessa: tous deux, brusquement aux aguets, écoutaient... Et tout le village devait faire comme eux. Il n'y avait aucun doute: lointain, dans la nuit, on entendait le tam-tam... Diabira-Doul était sorti de sa case et le joueur de tambour avait couru à ses instruments encore silencieux. Jacques et Boutières le rejoignirent, l'observant attentivement à la lueur d'une torche. Les lèvres de l'homme s'ouvrirent et se refermèrent plusieurs fois sans qu'aucun son ne sortît de sa gorge, comme si elles voulaient reproduire en silence le langage qui leur était transmis de loin... Le visage tendu et crispé du batteur s'éclaira d'un rayon de joie et ses bras se mirent en mouvement, comme une prodigieuse machine, pour frapper alternativement sur les deux tambours sacrés.

Ainsi, le message, envoyé par l'Est, serait retransmis à l'Ouest.. Le télégraphe de la brousse fonctionnait avec la régularité d'un

mécanisme parfait. La cadence des battements devint vertigineuse et, de toutes les cases jusque-là endormies, les habitants accoururent, poussant des cris et s'abandonnant aussitôt à une danse collective. Diabira-Doul lui-même avait perdu son calme et trépignait au milieu de ses sujets.

— Ils sont heureux, dit Boutières à Jacques, parce que le tam-tam vient de leur apprendre que tu as un fils... Moi aussi, je te félicite !

Eberlué, abasourdi par le tam-tam déchaîné, entouré de hordes qui dansaient en l'encerclant pour lui rendre hommage, le poète ne savait plus très bien s'il était encore sur terre. Partout sur la place, devant chaque case, des feux de joie s'étaient allumés en quelques instants comme si une étincelle magique leur avait été communiquée par l'un des féticheurs.

Boutières, qui était le seul à avoir conservé son calme, continuait à écouter le rythme. Brusquement, il saisit le bras de Jacques en disant :

— Le tam-tam parle de ton épouse... Il dit qu'elle est sauvée !

L'homme des fauves regarda longuement son filleul avant de dire pour lui seuil :

— S'ils ont lancé cette dernière phrase, c'est que les choses n'ont pas dû être faciles...

Il lui avait saisi à nouveau le bras pour le tenir tout près de lui pendant qu'il continuait à traduire le langage de la brousse :

— Ils disent aussi que la naissance a eu lieu à Bangui où un grand oiseau gris a déposé ton épouse... L'oiseau gris, dans ce pays, c'est un avion... Attends: le tam-tam dit encore d'autres choses passionnantes: ton fils a été reçu sur la terre par un grand féticheur noir...

— Kalidou Hamady, murmura Jacques.

— ... qui l'a présenté au Grand Sorcier Blanc...

— Mgr Thibaut..

La foule de Manjo, elle aussi, avait compris le message. Presque immédiatement, un chant improvisé accompagna la danse et, ce chant en dialecte, le poète put le comprendre :

Diabira-Doul est notre Chef

Mais Yero est aussi un grand Chef

Depuis qu'il a un héritier !

Son épouse est bonne puisqu'elle lui a donné

[un fils.

Les mânes des ancêtres sont vengés

Grâce au Grand Sorcier Blanc

--Je ne sais pas ce que l'évêque vient faire dans toute cette histoire ! grommela Boutières qui s'aperçut, à cette minute, que de longues larmes coulaient sur les joues du poète qui continuait à écouter, extasié, les strophes de la chanson en se demandant comment il pouvait être possible qu'il eut appris sa paternité sur la place de l'humble village d'Afrique où il était né.

Une troisième fois, Boutières saisit le bras de Jacques, mais ce fut pour le secouer et l'arracher à son-rêve éveillé en criant, avec l'espoir de dominer le bruit qui devenait de plus en plus assourdissant:

— Eh bien, mon garçon, un père de famille, ça ne pleure pas ! Il y en a des milliards d'autres avant toi, dans le monde, qui ont eu des fils ! Je sais bien que tu me diras que le tien est sûrement le mieux réussi et le plus beau... Je veux bien admettre ça, mais c'est tout ! Maintenant, en route pour Bangui !

— Tout de suite ?

— Tu as donc envie d'attendre ?

— Oh, non ! Seulement ai-je le droit de quitter aussi brusquement tous ces amis de Manjo qui me manifestent leur joie ?

— Fais-leur confiance: la joie va durer chez eux au moins trois jours et trois nuits ! C'est beaucoup plus qu'il n'en faut avant que tu n'aies serré ton fils dans tes bras... Profitons du moment: ils ne s'apercevront même pas de ton départ ! Le seul qu'il faut prévenir, c'est Diabira-Doul. Fais-le pendant que je mets en marche la jeep...

Vingt minutes plus tard, celle-ci démarrait dans la nuit sans trop attirer l'attention: même la lumière de ses phares paraissait faible en comparaison de tous les feux de joie.

Dès qu'ils furent sur la piste, Jacques demanda:

— Cela ne vous gêne pas de conduire ainsi la nuit dans la brousse ?

— A vrai dire, je ne l'ai encore jamais fait ! Mais il y a un commencement à tout... Certains prétendent que ce n'est guère prudent à cause des grands fauves qui peuvent surgir à l'improviste... Je ne suis pas de cet avis: la lueur des phares est suffisante pour les éblouir ou leur faire peur... Et qu'est-ce qu'on ne ferait pas pour se rendre auprès d'un enfant qui vient de naître ? Après tout, nous ne faisons qu'imiter les Rois Mages la nuit de la Nativité ! Comme eux, nous serons un peu en retard... Il est vrai que ton fils ne manque pas de toupet d'être arrivé avec une telle avance sur la date prévue ! S'il

l'a fait, c'est qu'il doit déjà être comme sa mère: curieux... Il n'a pas voulu attendre pour découvrir les merveilles de l'Oubangui... À propos, ce fils, comment vas-tu l'appeler ?

— Yolande avait l'intention de lui donner le nom de celui qui acceptera d'être son parrain.

— Et ce sera ?

— Vous, Boutières !

— Moi ? Au fond, elle n'a pas tort: le prénom de Henri n'est pas assez répandu dans ces régions...

*

La césarienne avait été difficile, mais le Dr Kalidou Hamady avait, une fois de plus, justifié sa réputation d'excellent praticien.

Le fait d'être né avec six semaines d'avance n'empêchait pas l'enfant d'être complètement formé et d'une solide constitution. Chaque jour, depuis sa naissance, il avait pris, en poids, le double de grammes des enfants nés à terme comme s'il avait voulu rattraper très vite les autres bébés, alignés et étiquetés comme lui dans la salle spéciale qui leur était réservée au pavillon de la Maternité.

Dans ce même pavillon de l'hôpital, mais à l'étage au-dessus, Yolande avait une chambre charmante, dont les murs clairs ne pouvaient que contribuer à lui faire croire que l'avenir serait désormais tout bleu pour elle...

Quand elle s'était réveillée, après l'opération, le docteur avait donné l'autorisation qu'on lui montrât pendant quelques instants son fils. La première remarque de la jeune maman, en le voyant avait été:

— Mais, il a la peau blanche !

Kalidou Hamady avait souri avant de lui expliquer qu'il en était ainsi pour tous les enfants noirs pendant les premiers jours de leur venue au monde et qu'ensuite leur peau brunissait.

Les quelques jours avaient passé et le jeune Henri n'avait pas échappé à cette loi de la nature, mais comme il n'était qu'à moitié de sang noir, il avait moins bruni que les autres: sa peau était d'une teinte café au lait qui ravissait sa mère. Mais, dans l'ensemble, ses grands yeux ronds, son nez légèrement épaté et les lèvres déjà charnues prouvaient qu'il avait pris beaucoup plus à la race de son père qu'à celle de sa mère.

Malgré ces caractéristiques très nettes, tous ceux qui étaient venus se pencher sur son berceau de la Maternité, s'étaient lancés dans la recherche hasardeuse des ressemblances. Mgr Thibaut était le seul à

trouver que le petit Henri était le portrait vivant de Jacques. Par contre, sœur Gertrud, qui n'avait pu s'empêcher de fondre en larmes quand elle avait vu ce nouveau nourrisson, avait déclaré avec son accent indéracinable :

— *Che fous* dis que ce *bedit* Henri sera encore bien plus beau que l'était son père !... Personne ne peut mieux faire de comparaisons que moi puisque *ch'ai* été la seule vraie maman de Jacques... Actuellement, cet enfant a quelque chose du Dr Kalidou Hamady...

Tout le monde avait poussé des exclamations et Boutières avait dit en riant :

— Gertrud, vous allez nous amener des complications !

Selon lui, le jeune homme de quelques jours ne pouvait être que son propre portrait.

— Tôt ou tard, avait-il déclaré, on finit toujours par ressembler à son parrain !

Mais, lui aussi, avait été seul de son avis.

Quant à l'heureux père, il n'avait rien dit, préférant savourer son triomphe en silence.

Les fleurs s'étaient amoncelées dans la chambre. Parmi elles, il y avait un modeste bouquet qui avait beaucoup ému Yolande. Le bristol épinglé portait simplement un nom gravé, sans aucune mention manuscrite : *Alain de Kardec*. Même le commandant de bord de l'avion sauveur avait manifesté sa sympathie ! Et la jeune femme n'avait pu s'empêcher de penser — elle qui était partie de France huit mois plus tôt sans y avoir connu ce bien très rare qu'est l'amitié — que le cercle de ses amis s'était considérablement augmenté et cristallisé sur la naissance de l'enfant.

Un matin où elle était dans sa chambre bleue avec, pour unique compagnie celle de son fils qu'une infirmière avait amené et qui dormait dans son petit berceau placé à côté du lit, Mgr Thibaut entra après avoir frappé discrètement et après avoir demandé dans l'entrebâillement de la porte :

— Je ne vous dérange pas trop à une heure aussi matinale ?

— Mais non, monseigneur...

Il contempla pendant quelques secondes l'enfant endormi et murmura : « Si seulement il pouvait toujours rester ainsi ! » Puis il vint s'asseoir de l'autre côté du lit :

— Ma chère enfant, je vous apporte une lettre qui est arrivée de France, pour vous, cette nuit par avion et qui vous a été adressée à

mon domicile. Je crois savoir de qui vient cette lettre... Je pense qu'elle devrait vous faire plaisir...

Dès qu'elle vit l'enveloppe en papier pelure, Yolande reconnut immédiatement l'écriture de sa mère. D'abord stupéfaite, ce fut les mains presque tremblantes qu'elle ouvrit l'enveloppe. Après avoir lu, elle demanda à son visiteur :

— Mais comment mes parents ont-ils pu savoir que je venais d'avoir un fils ?

— Ma petite Yolande, je pourrais vous répondre, selon une formule usée et ressassée, que les « voies de la Providence sont impénétrables »... Seulement, vous ne me croiriez pas ! Je préfère vous avouer franchement que c'est moi qui ai envoyé un télégramme à vos parents, une heure après la naissance et alors que vous étiez encore sous l'effet de l'anesthésie, pour leur annoncer l'excellente nouvelle... Vous m'en voulez ?

Elle eut un moment d'hésitation avant de répondre :

— Si tout autre que vous, monseigneur, avait fait cela, je crois bien que je ne le lui aurais jamais pardonné ! Mais vous, c'est différent...

— Croyez, mon enfant, que je n'ai agi là que dans l'intérêt de tout le monde et, en tout premier lieu, de votre fils... Il n'a aucune famille du côté de son père : vous savez aussi bien que moi dans quelles conditions tragiques elle a été massacrée il y a plus d'un quart de siècle. Vous me répondrez sans doute, maintenant que vous avez vécu à Manjo, qu'il est peut-être préférable pour lui qu'une telle famille ne soit plus... Et je ne pourrais pas vous donner tout à fait tort ! Mais, par bonheur, ce jeune Henri a la chance d'avoir encore — du côté maternel — ses deux grands-parents dont vous êtes l'unique enfant. Je sais que la raison essentielle qui vous a poussée à rompre momentanément avec vos parents a été leur refus d'admettre un homme de couleur dans leur famille... Seulement ce refus a-t-il été bien catégorique ? Certes, le colonel Hervieu a eu un accès de colère regrettable le jour où Jacques est venu lui rendre visite, mais après ? Soyez franche, Yolande : n'est-ce pas vous seule qui, par un sentiment de fierté exagérée, avez placé vos parents devant le fait accompli en leur annonçant votre mariage par une simple lettre, alors que vous étiez déjà en route pour l'Afrique ? N'y a-t-il pas un peu d'orgueil dans une telle attitude ? Et je n'aime pas le péché d'orgueil... Il a fait Satan !

— Où voulez-vous en venir, monseigneur ?

— A ceci : ce petit ange qui dort à côté de vous dans son berceau vous a été envoyé par le ciel pour être le chaînon de toutes les

réconciliations: celle des races et celle d'une famille. Comment voulez-vous parvenir un jour à imposer au monde la collaboration complète et loyale du monde blanc avec le monde noir si vous n'arrivez même pas à l'imposer à vos propres parents ? Le seul fait que votre maman vous ait écrit sans attendre prouve que mon télégramme a été le bienvenu. Sans être indiscret et sans vous demander de me lire le contexte, puis-je savoir ce que vous dit Mme Hervieu ?

— Qu'elle et mon père sont très heureux d'apprendre la naissance de leur petit-fils et qu'ils espèrent le connaître bientôt...

— Vous voyez que nous sommes sur le bon chemin !

— Mon père a rajouté un mot au bas de la lettre et je dois dire que c'est bien ce qui me surprend le plus ! Savez-vous ce qu'il écrit ?

Elle lut:

« Je suis d'accord avec ta mère pour te dire que si tu reviens en France avec ton fils, nous sommes prêts à vous accueillir tous les deux à la maison. Tu sais que, malheureusement, nous n'avons pas les moyens d'aller te rendre visite à Bangui, sinon nous le ferions avec plaisir. Ton père qui t'aime. »

— Mais oui, il vous aime à sa façon, cet excellent homme ! Évidemment, je ne dis pas qu'une grande émotion se dégage de ces quelques lignes, mais il ne faut pas demander à un ancien militaire de faire de la littérature ! L'essentiel n'est-il pas pour lui, qui a été habitué à rédiger ou à recevoir des rapports, que le principal soit dit ? Et il a tout dit dans ces quatre lignes !

— Pas tout, monseigneur ! Ni lui ni ma mère ne parlent une seule fois de mon mari... Vous ne pensez pas que mon père aurait très bien pu écrire *« Nous sommes prêts à vous accueillir tous les trois »* au lieu de *« tous les deux »* qui ne s'adresse qu'à mon fils et à moi ?

— Mon enfant, ne commencez pas à chercher des querelles de mots ! Oui, bien sûr, il aurait pu avoir une petite pensée amicale pour Jacques... Mais ce sera pour plus tard... Vous verrez qu'un jour viendra où vos chers parents seront les premiers à dire que vous avez épousé un homme épatant ! Toutes les familles sont les mêmes ! Attendez que Jacques ait réussi... et il va réussir ! Plus les événements marchent et plus je suis certain de ne pas m'être trompé. Pendant ces huit mois que vous venez de passer à Manjo, vous n'avez pas pu vous rendre compte à quel point les choses ont changé. Quand je suis revenu ici, après ma tournée pastorale dans la brousse, j'ai été à la fois stupéfié et inquiet de constater les progrès fulgurants que l'idée d'indépendance avait fait dans les esprits... C'est surtout dans les capitales que c'est le plus sensible... Je reçois des lettres de mes

confrères, évêques-missionnaires de pays voisins, dans lesquelles ils me confient leurs impressions qui sont identiquement les mêmes: avant quelques mois — je n'oserais pas dire quelques semaines ! — de grands événements vont se produire non seulement en Oubangui, mais dans toute l'Afrique.

« En ce qui concerne plus particulièrement la 148 France, il n'y a pas une seule de nos colonies d'Afrique noire qui ne veuille lui réclamer comme prix de son ralliement — à une époque difficile — au gouvernement que nous avons aujourd'hui, l'indépendance ! Boutières avait raison... Si vous entendiez des Noirs évolués comme votre médecin, Kalidou Hamady, parler politique, vous auriez immédiatement compris: certains d'eux sont déchaînés contre la France à laquelle ils doivent cependant tout !

« C'est pourquoi je compte beaucoup sur le calme, la pondération, le bon sens et surtout la culture de Jacques dans les moments de transition obligatoire que nous allons connaître. Son rôle va commencer: il doit rester à Bangui. Ce sera un excellent prétexte pour qu'il ne vous accompagne pas cette première fois en France. Il ira au second voyage, quand vous aurez pu vous rendre compte vous-même sur place de l'évolution qui a dû se produire dans la façon de penser de vos parents. Vous savez, l'éloignement et la séparation, que vous leur avez imposés depuis des mois, ont dû être salutaires ! Et quand ils embrasseront le petit-fils, leurs dernières velléités de résistance s'écrouleront...

— Si je comprends bien, monseigneur, cela voudrait dire que je devrais aller leur rendre visite à Asnières ?

— C'est votre devoir puisqu'ils n'ont pas les moyens de venir. De plus, ils ne sont plus tout jeunes ! Ce n'est pas aux parents de se déplacer, mais aux enfants...

— À condition que ceux-ci en aient également la possibilité, monseigneur ! Ce qui n'est pas notre cas ! Vous savez très bien que notre voyage de Paris à Bangui a été payé par une collecte des étudiants noirs à Paris.

— Je le sais... Eh bien, cette fois-ci, ce sera la communauté chrétienne de Bangui qui paiera votre voyage, ne serait-ce que pour rendre à Paris sa politesse ! Et si par hasard vos parents — ce qui me surprendrait d'ailleurs ! — s'étonnaient de ne pas voir débarquer votre mari avec son fils, vous leur répondrez gentiment qu'il a été retenu dans son pays par de « très importantes occupations ». Vous verrez que vous marquerez là un sérieux point !

— Mais Jacques acceptera-t-il de nous laisser partir, Henri et moi ?

— Ma chère enfant, si je suis ici ce matin, c'est précisément parce que nous avons eu hier soir, sous ma véranda que vous connaissez, votre mari, Boutières et moi, une très longue conversation qui nous a permis de nous rendre compte que, pendant la période politique assez agitée qui allait venir, Jacques n'aurait pratiquement pas le temps de se consacrer à son épouse et à son fils. Et, si cela pouvait vous consoler, il n'aura pas non plus le loisir de faire des poèmes ! Non... Il va devenir « un homme public » au sens le plus généreux et le plus désintéressé de cette appellation. Je n'ai pas à vous vanter les qualités de votre mari: vous les connaissez aussi bien que moi ! Elles répondent exactement à ce qu'attend tout un peuple de ceux dont il veut faire ses élus... Si les quelques Français, qui ont encore un peu de poids dans ce pays, ont pris la décision de miser sur l'avocat Jacques Yero pour l'avenir, c'est en toute connaissance de cause et surtout pour éviter que nous ne nous trouvions dans l'obligation d'apporter notre soutien à un homme aussi dangereux qu'un Kalidou Hamady.

— Mon médecin qui m'a tellement bien soignée ?

— Lui-même... Les qualités professionnelles sont hors de question. Évidemment, je suis un peu gêné d'avoir à vous dire ces choses dans le bâtiment même de la Maternité où il vous a délivrée de votre enfant, mais enfin, il est bon que vous sachiez dès maintenant que si les événements politiques se précipitaient brusquement en Afrique Noire, Jacques n'aura pas de pire adversaire que son ancien ami de collège...

— Mais pourquoi ?

— Parce qu'il n'est pas possible d'imaginer qu'un homme détestant autant la France que Kalidou Hamady soit un jour à la tête de l'Oubangui-Chari ! De plus, avec ses méthodes autoritaires qui veulent tout révolutionner, le pays serait à feu et à sang en quelques jours ! Qu'il soit très intelligent, nul ne le nie, mais il est aussi très dangereux...

— Pourtant, monseigneur, il est catholique, comme Jacques !

— Ma pauvre petite, si vous croyez qu'il suffit d'avoir une religion pour faire de la bonne politique ! Il faut d'abord être pondéré: Jacques l'est.

— C'est sans doute assez stupide ce que je vais dire, mais je me demande si mon mari est vraiment né pour faire de la politique ? Je le crois trop humain...

— L'Oubangui veut un chef qui soit ainsi !

— Il est trop poète aussi: les mesquineries obligatoires du métier de politicien lui échapperont ! Il idéaliserait tout ! Je vous assure qu'il planera...

— C'est justement ce qu'il faut: un homme qui voit les choses avec un esprit large. N'oubliez pas que tout est à faire dans ce pays ! Il faut l'esprit de synthèse... L'analyse viendra plus tard: ce sera le travail des techniciens. Pour le moment ce qui importe, c'est de rallier les masses à une unité qui doit être symbolisée par un chef noir: ce sera Jacques.

— C'est sur vos conseils et sur ceux de Boutières, monseigneur, que j'ai demandé à mon mari de m'emmener vivre pendant quelque temps à Manjo... Là, j'ai eu tout le loisir de le juger à l'œuvre au milieu des siens et j'ai découvert un homme merveilleux... Malheureusement pas tout à fait un chef au sens absolu du mot ! Mais plutôt un remarquable conseiller culturel ou moral... C'était même assez étrange de voir l'énorme différence existant entre lui et un primitif tel que Diabira-Doul... Celui-là, je vous le garantis, c'est un chef ! Un vrai ! Évidemment il ne pourra pas faire de très grandes choses parce qu'il lui manquera toujours les bases essentielles qu'il n'a pu acquérir. Mais, dans le village de Manjo, il n'y aura jamais de meilleur chef !

— Je suis de votre avis, Diabira-Doul a l'étoffe d'un futur maire et peut-être même d'un conseiller général...

— Vous ne m'en voulez pas, monseigneur, de vous avoir dit ce que je pensais en toute objectivité, des possibilités ou des qualités politiques de Jacques ?

— J'apprécie infiniment cette franchise.

— C'est affreux, n'est-ce pas, d'entendre une femme dire que son mari n'est sans doute pas capable d'occuper certains postes ! N'est-ce pas le dénigrer ?

— C'est, au contraire, l'aimer...

— Oui, j'adore Jacques ! C'est pourquoi je ne voudrais pas qu'il puisse s'apercevoir un jour qu'il a déçu ceux qui lui ont fait une immense confiance... Sa souffrance d'idéaliste serait alors atroce ! N'oubliez pas qu'il a toujours été avant tout, pour moi, « mon- poète » ! Que c'est d'abord par ses poèmes, qui m'ont bouleversée, que je l'ai découvert...

— Je sais tout cela aussi, mon enfant, et c'est pourquoi nous allons arriver à vous... Est-ce que vous vous souvenez que, au cours de cette première soirée passée dans ma demeure le soir de votre arrivée de France, je vous ai dit que vous seriez appelée à jouer un rôle essentiel dans la vie de votre mari ? Je crois vous avoir également dit que je ne vous voyais, ni lui ni vous, exerçant en Oubangui la profession d'avocat ?

— C'est exact...

— Les études de droit bien comprises ouvrent toutes grandes les portes de la politique... Depuis notre premier contact, j'ai appris à mieux vous connaître et à vous apprécier. Je vous ai surtout jugée à l'œuvre à Manjo, où votre passage a été bénéfique puisque vous avez réussi le miracle de ne vous y faire que des amis... Si je ne craignais d'utiliser une expression un peu familière, je dirais que ce séjour prolongé dans la brousse a constitué pour vous vos « classes à pied sur le continent noir ». Ensuite la naissance d'un fils, dont le père est de ce pays, ne peut que faire grandir encore l'estime en laquelle vous tiendront désormais les indigènes.

« Ajoutez à cela que vous me paraissez avoir toutes les qualités de celle que l'on appelle — et c'est, à mon humble avis, un bien joli compliment ! — une « maîtresse femme ». Vous savez ce que vous voulez, vous n'hésitez pas à prendre une décision et votre époux aurait beaucoup de mal, désormais, à se passer de votre présence. Donc votre rôle est tout tracé: vous serez la digne compagne de l'homme politique que nous allons être dans l'obligation de fabriquer. Cela ne vous sourit pas de vous lancer un jour, vous aussi, dans l'arène pour y livrer le bon combat ?

Elle ne répondit pas, mais le prélat — qui l'avait devinée encore beaucoup mieux qu'il ne le lui disait — savait qu'il venait de toucher une corde sensible: celle de l'ambition... L'ambition démesurée des Hervieu qui était entièrement passée en elle pour venger le passé de médiocrité de ses parents. Avec sa grande finesse, Mgr Thibaut se doutait bien que si cette jeune femme blanche n'avait pas craint d'accompagner un époux noir au centre de l'Afrique, ce devait être avec le secret espoir de s'y tailler un empire qu'elle n'aurait certainement pas pu s'offrir dans la métropole. De quel ordre serait cet empire ? Yolande elle-même aurait été bien incapable de le dire, s'il ne s'était pas présenté brusquement sous la forme d'une importante situation politique.

Elle se taisait, mais son visage était tendu vers son interlocuteur et ses lèvres restaient entrouvertes comme si elles voulaient répéter chacune des paroles qu'elle venait d'écouter avec une intense satisfaction. Elle se voyait déjà régnant, d'une façon ou d'une autre, sur tout le pays... Il avait raison, cet évêque: la politique est le moyen idéal pour arriver !

Mgr Thibaut sut se faire encore plus tentateur:

— Si Jacques est livré seul à lui-même, il risque, comme vous me l'avez très bien fait remarquer, de se laisser aller au découragement. Si, au contraire, il vous sent constamment auprès de lui — le conseiller, le stimulant au besoin — il sera un remarquable homme

d'Etat. Réfléchissez: qu'aurait été, à l'époque des luttes de la Chine contre l'impérialisme nippon, un Tchang Kaï Chek si son infatigable épouse n'avait pas été auprès de lui ? Savez-vous que dans la campagne politique, que Jacques sera peut-être conduit à mener contre ceux qui se prétendaient jusqu'à ce jour ses plus grands amis, vous serez pour lui un atout de premier ordre ? Avant-hier, dans un couloir de cet hôpital, Kalidou Hamady m'a confié en me parlant de vous: « C'est une femme exceptionnelle... Si j'en rencontrais une comme elle, je l'épouserais tout de suite et je serais certain de devenir un jour président de la République ! »

— Il a dit cela, le docteur ?

— Textuellement... Ce qui vous montre qu'il n'est pas démuné d'ambitions ! Seulement, il faudra vous attendre, puisque vous n'êtes pas sa femme, à ce qu'il devienne un jour l'un de vos plus farouches ennemis.

— J'ai déjà dit à Jacques que je ne tenais-nullement à son amitié ! Je préfère de beaucoup celle d'un Diabira-Doul...

— En résumé, Jacques Yero seul n'est qu'un poète; avec vous, il devient invulnérable... Mais, pour que vous puissiez tous deux être parfaitement parés quand le grand moment arrivera, il faut — maintenant que votre apprentissage de la brousse est terminé — que vous fassiez, sans perdre un jour, un nouvel apprentissage bien distinct pour chacun de vous. Pendant que Jacques, qui va rester ici, s'initiera sur place à toutes les roueries, à toutes les ficelles et disons même à toutes les embûches de la vie politique, vous, vous profiterez de votre séjour en France pour écouter tout ce que l'on y dit de nos colonies d'Afrique Noire qui vont disparaître. Tout en faisant parler les gens, vous vous efforcerez de les amener peu à peu à une juste compréhension des problèmes quotidiens de nos populations qui s'appellent sous-alimentation, dénuement, abandon...

« Vous verrez que ce retour à la mère-patrie sera très salubre pour vous ! Il vous permettra, après huit mois effectifs d'Afrique, de revoir notre continent noir avec le recul indispensable de l'éloignement que, hélas, des hommes comme moi, qui devons continuer à œuvrer sans répit ici, ne pouvons pas connaître ! Quand vous nous reviendrez, le Jacques Yero que vous retrouverez ne sera plus le même homme... Entendons-nous... En plus de toutes les qualités et connaissances qu'il possède déjà, il en aura acquis une autre, essentielle: le sens du maniement de ses semblables... Vous n'en serez que plus amoureuse de lui ! Je m'excuse, mon enfant, de cette très longue visite, mais je pense qu'elle était indispensable... Cependant, avant de vous quitter, j'aimerais que vous me disiez que vous ne me la reprochez pas.

— Au contraire, monseigneur ! Je vous remercie au nom de Jacques et du mien.

Il s'était levé. Avant de quitter la chambre, il fit le tour du lit pour s'approcher à nouveau du berceau. Après avoir béni l'enfant qui dormait toujours, il dit en le désignant :

— Quand il sera en âge de comprendre, vous verrez qu'il trouvera tout simple et tout naturel que son papa soit devenu un grand homme !

Ce fut à 18 h 30 que le « jet » en provenance de Johannesburg commença à rouler sur l'aire d'envol de l'aérodrome de Bangui : le lendemain, à 8 h 40, il serait à Paris.

Deux mois avaient passé depuis la conversation de Mgr Thibaut et de Yolande. Celle-ci, installée dans un pullman de l'avion avec à côté d'elle — dormant dans un berceau portatif posé sur le fauteuil voisin — son fils, eut un dernier regard pour le groupe d'amis qui l'avaient accompagnée jusqu'à l'aéroport et qui resteraient à Bangui. Ceux-ci agitaient les bras et même des mouchoirs en signe d'au revoir. Avec la distance, et surtout la rapidité avec laquelle le gros appareil commençait à rouler, elle ne pouvait pas les distinguer les uns des autres : ce qui importait peu. Seul le groupe comptait : ne constituait-il pas le symbole d'une amitié qui n'avait fait que se renforcer avec le temps ?

À ce groupe qui réunissait ceux qu'elle appelait déjà, dans le secret de son cœur, « les amis sûrs » et qui se nommaient Mgr Thibaut, Henri Boutières et sœur Gertrud s'était joint, cette fois, celui qui n'était pas de « son » voyage : Jacques. Ce n'était pas sans un gros serrement de cœur qu'elle s'était blottie une dernière fois dans ses bras avant de le quitter et de prendre, dans les siens, l'enfant que sœur Gertrud avait voulu porter, avec toute sa tendresse de mère refoulée, jusqu'à l'aéroport. Pendant le trajet en voiture, dans Bangui » la vieille religieuse n'avait cessé de prodiguer conseil sur conseil à la jeune maman, un peu agacée, comme si elle craignait que celle-ci ne sût pas avoir pour sa progéniture les trésors d'attention nécessaires :

— Surtout, ma petite Yolande, emmitouflez-le bien à l'arrivée à Paris où la température n'est pas celle de son pays natal ! Pauvre cher trésor qui va faire, aussi jeune, un si grand voyage !

Mgr Thibaut s'était borné à répéter :

— N'oubliez pas, ma chère enfant, de profiter de ce séjour en France pour prendre le plus de contacts possible avec des sympathisants éventuels de la grande cause noire.

Boutières, lui, n'avait rien dit.

Quant au poète; il avait su dissimuler le désarroi que lui apportait l'idée de cette nouvelle séparation en demandant:

— Chérie, fais-moi une promesse: dès que tu le pourras, va faire un pèlerinage au Quartier latin qui fut celui de nos premières amours...

— J'y ai déjà pensé, Jacques... Oui, je retournerai dans chaque amphithéâtre de la Faculté de Droit où nous pouvions nous voir, dans les salles de travaux pratiques où nous avons , travaillé côte à côte... Je m'attablerai pendant quelques instants à la terrasse de ce petit café du boulevard Saint-Michel où tu m'as recopié les notes que tu avais prises pendant un cours auquel je n'avais pas assisté... J'essaierai aussi de retourner un dimanche dans cette vallée de Chevreuse que tu m'avais fait découvrir un jour de Toussaint et, quand j'y serai, je redirai tes vers que je ne puis oublier:

Calme jardin, grave jardin,

Jardin aux yeux baissés...

« Je revivrai à nouveau cet amour de l'Ile-de-France que tu as su me faire partager !

Elle n'osa pas ajouter, à cause de la présence de l'évêque dans la voiture:

« Si je le puis aussi, je gravirai l'escalier en colimaçon qui me conduira à la mansarde où tu habitais et où tu as fait de moi ton amante ! Je frapperai à la porte et si un étudiant l'ouvrait, je lui dirais: « Pardonnez-moi de vous déranger, mais permettez-moi de vous dire que vous habitez la plus jolie chambre de Paris ! »

Le seul qui n'était pas venu à l'aérodrome était Kalidou Hamady. Quand Yolande s'était rendue à son cabinet l'avant-veille pour qu'il examinât une dernière fois son fils avant le grand voyage, il lui avait dit en la reconduisant à la porte:

— Vous me pardonnerez de ne pas vous accompagner après-demain au départ de l'avion. Je me doute que d'autres de vos amis, tels que Mgr Thibaut et Boutières, y seront et je ne tiens pas à avoir avec eux de nouvelles discussions d'ordre politique.

— Mais, docteur, ne pensez-vous pas que la politique n'a rien à voir avec l'amitié ?

— Il devrait en effet en être ainsi ! Malheureusement, c'est tout le contraire qui se produit: des amis d'enfance s'entre-déchirent et en arrivent même à se haïr parce qu'ils n'ont pas les mêmes idées...

— Vous n'allez quand même pas me dire que cela pourrait arriver entre vous et Jacques qui a pour vous tant d'estime ?

Kalidou Hamady resta silencieux. Elle se *fit* plus véhémence:

— Et comment voudriez-vous que j'oublie qu'après avoir accepté d'être mon témoin de mariage, vous nous avez sauvé la vie, à mon enfant et à moi ?

— Je pourrais vous répondre que si le devoir professionnel passe avant la politique, il n'en est jamais de même pour l'amitié !

— Alors, vous ne voulez plus revoir Jacques ?

— Nous nous reverrons certainement, lui et moi, puisqu'il reste ici. Peut-être sera-ce même au cours de réunions contradictoires ? Et nous nous connaissons assez, lui et moi, pour savoir que nous saurons rester dans les limites de la politesse...

— Tout cela me fait beaucoup de peine, docteur...

— Au revoir, madame... Bon voyage ! Je vous envie un peu de revoir Paris...

Yolande avait préféré ne rien relater à son mari de cette conversation pour ne pas attrister encore davantage les dernières heures qui avaient précédé le départ. Mais, dans l'avion qui venait de s'envoler, elle pensait que les choses n'iraient pas toutes seules pour Jacques s'il devait vraiment jouer un rôle politique.

Aussi ne resterait-elle en France que le minimum de temps nécessaire pour revenir vite l'aider. L'évêque l'avait dit: sa présence aux côtés de Jacques, serait indispensable pour lui éviter les moments de découragement.

Était-ce parce que l'avion avait pris rapidement de la hauteur, mais Yolande Hervieu, devenue Mme Jacques Yero, se sentait planer, non seulement au-dessus du continent noir, mais aussi au-dessus de tout le monde... Sa conversation avec le prélat avait ravivé son ambition.

Si la France accordait prochainement — comme il en était de plus en plus question — l'indépendance à l'Oubangui-Chari, elle pourrait y devenir la « Grande Dame » du nouveau Régime.

Elle se voyait très bien jouant le rôle d'égérie d'une politique fracassante et recevant dans un palais, qui n'aurait plus rien de commun avec la case de Manjo, des ministres ou des ambassadeurs qui viendraient de tous les pays...

Elle saurait alors donner de fastueuses réceptions en comparaison desquelles le souvenir de celles qu'avait offertes autrefois sa mère « la _ colonelle », quand elle était au Gabon, n'aurait plus qu'un parfum de dérision !

Cette pensée la fit sourire, et son sourire se prolongea: après avoir

erré pendant quelques secondes sur le paysage d'Afrique qui s'étalait de plus en plus informe, à ses pieds, il vint se poser sur l'enfant qui dormait. Et elle s'aperçut qu'elle n'était pas seule à sourire ainsi vers le berceau. L'hôtesse de l'avion était là, elle aussi, gracieuse et charmante, disant à voix basse pour ne pas réveiller le très jeune dormeur :

— Quel magnifique bébé vous avez, madame !

Le ton avait été sincère. Le visage de Yolande exprima l'étonnement: si cette jeune femme, blonde comme elle, venait de s'exprimer ainsi, c'était donc que toutes les femmes blanches n'étaient pas contre elle et qu'il y en avait qui comprenaient ses amours ! Bien sûr, elle avait déjà connu, pensant ainsi, une sœur Gertrud et une sœur Philomène... Seulement, c'étaient de saintes femmes qui avaient fait vocation d'indulgence... Tandis qu'une hôtesse de l'air ! Pourtant, elle aussi devait obéir aux règles de sa profession: savoir se montrer accueillante à tout... Mais, quand même, les mots entendus lui avaient fait du bien !

Oui, son bébé était déjà le plus bel enfant du monde ! Sa naissance avait été nécessaire pour réaliser l'unité de tous: Blancs et Noirs. Comment oserait-on se battre au-dessus d'un berceau ? La meilleure preuve de l'évolution des esprits n'était-elle pas que ses propres parents seraient demain matin à Orly ?

Les dieux, que ce soit celui des chrétiens ou Galé, étaient pour cet enfant. Et, parce qu'il avait une mère qui le voulait intensément, lui aussi, un jour, il deviendrait un Grand Chef...

La nuit dans l'avion avait été fastidieuse, comme toutes les nuits d'avion. Yolande avait somnolé, ne parvenant pas à vraiment dormir: elle était tourmentée, inquiète pour l'avenir immédiat et pour un avenir plus lointain. L'immédiat serait, dans une heure tout au plus maintenant, l'accueil que lui feraient ses parents... Le lointain, qui n'excédait cependant pas quelques mois, serait la réussite ou l'échec de Jacques dans son pays.

Heureusement, l'enfant s'était montré d'une sagesse étonnante, ne se réveillant — sans crier — que pour prendre à heures fixes le biberon que l'hôtesse avait tiédi selon les indications données par la jeune maman. Henri était d'ailleurs un enfant calme: depuis le jour de sa naissance, il avait fait preuve d'une heureuse nature, ce qui prouvait qu'il était en bonne santé. Avec des parents comme les siens, qui n'avaient jamais été malades, il eût été dommage qu'il en fût autrement.

Dès le départ de Bangui, Yolande avait remarqué qu'il n'y avait aucun Noir dans l'avion: le seul, qui était de sang mêlé, était son fils... Mais il était si petit et tellement tranquille, dans son berceau portatif, que personne, à l'exception de l'hôtesse, ne semblait l'avoir remarqué. En plus d'elle, il n'y avait que deux passagères; tous les autres voyageurs étaient des hommes... Hommes d'affaires, dont la majorité parlaient l'anglais. Il était vrai que cet avion arrivait d'Afrique du Sud où le problème racial est le plus aigu de tout le continent noir. « Là-bas, pensa Yolande, il doit exister deux catégories d'avions: ceux qui sont exclusivement réservés aux Blancs et ceux qui ne transportent que des Noirs. Les mélanges ne s'y font pas. »

À Orly, l'hôtesse l'avait accompagnée, en portant l'enfant dans ses bras, jusqu'à la sortie des passagers pour lui permettre de ne pas être encombrée par toutes les formalités de douane. Ce fut son père que Yolande aperçut d'abord dans le petit groupe de personnes qui attendaient les voyageurs de son avion. Le colonel Hervieu semblait dominer tout le monde. Ce n'était pas qu'il fût spécialement grand, mais l'habitude du port de l'uniforme lui avait appris à ne pas perdre un centimètre de sa taille. Même redevenu civil, il se tenait droit, avec

une raideur qui lui interdisait de camoufler son ancien métier. Son épouse apparut à sa droite, plus effacée, presque quelconque, mais ce fut elle qui fit le premier signe vers les deux femmes qui se rapprochaient avec l'enfant. Et quand l'hôtesse lui tendit le bébé, qu'elle prit dans ses bras, la colonelle ne put s'empêcher de céder à l'attendrissement de circonstance et de fondre en larmes.

Le colonel sut se montrer plus digne et plus distant. Après avoir effleuré le front de sa fille d'un baiser strictement paternel, il jeta un regard vers la chose vivante et potelée que son épouse berçait déjà avec ravissement dans ses bras. En embrassant Yolande, il avait marmonné :

— Bon voyage ?

— Sans histoire, papa !

— Tant mieux...

L'hôtesse s'était retirée, laissant la famille se retrouver.

— Je vais chercher la voiture au parking, dit le colonel. Attendez-moi ici avec les bagages.

Pendant sa courte absence, la colonelle demanda à sa fille en désignant le poupon :

— Comment s'appelle-t-il ?

— Henri.

— Quelle idée saugrenue ! Pourquoi Henri ? Tu aurais tout de même pu lui donner le prénom de ton père !

— Il porte le prénom de son parrain, répondit assez sèchement Yolande.

La colonelle n'insista pas.

Cinq minutes plus tard, la famille Hervieu, augmentée d'une unité, roulait sur l'autoroute de Paris dans la vieille traction Citroën qui avait été sortie du garage pour cette circonstance exceptionnelle. Car le colonel ne se servait de sa voiture que le jour de Pâques et pendant le mois de grandes vacances. Le reste de l'année, elle restait dans le hangar qu'il avait aménagé au fond de son jardin, sur cales, la batterie débranchée et sous une housse faite de vieilles toiles de sacs que la colonelle avait cousues pour les relier les unes aux autres.

Le colonel conduisait avec sa fille assise à sa droite. Mme Hervieu occupait la banquette arrière "avec l'enfant. Bien que la chaussée fût excellente, la voiture était tellement mal suspendue que Yolande avait l'impression de se retrouver sur une piste de brousse dans la jeep de Boutières. Personne ne parlait, comme s'il n'y avait pas eu une

séparation de plusieurs mois et comme si les trois personnages n'avaient rien d'intéressant à se dire. En réalité, dans cette voiture, l'atmosphère était tendue; chacun préférait garder pour soi ses réflexions intimes.

Yolande trouvait qu'il était tout de même scandaleux que ses parents ne lui aient pas demandé de nouvelles de son époux resté à Bangui, ni même prononcé son nom. C'était comme s'il n'avait jamais existé et qu'elle eut ramené un enfant de père inconnu. Elle avait été consternée aussi par la vue de la voiture qui l'avait ramenée instantanément à la médiocrité des années passées dont elle avait tant souffert ! Par contre, elle était émerveillée de retrouver enfin le ciel bleu qui lui manquait tant au centre de l'Afrique. Ce matin, elle avait même la chance de profiter d'un bleu pastel assez rare.

Son père ne cessait de se répéter: « Mon petit-fils a du sang noir, mais cela aurait peut-être pu s'arranger si ça ne s'était pas su. Ma femme et moi, nous avons tout fait pour qu'aucune de nos relations ne connaisse ce mariage insensé ! La chance veut que le nègre soit resté dans son pays... Il a dû enfin comprendre qu'il était de trop quand il a su que nous ne l'invitions pas à la maison ! À moins que Yolande n'ait déjà assez de lui ? Ce qui serait merveilleux ! De toute façon, nous allons profiter de son retour ici pour lui mettre dans la tête qu'elle doit immédiatement divorcer... Le seul ennui, c'est que ce satané gosse a le type nègre nettement prononcé. D'habitude, les garçons ressemblent à leur mère, mais cette fois, c'est le contraire ! Voilà bien notre veine qui continue ! »

La mère, assise dans le fond de la voiture, était aux anges: elle avait l'impression que ce bébé, qu'elle pouponnait dans ses bras, la rajeunissait et la ramenait à vingt-trois années en arrière, quand elle était encore au Gabon. Car il lui était arrivé plus d'une fois, sans que son époux l'ait jamais su, de câliner ainsi les enfants de serviteurs noirs...

Le pavillon d'Asnières apparut à Yolande tel qu'elle l'avait connu et fini par le détester: impersonnel, banlieusard, quelconque. L'antenne de télévision continuait à régner sur le toit; le jardin était toujours sans âme. Le cœur serré, la jeune femme ne put s'empêcher d'établir un parallèle immédiat entre ce décor de bonheur bourgeois étriqué et celui, sans limites, des espaces africains. Elle regrettait surtout Manjo et la case aux parois légères où elle avait été heureuse.

— Nous avons pensé, lui dit sa mère, que tu préférerais avoir le berceau dans ta chambre.

— Vous avez bien fait.

— Sais-tu que ce berceau, qui était au grenier, fut le tien ? Ton

père l'a réparé et nous avons acheté un matelas tout neuf...

Cette dernière révélation avait été faite sur un ton destiné à prouver que l'on n'avait pas craint de « faire des dépenses » pour l'arrivée de l'enfant. Bientôt — Yolande connaissait trop ses parents —, on lui reprocherait ces frais somptueux: elle entendrait plus d'une fois parler du matelas de Bébé !

Quand elle se retrouva — seule avec son fils qui avait été mis dans le fameux berceau — dans sa chambre, elle se sentit à deux doigts de la crise de nerfs. Rien n'avait changé, là non plus. Le mobilier bois de rose dit « de jeune fille » était toujours aussi laid, le papier peint — au motif décoratif champêtre indéfiniment répété — semblait encore un peu plus défraîchi, ses anciennes poupées enfin, toujours alignées sur leur étagère, paraissaient contempler avec stupeur, de leur regard froid de porcelaine, la poupée vivante qui remuait dans son berceau.

Poupée qui était véritablement la seule nouveauté de cette chambre désespérante.

Quelques minutes seulement passèrent avant que la porte donnant sur le palier ne s'entrouvrit, laissant passer la tête de la colonelle qui demanda:

— Il faut que tu m'indiques tout de suite les heures de biberon et « les habitudes » de ce petit trésor pour que je puisse te remplacer si tu t'absentes...

Quand elle eut reçu de sa fille toutes les indications, la grand-mère déclara:

— Surtout, quand tu sortiras, prends tout ton temps ! Tu peux être rassurée pour Henri puisque je serai là... Henri ! J'ai du mal à m'habituer à ce prénom... Enfin !

Le premier repas familial eut lieu à 12 h 30 précises: ce qui permit à Yolande de constater que l'exactitude militaire était toujours de rigueur dans la maison. Le seul qui n'y participait pas était l'enfant qui, après avoir eu sa tétée de midi, s'était endormi là-haut dans l'ancienne chambre de jeune fille. Et cette absence, qui était cependant très normale, en rappela une autre à Yolande: c'était un peu comme si le fils était exclu des agapes comme le père avait failli l'être le jour de sa première et unique visite.

Le mobilier, hideux, de la salle à manger n'avait pas changé, lui aussi: c'était à se demander même si les meubles en faux Louis-Philippe avaient seulement été déplacés de quelques centimètres pour permettre de passer l'aspirateur ou de faire disparaître la poussière accumulée ?

Ce qui n'avait pas changé, non plus, c'était la qualité de la cuisine faite par la colonelle. Mais Yolande n'avait pas faim: à défaut des repas confectionnés par sœur Gertrud — qui lui avaient toujours paru être les meilleurs de la terre parce que les convives en étaient des personnages étonnants se nommant « l'Évêque » ou « le Mécéant » — elle aurait préféré être encore en train de partager une galette de mil et de manioc faite par les épouses de Diabira-Doul. Elle se sentait loin, très loin de la cuisine strictement française de maman Hervieu, comme elle se sentait loin de tout dans la demeure exécrée. Elle se demandait même avec angoisse si elle parviendrait à y séjourner plus de vingt-quatre heures. Malgré le ciel léger de Paris qui venait de l'accueillir, elle étouffait déjà à Asnières...

Selon leur vieille habitude, les Hervieu mangèrent en silence.

« Ça permet de mieux mastiquer et donc de mieux digérer », avait maintes fois répété le chef de famille devant sa fille qui avait envie d'éclater de rire au moment où elle croyait réentendre cette phrase définitive.

Ce ne fut qu'après le dessert, quand tous trois furent « passés au salon » pour y savourer le café, que la première véritable conversation s'engagea. Ce fut le colonel qui attaqua; sa fille sut riposter par une parole immédiate; sa femme, au contraire, continua à jouer le rôle du neutre ou de l'observateur muet qui a pour mission secrète de ramener les antagonistes au calme. Ses interventions verbales étaient alors brèves.

— Tu n'as pas fait honneur à la cuisine de ta mère, commença le père. Autrefois, tu avais pourtant bon appétit ?

— Mon séjour en Afrique a complètement modifié mes habitudes de vie...

— Nous savons ce que c'est, ta maman et moi. Quand on revient de là-bas, il faut un certain temps pour se réadapter à la vie française... Mais tu es jeune et en excellente santé: ça reviendra vite !

— Je n'y tiens pas du tout ! Ce n'est même pas nécessaire puisque je ne ferai qu'un court séjour en France.

— Qu'est-ce que tu dis ? Aurais-tu déjà l'intention de repartir en Oubangui ?

— Oui...

— Ma fille, tu as une curieuse façon de nous remercier de t'avoir écrit que nous serions heureux de t'accueillir à nouveau à notre foyer, malgré tout le mal que tu nous as fait !

— Quel mal ai-je fait, père ?

— Et elle le demande ! C'est inouï !

— Je t'en prie, Etienne, calme-toi ! susurra l'épouse. Vous n'allez pas recommencer à vous disputer quelques heures à peine après que nous avons eu la joie de nous retrouver réunis ?

— Il y a quand même une chose, déclara le colonel, qu'il faut mettre au point une bonne fois pour toutes: oui ou non, ma fille, as-tu l'intention de revoir... ce nègre ?

Yolande eut un moment de suffocation avant de répondre:

— C'est de mon mari dont vous voulez parler ?

— Ton mari ! Comme si un mariage pareil pouvait compter !

— Il compte doublement ! Jacques et moi sommes unis civilement et religieusement.

— Ah ! Ils ont eu une riche idée, les curés, le jour où ils ont converti ce Noir ! Si seulement ils l'avaient laissé croire à tous ses dieux nègres, il n'y aurait pas de problème pour toi maintenant. Un divorce, c'est facile à obtenir et ça peut se faire avec la plus grande discrétion, mais une annulation en Cour de Rome, c'est une autre affaire !

— Parce que vous êtes persuadés que je vais quitter mon mari ?

— Le seul fait que tu sois revenue au sein de ta famille dès qu'elle te l'a proposé, prouve que tu n'as plus très envie de rester avec lui ! Avoue que tu en as assez de ton nègre ! .

— Père, si vous appelez une fois encore ainsi Jacques, je repars immédiatement avec mon enfant ! Et sachez que jamais je n'aurai assez, selon votre exquise expression, de mon mari ! Je l'aime et je suis fière de lui avoir donné un fils !

— Vraiment ? Eh bien, ta mère et moi le sommes beaucoup moins que toi !

— Et Jacques m'adore !

— Il t'adore ? Alors pourquoi ne t'a-t-il pas • accompagnée dans ce voyage ?

— Vous croyez peut-être que c'est parce que vous ne l'avez pas invité et qu'il s'est vexé ? Jacques est beaucoup trop intelligent pour attribuer de l'importance à la sottise, et, contrairement à la majorité de ceux de sa race, il n'est pas susceptible parce qu'il est un vrai poète... Dites-vous que, même si vous l'aviez invité en vous excusant de l'attitude que vous avez eue à son égard, il ne serait pas venu parce qu'il n'aurait pas pu le faire ! Il est beaucoup trop occupé actuellement...

— Nous en sommes ravis pour lui... et pour toi. Belle situation ?

— La plus belle des situations d'ici quelques mois...

— En tout cas, vous êtes optimistes tous les deux ! Il a ouvert son fameux cabinet d'avocat ?

— Il a fait beaucoup mieux ! Moi aussi... Nous avons appris à connaître notre pays...

— L'Oubangui-Chari ?

— Exactement.

— Parce que vous n'êtes plus français, tous les deux ?

— Nous serons français tant que la France restera officiellement là-bas, mais comme ça ne peut s'éterniser et qu'elle n'y tient pas tellement, il faudra bien que nous devenions Africains le jour où elle sera partie; ce qui ne saurait tarder.

— La fameuse vague d'indépendance dont on nous rebat les oreilles à la radio et à la télévision ! Mais sais-tu que ce n'est pas nouveau ? Il n'y avait pas une peuplade d'Afrique qui ne réclamait l'indépendance il y a déjà trente ans, sous prétexte qu'elles avaient fourni des soldats à la France pendant la guerre de 1914-18. Et, après cette guerre-ci, ils se sont déchaînés ! Mais qu'est-ce qu'ils en feront de cette indépendance ? Ils ne seront même pas capables de se gouverner eux-mêmes ! Ils n'ont pas un seul homme de valeur !

— Vous vous trompez, père: ils ont des hommes comme Jacques...

— Voyez-vous ça ! L'avocat ! Et c'est cela qu'il va faire, de la politique ?

— Oui, et je l'aiderai !

Il regarda sa femme:

— Léonie, on aura tout vu ! Il sera écrit que cette enfant, pour laquelle nous nous sommes éternellement sacrifiés, nous fera boire le calice de l'ingratitude jusqu'à la lie ! Tu vas voir qu'avant peu on va apprendre par les journaux qu'il y a en Oubangui une Française, fille de colonel, qui fait une campagne acharnée contre son propre pays et tout cela parce qu'elle a épousé un nègre ! Mais quand donc cesseras-tu de nous couvrir de honte, Yolande ? Ça ne te suffisait pas d'avoir épousé cet homme sans notre consentement et de nous revenir avec un enfant noir ? Non ! Il faut encore que Madame renie sa patrie !

— Je ne renie rien: je m'adapte aux événements, c'est tout...

— Et ton mari — puisque tu tiens absolument à ce qu'on l'appelle ainsi — a des partisans là-bas ?

— Il aura tout l'Oubangui !

— L'élection triomphale ? Grâce aux sauvages, je pense ?

— Grâce aux Blancs.

— Tu te moques de nous ? Les Blancs, aider un homme pareil ?

— S'ils ne le faisaient pas, ce serait un véritable ennemi de la France qui prendrait le pouvoir... Souhaitons tous que Jacques réussisse !

— Et quels sont ces Blancs qui soutiennent sa candidature future ?

— Les meilleurs des Français ! Il y a d'abord celui qui vous a envoyé un télégramme pour vous annoncer que j'étais mère: Mgr Thibaut... Si je suis ici aujourd'hui, c'est uniquement à cause de lui ! Je n'ai pas honte de vous le dire: je n'avais aucune envie de vous revoir... N'avais-je pas raison puisqu'à peine suis-je là que la sempiternelle discussion recommence ! Je ne changerai jamais d'opinion et vous vous entêtez à ne pas vouloir comprendre que la grande évolution du monde noir est arrivée... Si Mgr Thibaut ne m'avait pas dit que mon tout premier devoir, après la naissance de mon fils, était de profiter de cet heureux événement pour tenter un rapprochement familial, je ne serais jamais revenue ! Je n'ai fait ce voyage que par devoir... Faites, je vous en prie, que je ne le regrette pas trop vite !

Les larmes aux yeux, elle s'enfuit du salon et courut pour gravir l'escalier avant de s'enfermer chez elle, comme elle l'avait si souvent fait quand elle était étudiante. Mais, cette fois, elle n'était plus seule dans sa chambre, face à l'horrible papier peint et à ses poupées inertes. Elle possédait, enfouie dans la tiédeur du berceau, une force nouvelle qui viendrait un jour à son secours comme elle-même devrait aller bientôt à l'aide de Jacques. Le relais d'amour était assuré.

Après avoir pris l'enfant dans ses bras, pendant qu'elle le serrait très fort contre sa poitrine, elle lui murmura:

— Mon chéri, je sens que nous n'allons pas être longs à repartir, toi et moi... À quoi cela peut-il te servir d'avoir des grands-parents qui ne sont pas fiers de te montrer ?

Jamais « les Dames du Marché d'Asnières » — et il ne faudrait pas entendre sous cette appellation uniquement les marchandes, mais aussi les acheteuses — n'avaient vu « la colonelle » aussi pressée de faire ses emplettes. D'habitude, elle allait d'étalage en étalage et de boutique en boutique, bavardant beaucoup, achetant peu, mais prenant tout son temps comme si elle ne connaissait pas de meilleure occupation.. Faire le marché était sa récréation quotidienne : elle la

prolongeait le plus possible, sachant qu'à la même heure, son époux était certainement en train de « bricoler » dans le petit atelier qu'il s'était aménagé sous l'escalier de son pavillon. C'était le seul entracte de la journée pendant lequel le mari et la femme ne se voyaient pas : ne fallait-il pas en profiter ?

Mais ce matin, il devait y avoir un grand changement dans l'existence de la colonelle puisqu'elle ne cessait pas de dire à qui voulait l'entendre sur le marché :

— Dépêchez-vous de me servir ! Mon petit-fils doit prendre son biberon...

— Votre fille est donc revenue ? s'enquérèrent ces dames.

— Hier...

Et la forte femme s'empressait d'ajouter, pour couper court à tous commentaires éventuels :

— Malheureusement, mon gendre n'a pas pu accompagner sa femme à ce voyage... Ce sera pour la prochaine fois !... Il a là-bas un poste tellement important !

« Là-bas », aucune de ces dames ne savait exactement où c'était, sinon que ça se trouvait dans cette Afrique où la colonelle- avait su régner avec éclat. Mais quelques-unes se hasardaient cependant à demander :

— Que fait-il exactement votre gendre ?

— De la politique, ma chère ! Vous ne voudriez tout de même pas qu'il fut un avocat plaidant ? C'est un homme appelé au plus grand avenir...

Toutes ces dames acquiesçaient de la tête, mais ne croyaient pas un seul mot d'une telle affirmation. Toutes savaient depuis longtemps en effet — car tout arrive à se savoir dans toutes les agglomérations d'individus — que les Hervieu n'avaient que la retraite du colonel pour vivre et que leur fille unique, sur laquelle ils avaient misé leurs ambitions, était partie un beau jour avec un nègre qu'elle avait épousé ! Ce qu'on ignorait encore était qu'elle venait d'avoir un enfant. Mais, bavarde comme elle l'était, la colonelle n'avait pu s'empêcher de l'annoncer à ses relations du marché qui étaient à peu près les seules qu'elle eût puisque le colonel et elle ne recevaient jamais personne. En somme, elle tenait salon au marché.

Si son mari avait pu se douter de ses bavardages, sans doute l'aurait-il étranglée, lui qui n'avait qu'une pensée: cacher à tout le monde le mariage, honteux pour lui, de sa fille et éviter le plus longtemps possible d'exhiber le rejeton ! Il ne se doutait absolument

pas que toutes les précautions de ce genre, qu'il prendrait à l'avenir, seraient inutiles puisque Asnières savait !...

Ce matin, son épouse avait hâte de rentrer parce qu'elle se sentait une délicieuse responsabilité. Yolande lui avait dit, la veille au soir avant de monter dans sa chambre:

— Maman, demain je serai sans doute absente toute la journée, devant rendre différentes visites à des amis de Jacques.

— Il en a donc tant que cela à Paris ? avait demandé le colonel, hargneux.

— Il n'y comptait que des amis quand nous sommes partis... Donc, maman, pouvez-vous vous occuper de Henri ? Je vous ai inscrit sur une feuille de papier que j'ai placée sur la table de ma chambre, tous les soins qu'il y aurait à lui donner dans la journée.

— Ma petite Yolande, oublierais-tu que j'ai fait mon métier de mère avant que tu ne connaisses le tien ?

Aussi, dès qu'elle serait rentrée de son marché, la colonelle aurait-elle l'impression d'être affairée comme elle ne l'avait pas été depuis la douce époque résidentielle du Gabon.

Pendant ce temps, Yolande aurait tout le loisir « de faire ce qu'elle avait appelé « ses visites ». En réalité, elle n'avait personne à voir spécialement, voulant retrouver tous ceux qu'elle avait connus au Quartier latin. Et ce fut, en éprouvant une sensation de délice rare, qu'elle arpenta le boulevard Saint-Michel vers 11 heures du matin. L'air y était vif et le ciel continuait à être bleu: c'était exactement ce qu'il fallait pour pouvoir se retremper dans l'atmosphère si spéciale de ce coin de Paris où l'esprit ne demande qu'à souffler.

Mais — était-ce parce qu'elle n'y était pas revenue pendant près d'une année et qu'elle n'appartenait plus à la cohorte estudiantine ? — elle eut une légère désillusion: il lui sembla que beaucoup de choses avaient changé en très peu de temps... Elle ne reconnaissait aucun des visages qui lui avaient été familiers pendant cinq années consécutives: la marchande de journaux installée à l'angle du boulevard Saint-Germain, le clochard qui dormait allongé sur la plaque grillagée de la bouche d'aération du métro pour recevoir un peu de chaleur, les garçons de café enfin n'étaient plus les mêmes. C'était comme si une tornade sociale avait passé, balayant tout pour mettre d'autres visages à des emplacements immuables. Et cependant, aucun événement politique important ne s'était produit depuis son départ. Le gouvernement avait tenu et la révolution, souhaitée par certains éléments extrémistes, n'avait pas encore eu lieu. La seule véritable révolution que l'on pouvait prévoir pendant les mois à venir serait

l'émancipation de l'Afrique. Mais comme tout se passerait bien — Yolande en était convaincue — ce ne serait pas une révolution. Ce serait une « évolution », mot cher à Mgr Thibaut..^

Elle s'était d'abord installée à la terrasse du petit café où, pour la première fois, elle avait eu une courte conversation avec Jacques. Elle estimait que son pèlerinage du souvenir devait commencer à cet endroit, ne serait-ce que pour réparer l'affront caché qu'elle avait fait ce jour-là à la race noire en se demandant avec terreur ce que pourraient bien penser ses camarades de race blanche s'ils la voyaient attablée avec un Noir. Depuis, heureusement, elle avait beaucoup évolué...

Ce qui la frappa le plus, pendant cette observation assise de la vie intense du boulevard de sa jeunesse, fut d'y voir beaucoup moins de Noirs que l'année précédente. Après s'être rendue dans les différents amphithéâtres de la Faculté de Droit, elle se rendit compte que le même -phénomène s'y produisait. Et, dans tout le Quartier latin, c'était pareil. Elle n'en eut l'explication que lorsqu'elle se retrouva, vers 1 heure de l'après-midi, au *Baobab*, le restaurant où s'était passé son repas de noces.

Dès qu'elle y avait pénétré, le patron l'avait reconnue, et ce fut avec une impression de réel soulagement qu'elle l'entendit lui dire:

— Bonjour, madame Yero... Vous êtes donc de retour ?

— Pour quelques semaines tout au plus.

— Votre mari aussi est ici ?

— Non.

Elle lui expliqua les raisons pour lesquelles Jacques avait été contraint de rester en Oubangui. Après l'avoir écouté attentivement, l'homme, qui était un solide Sénégalais, lui dit:

— Jacques a bien fait. C'est le moment ou jamais d'être sur place si l'on veut réellement jouer un rôle en Afrique noire. Il n'est d'ailleurs pas le seul à l'avoir compris ! Vous avez dû remarquer qu'il y a sensiblement moins de Noirs en ce moment dans « notre » Quartier latin ?

— En effet...

— C'est tout simplement parce que ceux qui ont terminé leurs études ou qui sont sur le point de le faire, ceux aussi qui se sentent quelques capacités, se sont débrouillés pour retourner le plus rapidement possible dans leurs pays respectifs d'Afrique. Pour cela, ils n'ont pas craint d'accepter n'importe quel emploi gratuit tel que steward sur un paquebot, matelot sur un pétrolier, etc en contrepartie

de leur transport. C'est la grande course aux futures situations africaines qui commence ! Le jour où l'indépendance sera proclamée dans leur pays, ils seront prêts, comme votre mari, à prendre la relève des Français qui devront revenir ici. Seulement, cela ne voudra pas dire qu'ils réussiront tous ! Car ce n'est pas facile de s'atteler au Pouvoir dans un pays qui se crée politiquement en quelques mois ou même en quelques semaines !

« Pour un Noir comme Jacques, qui est un garçon réfléchi ayant fait d'excellentes études ici et qui a l'intelligence d'écouter les conseils de Blancs évolués pour se préparer à la vie politique, combien y en aura-t-il — parmi ceux qui sortent de Facultés européennes ou qui reviennent simplement d'Europe où ils ont vécu pendant plus ou moins de temps — qui seront capables de remplir leur mission ? qui seront aptes à comprendre rapidement la multiplicité des innombrables problèmes qui vont se poser sur le sol même de leur pays natal ? qui seront véritablement « prêts » ?

— En vous écoutant, je crois entendre parler l'un de mes amis d'Oubangui.

— Un Noir ?

— Non, un Blanc qui y dirige une réserve de chasse et qui, à mon avis, doit être l'un des hommes connaissant le mieux l'Afrique noire.

— Il y a quelques Blancs qui la « sentent » sûrement mieux que les Noirs eux-mêmes ! Moi, par exemple, qui suis sénégalais, j'ignore absolument l'Afrique Centrale et les régions dont vous venez, où je n'ai jamais mis les pieds ! Je suis un homme de Dakar, mais même à cent kilomètres à peine de ma ville natale, il m'arrive de ne pas comprendre un mot de certains dialectes... J'admire très sincèrement des hommes comme votre mari: il lui faudra beaucoup de courage, surtout dans son pays qui est loin d'en être au stade du mien ! Maintenant, peut-être sera-ce plus facile dans les régions d'Afrique où les gens n'auront pas été trop civilisés !

« C'est terrible, trop de civilisation rapide ! Il faut du temps, beaucoup de temps, pour devenir un vrai civilisé, sinon on ingurgite tout à la fois, le meilleur et le pire, sans avoir même la possibilité de faire une discrimination... Je crains aussi l'influence de Noirs qui, sous prétexte qu'ils parlent le français ou l'anglais — qu'ils ont appris plus ou moins bien en Europe dans les emplois où l'on voulait bien d'eux — se figurent représenter la véritable civilisation moderne et s'arrogent le droit d'éduquer, à leur manière, leurs frères noirs qui, eux, n'ont jamais eu la chance de pouvoir quitter leur pays ! Ce n'est pas parce qu'un Noir parle français qu'il est obligatoirement plus intelligent qu'un homme de la brousse qui n'a toujours utilisé que son

dialecte.

— Si vous saviez comme cette remarque me fait plaisir ! J'ai connu un chef noir d'un tout petit village de la brousse qui est sûrement beaucoup plus intelligent et surtout plus valable que certains grooms nègres qui font le café dans les palaces ou dans les grands restaurants !

— Le drame, c'est que le groom, s'il baragouine plusieurs langues, pourra très bien être nommé le représentant de son pays d'Afrique à l'ONU ! On frémit à l'idée de ce que cela pourra donner... Enfin, ne soyons pas trop pessimistes, madame ! Il faut bien que tous les peuples s'affirment un jour et, avant qu'ils n'y parviennent, il faut un commencement... Que puis-je vous offrir ?

— Un whisky: il compensera celui que je n'ai pas eu le droit de boire, quand j'étais enceinte à Manjo...

— Vous avez eu un enfant ?

— Oui, un fils.

— Mes félicitations ! Cela prouve que votre repas de mariage, dans mon établissement, vous a porté bonheur...

— Vous avez tous été tellement gentils avec nous à cette époque-là !

— Nous n'avons fait que notre devoir de frères de couleur. Et notre plus grande fierté sera de recevoir à nouveau ici votre mari, quand il sera devenu un grand homme de son pays... Comme ses amis blancs de là-bas, dont vous m'avez parlé, je suis convaincu qu'U en a l'étoffe.

— Merci. Tant que je jesterai à Paris, je vous promets de revenir souvent ici prendre le drink de l'amitié. Je crois que j'en aurai souvent besoin pour supporter certaines choses... Le *Baobab*, ce sera le havre où je pourrai retrouver de temps en temps tout ce qui m'a marquée pendant ces mois d'Afrique et qui me manque... C'est étrange, mais je me sens beaucoup plus chez moi ici que chez mes parents !

Quand elle rentra dans le pavillon d'Asnières, le colonel et son épouse étaient en train de regarder la télévision.

— Ton fils est là-haut qui dort... Sais-tu que c'est un amour, cet enfant ?

— Je le sais: il est tout le portrait de son père...

— Son père ! grommela le colonel. Il a quand même quelque chose de nous, les Hervieu, non ?

Enfermée dans sa chambre, son fils à côté d'elle, Yolande écrivait à Jacques pour lui donner ses premières impressions d'arrivée. Avec une totale franchise, elle lui disait que celles-ci étaient mauvaises: ses

parents — principalement son père — n'avaient encore rien compris et n'admettaient qu'à contrecœur son mariage.

Sa seule consolation, dans cette maison qu'elle détestait encore un peu plus, était la présence de Henri qui possédait déjà, affirmait-elle « la beauté mâle et le calme de son père ».

Selon les conseils reçus avant son départ de Bangui, elle s'était déjà mise en campagne pour renouer avec ceux qu'ils avaient connus ensemble au Quartier Latin, mais sa déception avait été grande de constater que tous ces amis, Noirs pour la plupart, avaient déserté Paris pour rejoindre leurs pays respectifs où se préparaient les mêmes bouleversements politiques qu'en Oubangui. Le seul qu'elle avait retrouvé, et avec qui elle avait longuement conversé, était le propriétaire du *Baobab'*. Sénégalais intelligent, qui voyait le nouveau problème africain avec lucidité.

Malgré ces premières déconvenues, elle allait tenter maintenant de rallier à ses opinions le plus de Blancs possible de la métropole. Évidemment, il n'était pas question de convertir ses parents à ses idées: ils étaient irréductibles ! Elle s'attaquerait à d'autres avec lesquels elle aurait plus de chances d'être du moins écoutée.

Elle terminait enfin sa longue lettre en avouant à son mari qu'il lui manquait terriblement, qu'elle n'avait pas pu faire un pas dans le Quartier latin sans penser à sa présence et que, si ce spleen continuait, elle ne serait pas longue à reprendre l'avion. « *Heureusement, précisait-elle, Mgr Thibaut a eu ta sagesse de me donner mon billet de retour...* »

Sa lettre expédiée, elle se sentit plus rassérénée et profita d'un après-midi où ses parents étaient exceptionnellement absents pour téléphoner à d'anciennes amies, non pas de Faculté où elle avait soigneusement évité tout contact avec les étudiantes, mais de pension. Elle avait retrouvé dans un petit carnet resté sur l'étagère-bibliothèque de sa chambre, quelques-uns de leurs noms et numéros. À qui d'autre d'ailleurs aurait-elle pu s'adresser pour renouer des relations ? Ses parents ne l'avaient jamais présentée à personne parce que leur fierté stupide leur avait interdit de voir ou de recevoir qui que ce fût chez eux. L'un de leurs rares invités avait été Jacques...

La première amie de jeunesse qu'elle eut au bout du fil n'était pas encore mariée et ignorait absolument que Yolande le fût. Sa stupeur fut encore plus grande d'apprendre que son ancienne camarade de classe habitait maintenant en Oubangui:

— Mais qu'est-ce que tu peux bien faire là-bas ?

— J'aide mon mari qui se prépare à la carrière politique.

Un « ah ? » poli avait été la seule réponse. Pourquoi, dès lors,

expliquer à cette jeune fille que le mari était, noir et que l'on devait aider les Noirs à acquérir leur indépendance ? L'interlocutrice n'aurait même pas cherché à comprendre.

La seconde avait paru mieux renseignée sur les agissements de Yolande: elle savait qu'elle avait épousé un Noir et elle-même, qui était mariée depuis deux années, eut au bout du fil cette exclamation horrifiée:

— Comment peut-on épouser un Noir quand on est blanche ?

— Mais parce qu'on l'aime...

Dès qu'elle avait entendu cette réponse, l'amie avait raccroché.

« En voilà une, pensa Yolande, qui est digne d'appartenir à la cohorte des « Dames de la Colonie » à Bangui ! »

La troisième sembla être d'une ignorance incroyable en géographie. Quand elle entendit le nom de Bangui, elle ne craignit pas de demander où se trouvait cette ville. Et lorsque Yolande lui eut précisé que cette capitale était en Afrique Centrale, elle n'avait pas craint de répondre avec une entière bonne foi :

— Eh bien, vois-tu, j'aurais cru qu'une ville pareille se trouvait aux Indes... Je t'aurais d'ailleurs très bien vue habitant les Indes plutôt que l'Afrique !

Là aussi, c'eût été perdre son temps que d'insister.

Et il en fut ainsi, d'amies de pension en amies de pension. Toutes avaient entendu parler de Dakar, d'Abidjan à la rigueur, mais pas de Bangui ! Dans ces conditions, comment Yolande aurait-elle pu leur dire qu'il existait un petit village de la brousse, se nommant Manjo, où son mari était né ?

En réalité, aucune de ces femmes ou jeunes filles ne s'intéressait aux besoins de l'Oubangui, ni même à ceux de la nouvelle Afrique. Pour elles, l'Afrique se limitait à quelques danses transposées au goût européen et à quelques boîtes où l'on pouvait les danser en se faisant inviter par de beaux Noirs. Le reste de l'Afrique n'offrait aucun attrait pour une femme blanche qui s'estimait normale. Car, à leurs yeux à toutes, Yolande n'étaient qu'une névrosée, attirée par la peau d'un Noir, envoûtée par cet homme qui avait su faire d'elle une esclave des sens.

La femme de Jacques pensa qu'elle avait commis une erreur en téléphonant. Elle obtiendrait de bien meilleurs résultats en se rendant en personne aux différents domiciles de ses amies oubliées pendant si longtemps. Elle se promet de commencer sans tarder son étrange tournée de propagande — qui ressemblait assez à une sorte de

croisade — en faveur des Noirs de l'Oubangui...

Ce fut pire que le téléphone ! Après le premier étonnement succédant à sa visite inattendue, l'amie — mariée ou pas — en avait un second quand Yolande commençait à raconter la dernière année qu'elle venait de vivre. Cependant, l'une de ces jeunes femmes, mariée et maman d'un fils comme elle, sut se montrer plus compréhensive. Après l'avoir écoutée, elle trouva la question que toutes auraient dû poser :

— Mais enfin, pourquoi es-tu venue me raconter tout cela ? As-tu besoin d'argent ?

Le visage de Yolande s'empourpra de honte et de rage avant que la réponse n'éclatât :

— Pour qui me prends-tu, Simone ? Si je suis chez toi, c'est uniquement parce que j'aimerais enfin convaincre une femme intelligente — et tu l'es ! je me souviens très bien de tes réflexions quand nous étions en pension — qui, en m'écoutant, me montrerait qu'elle est toute prête à m'approuver...

— Mais je t'approuve pleinement d'avoir épousé l'homme que tu aimais.

— Cela ne me suffit pas ! Il faut que tu me dises aussi que j'ai raison de soutenir l'idée d'indépendance d'un pays d'Afrique.

— Tu as donc tellement besoin d'être rassurée sur ta façon d'agir ?

— Vois-tu, je ne sais plus ! Quand je suis en Oubangui, j'ai la conviction d'être dans le vrai... Mais, depuis que je suis revenue en France, j'ai l'impression que, pour ceux qui vivent ici, le problème de l'avenir de l'Afrique est tout à fait secondaire... Tout le monde s'en moque éperdument ! Et cela m'affole ! Je finis par me demander ce que j'ai été faire là-bas et si, finalement, ce n'est pas mon père qui a raison quand il dit : « *Laisse Y Afrique aux Africains...* »

— Je ne connais rien de ce problème, Yolande... Mon mari est un petit industriel et ne travaille pas avec le continent noir : il ne m'en parle donc jamais et il a tellement de questions plus urgentes à résoudre ! Mais je crois quand même que ton père a tort : si la France laisse, comme il en est question, entièrement l'Afrique à ses habitants, crois-tu que ceux-ci seront capables de l'exploiter tout seuls et de la faire progresser ?

— Non, Simone ! C'est pourquoi je voudrais que tu comprennes le rôle que j'ai accepté... Ce doctorat en droit, à quoi peut-il me mener, sinon à être la plus sûre collaboratrice de mon mari ? Je dois mettre mes connaissances toutes fraîches d'universitaire au service d'un pays

qui manque justement d'Universités et de Facultés.

— Tu as raison. Tu veux que je t'approuve de collaborer avec ton mari ? Mais avec joie, ma chérie ! C'est exactement ce que je fais avec le mien. C'est notre rôle d'épouse... Toi, tu as été beaucoup plus loin que moi dans tes études. Je me suis arrêtée après la seconde partie de mon baccalauréat et j'aide mon mari selon mes possibilités. J'ai la chance que ce soit un homme dont les ambitions sont modestes. Mais toi, tu es armée pour conseiller un homme qui veut aller très loin et monter très haut. Dis-toi bien que, à l'avenir, je lirai attentivement tout ce qui sera dit dans les journaux de cet Oubangui dont tu viens de me vanter les mérites avec une telle flamme. Et s'il m'arrivait un jour d'apprendre que M. Jacques Yero en est devenu le plus grand homme, j'applaudirai de toutes mes forces en me disant: « C'est à sa femme qu'il le doit ! » Ce sera à peu près tout ce que je pourrai faire pour toi, mais je te promets que ce sera fait.

Ces quelques paroles récompensaient Yolande d'avoir fait tant de démarches stériles. Parce que l'une de ses anciennes amies — une seule — l'avait enfin comprise, elle écrivit une nouvelle lettre, beaucoup plus enthousiaste à Jacques.

Ce dernier avait déjà répondu à la lettre précédente. Sa missive était courte. Il s'en excusait avec amour, expliquant que ses futurs « supporters » ne lui laissent plus une minute de répit, qu'il était exténué, allant de réunions en réunions et que partout, face à lui — combattant ses idées de coopération totale avec la France — il trouvait Kalidou Hamady... Un Kalidou Hamady de plus en plus hargneux, exhalant sa haine à l'égard du pays où il avait tout appris ! De cela surtout, Jacques était peiné mais, heureusement, « l'Evêque » et « le Mécréant » étaient là, auprès de lui, le conseillant, le soutenant, lui évitant des erreurs !... Il commençait presque à avoir foi dans la réussite finale.

Lettre qui combla Yolande de joie: un message optimiste ! Elle aussi devait se montrer confiante dans l'avenir, malgré la distance qui la séparait de son mari, pour prouver aux Blancs qui l'entouraient que rien ne pourrait saper son bonheur d'épouse.

Ce fut dans cette correspondance régulière qu'elle sut trouver, pendant les deux mois qu'avait déjà duré son séjour en France, la force pour résister aux assauts répétés de son père — et même maintenant de sa mère — qui tentaient tout pour la détacher définitivement de Jacques et du monde africain.

La colonelle n'avait-elle pas été jusqu'à dire un soir où elles étaient toutes deux dans la cuisine en train de faire tiédir le biberon de l'enfant:

— Tu n'as pas l'air de te douter que, ton père et moi, nous nous sommes terriblement attachés à ce petit... Et que ce serait affreux pour nous si nous devions un jour nous séparer de lui ! Après tous les malheurs que nous avons connus, il est devenu notre unique joie...

— Quels malheurs ?

— Mais... d'abord ton mariage, ma chérie !

— Vous recommencez ? Vous devriez, au contraire, vous féliciter d'un tel mariage... S'il n'avait pas eu lieu, Henri ne serait pas là !

— Tu aurais très bien pu avoir un enfant aussi beau d'un autre homme, d'un Blanc... Écoute, ton père et moi, nous nous sommes renseignés: as-tu vraiment l'intention de retourner là-bas ?

— Pourquoi ?

— Parce que si tu décidais de rester ici, nous t'aiderions à introduire tout de suite une demande en divorce... Un avocat, que nous avons consulté, nous a certifié que dans ton cas — c'est-à-dire celui d'une union désastreuse entre une femme blanche et un homme de couleur — ce n'était qu'une question de formalités...

— Désastreuse, mon union ? Avec un mari qui m'adore et un enfant pareil ?... Pour la dernière fois, maman, je vous demande de ne pas revenir sur ce sujet sinon je partirai avec Henri.

Et ce sera pour toujours, cette fois ! Dites-vous aussi que plus vous insisterez pour démolir Jacques dans mon esprit, plus il y grandira ! Je suis une Hervieu, comme mon père, c'est-à-dire têtue !

Le troisième mois de séjour à Asnières venait de commencer.

Ce soir-là, Yolande rentra assez tard. Elle avait passé sa soirée au *Baobab* avec celui qu'elle considérait son meilleur confident de Paris. Elle était rayonnante parce que, comme tout le monde, elle savait la grande nouvelle: le Chef de l'Etat venait de s'adresser aux Français dans un message télévisé pour leur annoncer que l'indépendance était officiellement accordée aux pays d'Afrique, soumis jusqu'à ce jour à l'influence française, qui cessaient d'être des colonies pour devenir des nations libres.

Quand elle entra dans le pavillon, Yolande y trouva un colonel Hervieu livide, qui restait prostré dans un fauteuil du salon devant le poste de télévision éteint

— Jamais plus, dit-il d'une voix sourde à sa fille, je ne me servirai de cet appareil qui a été, ce soir, l'instrument de la plus basse démagogie ! Après que le message a été terminé, pour la première fois de ma vie, je ne me suis pas levé quand on a joué *la Marseillaise* !

Après avoir regardé sa fille, il continua:

— Evidemment toi tu exultes ! Il y a longtemps déjà que tu ne te conduis plus en Française, mais en habitante de cet Oubangui-Chari... À propos, comment vont-ils l'appeler cette nouvelle république ? La République d'Oubangui-Chari ? Ce serait grotesque !

— Je puis vous le dire, père, puisque je le sais déjà: « La République Centrafricaine... »

— Ils ont trouvé cela tout seuls ? Mais, ma parole, ils progressent, ces sauvages !

— Assez, père ! Ce sera un jour une grande et une belle République, limitée au nord par le Tchad, au sud par la République du Congo, à l'ouest par les Républiques du Niger et à l'est par l'État du Soudan.

— Tout cela des Républiques nouvelles et indépendantes ?

— Il fallait bien qu'elles le devinssent.

— On croit rêver !

Il s'adressait maintenant à sa femme qui était restée silencieuse, cherchant à se faire oublier dans un autre coin du salon:

— Vois-tu, Léonie, c'est pour en arriver à ce résultat que des gens comme nous ont sacrifié leurs plus belles années de jeunesse à l'Afrique ! Je pense, Yolande, qu'« on » doit pavoiser à Bangui. Il est vrai qu'ils n'ont pas encore de drapeau... Mais s'il n'y a que cela, ça viendra vite !

— Père, vous n'auriez pas pu dire « ton mari » ou « Jacques » plutôt que « on » ?

— Et que va-t-elle faire, cette République Centrafricaine ? Collaborer avec la France dans une union complète ou tirer à boulets rouges contre elle ?

— Tout dépendra des élections: si Jacques et ceux qui pensent comme lui sont élus, il n'y aura pas de nation plus pro-française... Si c'est un Kalidou Hamady et son parti qui l'emportent, les Français n'auront plus leur place en Oubangui.

— Qu'est-ce que tu ferais dans ce cas-là, toi ?

— Je ferai ce que voudra mon mari...

— Connaissant ton caractère indépendant, nous n'aurions jamais cru, ta mère et moi, qu'un jour viendrait où tu saurais te montrer une femme aussi soumise ! Il faut croire que ce nègre a des talents exceptionnels...

— Père, vous êtes odieux !

Elle préféra monter dans sa chambre, son seul refuge, auprès de son fils. Sa décision était prise: elle n'avait plus rien à faire en France. Le moment était venu où son vrai rôle actif allait commencer auprès de Jacques qui, plus que jamais, allait avoir besoin d'elle. Dès demain, elle lui enverrait une lettre pour lui demander quand il voulait qu'elle revînt avec leur enfant.

Le lendemain, elle partit de bonne heure pour la poste, après avoir informé sa mère qu'elle ne rentrerait que pour le repas du soir. Elle voulait se promener à Paris, et spécialement dans le Quartier latin, pour savoir quelle était l'opinion de la jeunesse studieuse, de l'homme de la rue aussi, de la population enfin, après que tous avaient entendu ou lu le message du Chef de l'État.

Elle commença à dévorer les journaux dans le train de banlieue bondé qui la conduisit à Saint-Lazare. Dans l'ensemble, les réactions de la presse étaient plutôt favorables: on ne lutte pas contre un courant de liberté et d'indépendance qui emporte tout... Elle fut frappée aussi par le calme des Français de la métropole qui se résignaient à l'inévitable parce qu'ils pensaient que c'était encore la meilleure solution. Par contre, elle imagina quelle pouvait être la réaction de la « Colonie blanche de Bangui » et des irréductibles, les habitués du *Café de Paris* dirigé par le sinistre « Monsieur Gaston » ! Eux devaient fulminer: la désillusion de son père, le colonel, ne devait rien être en comparaison de leur rage désespérée ! Elle pensa aussi à Boutières en se demandant, avec une réelle angoisse, ce qu'il allait faire. Normalement, il continuerait sans doute à aider Jacques dans sa campagne politique, mais n'avait-il pas agi ainsi jusqu'à ce jour que parce qu'il espérait secrètement que jamais la France n'accorderait l'indépendance attendue par les Noirs ? Et n'allait-il pas devenir un ennemi du nouvel Etat africain maintenant qu'il était créé ? Boutières devait être torturé, partagé qu'il était entre l'affection due à son filleul, l'amitié qu'il lui portait à elle, Yolande, et qu'elle avait sentie presque amoureuse, le regret aussi d'assister à l'effondrement d'une certaine forme de la puissance française.

Au *Baobab*, où elle déjeuna, elle retrouva son ami le Sénégalais qui lui demanda simplement:

— Quand partez-vous ?

— C'est aussi votre avis que je dois rejoindre sans tarder mon mari ?

— Je le crois... Je vous regretterai, mais je suis persuadé qu'à votre prochaine venue en France, il vous accompagnera. Nous boirons alors un de ces whiskies du triomphe !

— Mais vous ? Pourquoi ne rentrez-vous pas au Sénégal ? Là-bas aussi se crée une nouvelle République qui a besoin d'hommes tels que vous !

— Des gens comme moi ? Je ne suis qu'un débitant de boissons, doublé d'un restaurateur... À quoi servirais-je là-bas ? Le Sénégal a la chance d'être beaucoup plus évolué que tous les pays d'Afrique qui sont ses voisins. Le problème politique sera facilement résolu chez nous: nos futurs chefs sont tout désignés ! Ils étaient déjà des hommes politiques de la République Française. Certains étaient même députés, sénateurs, voire ministres ! Ils ont l'habitude de « la chose publique » tandis que chez vous, en République Centrafricaine, il faut créer les hommes de toutes pièces et ceci, dans un délai très rapide... Personnellement, je rendrai beaucoup plus de services en restant ici dans mon restaurant africain qui va devenir une sorte de carrefour des différents ressortissants de nos jeunes États quand ils viendront à Paris. Ils s'y sentiront chez eux et pourront confronter leurs points de vue.

— Votre établissement va être, pour la colonie noire de Paris, l'équivalent d'un certain café de Bangui qui était réservé à la colonie blanche.

— Avec cette différence essentielle que je ne veux pas d'exclusivité raciale ! Ma maison restera grand ouverte pour tous: Blancs et Noirs. C'est la formule de l'avenir... J'ai d'ailleurs pris la décision d'accrocher à mes murs des pancartes où seront inscrits les noms des capitales des nouvelles Républiques: Dakar, Bamako, Nouakchott, Ouagadougou, Porto-Novo, Abidjan, Niamey, Libreville, Brazzaville, Fort-Lamy, Bangui...

— Cela offrira au moins l'avantage de permettre aux Français, qui entreront ici, d'y apprendre un peu la géographie de l'Afrique. Si vous saviez comme certaines de mes meilleures amies de pension sont ignares sur la question !

— On ne peut pas demander aux Françaises de tout savoir, madame... Elles ont déjà tant de qualités !

Yolande le regarda, sceptique.

Elle rentra à Asnières beaucoup plus tôt qu'elle ne l'avait prévu: pourquoi continuer à tramer dans Paris puisque Paris semblait avoir beaucoup d'autres préoccupations que l'indépendance des pays d'Afrique noire !

Quand elle fut dans le vestibule du pavillon, elle entendit, provenant du premier étage, des rires... Cela lui sembla très insolite dans cette maison triste où elle n'avait pas souvenance d'avoir Jamais

entendu rire. Elle remarqua aussi qu'il n'y avait personne dans le salon, ni au rez-de-chaussée. Sans faire de bruit, elle monta au premier et là, elle resta, saisie, devant la porte entrouverte de sa chambre ! Par l'entrebâillement, elle aperçut sa mère en conversation volubile avec deux dames qu'elle n'avait jamais vues. C'étaient elles qui riaient pendant que la colonelle disait :

— Vous voyez bien que je n'avais pas menti: mon petit-fils est nègre !

— On dirait un jouet ! gloussa l'une des visiteuses.

— Si mon mari, continua Mme Hervieu, se doutait que je vous l'ai montré, il serait dans une de ces colères ! J'ai profité de ce qu'il était sorti.

— Cela se comprend un peu, déclara l'autre visiteuse. Avoir un petit-fils nègre quand on a été officier supérieur dans l'armée française, c'est plutôt vexant !

— Si une pareille aventure était survenue dans ma famille, je ne sais pas ce que j'aurais fait ! surenchérit la première. Heureusement ma fille ne m'a pas fait un coup pareil ! Mais comment cela a-t-il pu arriver pour la vôtre, chère madame ?

— La vie d'étudiante... Vous vous doutez de ce que c'est ! expliqua la colonelle. Hélas, on ne rencontre pas que du beau monde au Quartier latin ! On y trouve de tout.. Ma pauvre petite s'est laissé séduire et voilà le résultat ! Cet enfant est adorable mais, mon mari et moi, nous sommes quand même très ennuyés... Pour le moment, ça peut encore aller parce que c'est un bébé, mais après ! Vous vous rendez compte de ce que sera notre calvaire de grands-parents quand il grandira ? Les gens diront partout, en nous désignant avec ce mépris que j'ai bien connu quand nous étions au Gabon: « Leur fille unique a fauté avec un Noir... » Ce sera épouvantable !

— Fauté est peut-être exagéré puisque vous nous avez dit qu'ils étaient mariés ?

— C'est bien ce qui nous ennuie ! Enfin, Yolande prétend que son mari est appelé aux plus hautes destinées politiques... Avec tout ce qui se passe en ce moment là-bas, c'est possible après tout !

La jeune femme ne put en entendre davantage.

Blême, elle entra dans la chambre, disant d'une voix rauque:

— Je vous interdis à toutes de toucher à mon fils ! Et sortez !

Le ton n'admettait pas de réplique. La colonelle risqua cependant un timide:

— Voyons, ma chérie, nous ne faisons rien de mal...

— C'est d'abord vous, maman, que je veux voir quitter cette chambre ! Je ne vous pardonnerai jamais ce que vous venez de dire, ni les rires de ces bonnes femmes !

— Bonnes femmes ! s'exclama l'une d'elles. Vous avez mal élevé votre fille, madame Hervieu ! D'ailleurs, son mariage le prouve...

— Yolande, ces dames sont de très bonnes amies que je rencontre tous les matins au marché depuis des années. Je réponds d'elles et de leur discrétion.

— Quelle discrétion ? Vous vous figurez sans doute que j'ai honte d'avoir un si bel enfant ? Mais j'en suis fière !

Elle avait pris son fils dans ses bras et le leur présentait :

— Regardez-le : n'est-ce pas une merveille ? Et son sang noir vaut largement celui des Hervieu ! Au moins, ce n'est pas du sang de petit-bourgeois... C'est du sang qui vient de la brousse ! Maintenant, pour la dernière fois, sortez toutes !

Les trois femmes n'attendirent pas que l'ordre fût répété. Pendant qu'elles commençaient à descendre l'escalier en hâte, Yolande ferma sa porte. Elle ne perdit pas une seconde pour faire ses valises. Dès qu'elles furent prêtes, elle rejoignit le vestibule et appela un taxi par téléphone. Sa mère n'osait pas sortir de sa cuisine où elle s'était réfugiée après le départ précipité des « bonnes amies ». La jeune femme remonta dans sa chambre, surveillant de sa fenêtre, l'arrivée de la voiture. Dès que celle-ci fut devant la maison, elle descendit, portant son enfant, pendant que le chauffeur se chargeait des bagages.

Entendant les allées et venues, la colonelle sortit prudemment de la cuisine, en demandant :

— Mais, Yolande, qu'est-ce que tu fais ?

Sa fille ne répondit pas et lui claqua la porte de sortie à la figure. Au moment où elle montait dans le taxi, le colonel rentrait

— Tu repars ? demanda-t-il.

— Pour toujours ! Maintenant, je me fais un plaisir de vous prévenir que pour vous, père, qui n'aviez pour seule idée en tête que de cacher votre petit-fils, vos précautions seront désormais inutiles ! Maman s'est chargée de le montrer à « ces dames du marché d'Asnières... » Et savez-vous pourquoi ? Non parce que ça la flatte d'être grand-mère ! Uniquement parce qu'elle trouve amusant d'avoir un petit-fils nègre ! Vous connaissant, père, et sachant quelle sera votre réaction après mon départ j'avoue en effet que c'est drôle... Très drôle !

Elle s'engouffra dans le taxi qui démarra. Alors seulement elle ressentit l'impression de détente qu'elle n'avait plus connue depuis son retour, dix semaines plus tôt. Elle se pencha vers l'enfant couché sur ses genoux, qui la regardait de ses grands yeux noirs, en lui murmurant :

— Je t'avais dit, mon chéri, le jour de notre arrivée dans cette maison, que nous ne serions pas longs à en repartir, toi et moi... Nous n'avons que trop attendu ! C'est ton père, seul, qui a besoin de nous...

*

Le quadrimoteur d'Air France venait de décoller.

Yolande s'était fait conduire directement à Orly et elle avait fait valoir sa situation de jeune maman, ayant un enfant en bas âge, pour obtenir le premier passage disponible à destination de Bangui. L'attente n'avait duré que quelques heures. Elle avait profité de ce répit pour adresser en priorité un câble à Jacques où elle l'informait de son brusque retour, mais en prenant soin de préciser aussi, à seule fin qu'il ne s'inquiât pas, que l'enfant et elle étaient en parfaite santé et que « tout allait bien ». Demain, au début de la matinée, tous trois seraient réunis et plus jamais — elle en faisait le serment — la famille ne se séparerait !

Comme son père Jacques, lorsqu'ils s'étaient envolés après leur mariage civil pour la même destination, le petit Henri s'était endormi. Et, comme la première fois aussi, Yolande ne parvenait pas à trouver le sommeil. La blessure morale, reçue l'après-midi, avait été trop cruelle. La fierté de la jeune maman avait été bafouée par les rires et par les commentaires ineptes de vieilles femmes qui s'étaient montrées pires que les « dames de la Colonie » de Bangui. Elle aurait voulu tout oublier, mais c'était impossible ! Elle revécut aussi en pensée les semaines parisiennes qu'elle venait de vivre et sa conclusion, amère, fut que ce séjour avait été inutile. Elle avait eu tort de se laisser fléchir par les arguments de l'évêque. C'était lui, d'ailleurs, le grand responsable de cet échec : jamais il n'aurait dû prendre l'initiative d'adresser un télégramme à ses parents pour les informer de la naissance de leur petit-fils ! Si le prélat avait pris la peine de la consulter avant d'agir ainsi, elle lui aurait interdit de le faire et les Hervieu n'auraient jamais connu l'existence de celui qui, dans leur esprit, n'était qu'un « fils de nègre ». Tout aurait été pour le mieux.

Mais comment en vouloir au saint prêtre qui avait cru bien faire ? C'était surtout à elle-même, à sa propre sottise, qu'elle devait s'en prendre... À un moment, elle s'était imaginée, elle aussi, que la seule vue de l'enfant arrangerait tout ! « Lorsque l'enfant paraît » n'était plus, dans son esprit, qu'une phrase dérisoire ou un titre de vaudeville.

Il y a des naissances qui n'arrangent rien dans les familles...

Le quadrimoteur survolait encore la France, mais Yolande avait l'impression de se trouver déjà en Afrique: à l'inverse de l'avion qu'elle avait pris pour venir à Paris, celui-ci ne comptait pratiquement que des passagers noirs et elle y était la seule femme avec l'hôtesse. Les hommes, jeunes pour la plupart retournaient dans leurs pays pour y briguer, sans aucun doute, un poste important ou lucratif. Ce qu'avait dit le patron du *Baobab* était exact: des places étaient à prendre, mais il fallait se dépêcher !

Il n'y avait pas un seul de ces voyageurs qui n'avait regardé, -avec étonnement, cette jeune femme blonde qui prenait le même appareil qu'eux. Pour eux, il y avait là une invraisemblance: tous savaient que, dans le sens opposé, il y avait très peu de Noirs à bord des avions qui étaient pris d'assaut par des Blancs, désireux de fuir la nouvelle Afrique où ils ne pourraient plus régner en maîtres absolus, et de se créer, s'ils le pouvaient encore, des situations de repli en Europe. Le double courant migrateur était assez extraordinaire, mais quand même moins surprenant que la présence de cette femme blanche qui semblait désertier la France: il était vrai que la couleur de peau de l'enfant, qu'elle portait dans ses bras, expliquait bien des choses... Mais Yolande eut l'impression assez désagréable que tous ces hommes noirs — qui auraient plutôt dû lui adresser des regards ou des sourires de complicité destinés à lui montrer qu'ils l'approuvaient d'aimer leur race — la regardaient avec un certain mépris. Jamais encore, elle n'avait senti cela chez des Noirs, sauf peut-être, par lueurs fugitives et très rapides, dans le regard froid et cruel de Kalidou Hamady.

Il y avait aussi, dans l'attitude générale de ces passagers de couleur, une réelle suffisance. L'humilité noire proverbiale s'était complètement effacée de leurs visages. Quand ils commandaient une boisson à l'hôtesse, c'était avec une morgue qui aurait pu être assez désagréable si elle n'avait pas été aussi enfantine. Yolande en éprouva une véritable gêne pour la jeune femme en uniforme qui était blanche comme elle.

Ce dont l'épouse de Jacques ne pouvait encore se rendre compte, c'était que ces Noirs — poussés par d'ambition alors que très peu d'entre eux avaient les capacités suffisantes pour la justifier — étaient avant tout des arrivistes qui s'apprêtaient, selon la prédiction du restaurateur sénégalais, à jouer sur le territoire africain, qu'ils avaient quitté depuis des années, le rôle d'hommes se croyant complètement évolués et aptes à tout diriger parce qu'ils parlaient une autre langue que le dialecte.

Ils étaient vêtus à l'européenne, portant des cols de chemise

immaculés dont la blancheur tranchait avec leur peau couleur d'ébène, arborant des cravates bien nouées dont les coloris étaient parfois discutables. Ils incarnaient le « Noir civilisé », dont le raffinement n'était encore que de surface. Il aurait suffi de les déshabiller, de les mettre nus selon la loi de la brousse pour qu'ils retrouvent instantanément leurs instincts primitifs. Le vernis ne serait pas long à gratter.

En eux était l'insolence de l'enfant auquel on a eu le tort de dire qu'il est plus intelligent que ses camarades, du sous-officier dont on fait brusquement un officier, du primaire auquel on donne le droit de juger le travail d'un agrégé.

Sachant que bientôt ils auraient des possibilités d'accès rapide au pouvoir dans leur pays, ils se conduisaient déjà comme s'ils le tenaient. Gonflés d'orgueil subit, ils ne considéraient pas cette femme blanche — qui s'était fait faire un enfant par l'un des leurs -r- avec plus de respect que n'importe laquelle des femmes noires...

Dans cet avion, Yolande se sentait entourée par la même suspicion qu'elle avait déjà décelée la nuit où elle était revenue danser — après s'être donnée pour la première fois à l'amant noir — dans une boîte de la rive gauche fréquentée exclusivement par la clientèle nègre. Elle se remémorait très bien que tous les regards des hommes de couleur s'étaient alors tournés vers elle, semblant dire: « Désormais, parce que vous avez été prise par l'un de nous, que vous le vouliez ou non, vous ferez partie de notre collectivité... Maintenant vous êtes l'égale de nos compagnes noires et comme elles, vous nous obéirez. »

Souvenir qui mettait mal à l'aise celle qui rentrait en République Centrafricaine avec la volonté bien arrêtée de s'y faire respecter par tous, et surtout par les indigènes ! Des paroles de son père lui revenaient aussi en mémoire et elle aurait souhaité de toute son âme que celles-ci, après une année à peine, ne se révélassent pas prophétiques: *« La seule attitude à prendre avec ces gens-là est de maintenir ses distances. Si tu leur fais grâce de la moindre amabilité, ils s'imaginent qu'elle leur est due. Ils deviennent très rapidement arrogants et se croient tout permis: c'est l'invasion ! Les Noirs ne respectent que ceux qu'ils craignent et, à partir du moment où ils te considèrent comme leur égal, ils te méprisent... »*

Elle fut très étonnée de ne pas trouver son mari à l'aéroport de Bangui. Seul Mgr Thibaut était là:

— Ma chère enfant, dit-il aussitôt pour la rassurer, n'en veuillez surtout pas à Jacques s'il n'est pas venu vous embrasser tout de suite ainsi que son fils, mais votre télégramme n'est parvenu que ce matin à mon domicile. Depuis vingt-quatre heures, Jacques, qui est

maintenant officiellement candidat à la députation pour le futur Parlement de « notre » nouvelle République Centrafricaine, accompli sa première tournée de campagne électorale... Il est quelque part dans la brousse, accompagné d'une escorte d'amis sûrs dirigée par Boutières. Je n'ai pas eu le temps de le faire joindre, par téléphone ou par radio, pour lui faire part de l'excellente nouvelle de votre retour... Mais ce sera certainement fait avant ce soir.

Dans le parking de l'aéroport, il y avait la vieille Ford que Yolande n'avait plus revue depuis sa venue à Manjo. L'évêque se mit au volant, disant:

— Je ne suis plus un conducteur très jeune, mais j'ai au moins le mérite d'être chevronné: j'ai passé mon permis de conduire il y a déjà cinquante-cinq années ! Mon jeune et fidèle adjoint, le père Ignace que vous connaissez bien, n'a pas pu faire le chauffeur aujourd'hui, car il est très pris, lui aussi, par la campagne électorale.

— Vous n'allez pas me dire qu'il se présente à la députation ?

— Il aurait toutes les qualités requises... Mais nous préférons qu'il ne reste que le député du Bon Dieu: il n'y en a pas tellement sur la terre !... Le père Ignace fait actuellement à Bangui et dans les environs de notre capitale, une série de conférences contradictoires où il s'efforce d'expliquer aux catholiques noirs qu'ils ne doivent accorder leurs suffrages qu'à des hommes tels que Jacques, qui sont pour la collaboration totale avec la France, nation chrétienne. S'il n'en était pas ainsi, c'en serait fait de tous les efforts que nos missions ont accomplis depuis des années dans ces régions déshéritées. Le prestige du père Ignace est grand sur les foules noires parce qu'il est de leur couleur... Le seul petit ennui, c'est qu'il est sénégalais: j'aurais préféré qu'il fût né, par exemple, comme Jacques, dans un village de l'Oubangui... Mais enfin, quand ils veulent s'en donner la peine, les Sénégalais peuvent se montrer intelligents...

— J'en sais quelque chose ! Le seul homme qui m'ait dit des choses sensées pendant mon séjour à Paris en était un.

— C'est vrai, ce séjour... Si nous en parlions ?. D'abord, il semble que votre voyage se soit bien passé... Le jeune homme a bien supporté l'avion ?

— Admirablement.

— C'est déjà un brave ! Et vos chers parents, comment se sont-ils comportés ?

— Mon mari ne vous a donc pas relaté ce que je lui expliquais dans mes lettres ?

— Jacques a toujours été discret... J'ai cru cependant deviner, à quelques vagues confidences qu'il m'a faites, que les rapports, avec monsieur votre père notamment, n'avaient pas toujours été très faciles pour vous ?

— Ils ne l'ont jamais été, monseigneur, et ils ne pourront plus l'être ! C'est d'ailleurs la véritable raison pour laquelle j'ai préféré brusquer mon retour...

— Ce que vous me dites là me chagrine beaucoup ! J'aurais cependant cru que la vue de ce petit être...

— Nous nous sommes trompés, vous et moi, monseigneur... Mais tout cela, c'est le passé... Parlons plutôt de l'avenir...

La voiture roulait dans Bangui.

Un Bangui que Yolande avait du mal à reconnaître, tellement les choses et les gens semblaient y avoir changé en trois mois. Elle ne retrouvait plus la ville un peu dolente, s'étalant paresseusement sur la rive nord du grand fleuve, dont elle avait savouré le charme tranquille le jour où elle l'avait traversée pour la première fois, en compagnie de Jacques, dans la jeep de

Boutières pendant que ce même prélat lui en montrait les principaux monuments.

Ceux-ci étaient toujours là, mais pavoisés.

— Qu'est-ce que c'est que ce drapeau ? demanda-t-elle.

— Celui de la République Centrafricaine... Il y a, comme céda, actuellement sur le continent noir une foule de drapeaux nouveaux qui ont fait leur apparition... On prétend que, en politique, tout n'est qu'une question de drapeau... Je n'en suis pas tellement persuadé ! D'autant plus que nos amis noirs ont un mal infini à trouver des combinaisons de coloris leur permettant d'avoir un emblème national qui ne ressemble pas à celui d'une autre nouvelle République ou même d'une ancienne ! C'est très difficile de créer un drapeau qui soit attrayant...

— On ne voit plus ici le drapeau français ?

— On l'aperçoit encore sur quelques bâtiments qu'a conservés la France... Mais je crains qu'il ne disparaisse de plus en plus... Hé oui... Ces trois couleurs, que les révolutionnaires de 1789 croyaient devoir être éternelles, commencent à pâlir...

— J'espère quand même qu'elles continuent à flotter dans la brousse en haut d'un certain mât que vous connaissez mieux que personne, monseigneur ?

— Ma chère enfant, j'ai le regret de vous dire que, là aussi, elles ont été remplacées ! Je ne l'ai pas constaté personnellement: c'est Boutières qui me l'a dit. J'avoue que cela m'a fait un peu de peine...

— Alors Boutières est avec Jacques ?

— Il ne le quitte pas d'une seconde: c'est un admirable parrain !

— Il n'est donc pas retourné à Zemongo ?

— Il y a été remplacé, lui aussi, par un homme de couleur... Les événements vont vite actuellement en Afrique ! Il faut dire aussi que notre vieil ami n'a rien fait pour conserver son poste. Du jour où l'indépendance a été proclamée, il a déclaré que les Noirs pouvaient bien tuer tous les animaux sauvages de la création si cela leur faisait plaisir puisqu'ils étaient devenus les maîtres absolus chez eux... Personnellement, je ne partage pas son opinion et je déplore vivement cet abandon massif de certains postes par les Blancs sous le fallacieux prétexte qu'il n'y a plus rien à faire pour eux en Afrique noire ! Il y aura toujours à faire, et même de plus en plus pour les Blancs de bonne volonté... En ce qui concerne notre « mécréant », je ne me suis pas trop élevé contre sa décision parce que j'ai estimé que sa présence serait beaucoup plus utile actuellement auprès de Jacques que dans une réserve de chasse lointaine.

— Moi aussi, je suis heureuse qu'il soit auprès de mon mari.

La capitale du nouvel État était sortie de sa léthargie pour célébrer avec éclat les fêtes de l'indépendance. Seulement l'éclat, chez les Noirs, n'existe que s'il est accompagné de beaucoup de bruit. Ce n'était pas le tam-tam de la brousse qui avait envahi chaque rue principale de la ville, mais un tintamarre confus où se mêlaient les cris-des enfants, les rires des femmes, des concerts de batterie de cuisine qui venaient — on ne savait trop pourquoi — de chaque maison habitée par des Noirs. Des papiers multicolores, des monceaux de confettis et des amas de serpentins s'étaient amoncelés sur la chaussée.

Brusquement, à un carrefour, une fanfare éclata et les occupants de la Ford se trouvèrent face à un orphéon noir, dont les exécutants avaient les tenues les plus hétéroclites, allant d'uniformes militaires périmés à des boubous aux teintes agressives. Mais tous portaient des shakos qui semblaient venir directement du magasin d'accessoires d'un théâtre d'opérettes. Et les cuivres sonnaient, les cymbales vibraient, la grosse caisse était déchaînée... Tout cela, pour faire un vacarme assourdissant. La marche militaire jouée était assez entraînante pour drainer, derrière les musiciens, la foule de ceux qui n'avaient jamais rien à faire: cette immense foule noire, bon enfant et hilare, qui défilait dans une indiscipline complète.

— Vous voyez qu'il y a du nouveau à Bangui ! dit l'évêque qui venait d'être contraint de stopper sa voiture pour laisser passer les hordes. Et savez-vous ce que joue cette brillante cohorte ? Le nouvel hymne national de « notre » République...

— Parce qu'ils ont déjà eu le temps de composer un hymne ?

— Avec le drapeau, c'est la toute première chose à laquelle ils ont pensé... N'oubliez pas que ce sont encore de grands enfants ! Le reste viendra plus tard... J'ai appris que l'auteur de cet hymne est un ancien adjudant noir qui était sous-chef de musique militaire dans l'infanterie coloniale: pour une fois au moins, les compétences ont été utilisées... Il n'est d'ailleurs pas si mal, cet hymne ! Sans avoir des « moustaches » comme *La Marseillaise*, il ne manque pas d'un certain panache...

— Nous n'entendrons plus *La Marseillaise* ?

— Mais si... Elle reviendra de temps en temps, quand nous recevrons la visite d'un ministre français ou quand une révolution se dessinera... Parce qu'il faudra bien que ce pays, comme tous les autres, connaisse une ou deux révolutions pour affermir ses destinées.

— Je croyais pourtant, monseigneur, que vous ne vouliez à aucun prix de révolution ?

— Pas maintenant ! Ce serait beaucoup trop tôt et surtout néfaste dans la période où la France transmet ses pouvoirs aux indigènes, mais après, ce sera normal que les Noirs se battent un peu entre eux...

— Et que feront les Blancs alors ?

— Ils assisteront en observateurs à la lutte à laquelle ils se garderont bien de prendre part ! Ce qui leur permettra de réconcilier tout le monde... Vous savez, mon enfant: le rôle de la France chrétienne et pacificatrice est loin d'être terminé ! C'est pourquoi je conserve une confiance inébranlable dans l'avenir.

Yolande put, en tout cas, remarquer que la popularité de Mgr Thibaut auprès des foules noires n'avait pas diminué. Il lui sembla qu'elle avait peut-être même augmenté: il n'y avait qu'à regarder les faces épanouies et les larges sourires qui saluaient le prélat. Et, comme elle était dans sa voiture, elle bénéficiait automatiquement de cette popularité. A chaque fois qu'il le pouvait, au passage de l'un des joyeux manifestants, l'évêque criait de la voiture en désignant sa voisine et l'enfant:

— C'est l'épouse de Jacques Yero avec son fils...

Aussitôt des vivats de sympathie fusaient. Yolande comprit que, pendant son absence, un immense travail de propagande avait déjà été fait sur le nom de son mari.

La grande foule du défilé était passée: la voiture put repartir. Elle traversa alors ce que l'on appelait « le quartier résidentiel » au bout duquel se trouvait la demeure de l'évêque et où avait toujours habité la population blanche de Bangui.

Le contraste était saisissant: il n'y avait pas un seul drapeau sur les maisons, même pas les couleurs françaises. Les volets étaient tous baissés, non pas pour éviter la chaleur, mais en signe de deuil. C'était comme si toute vie avait déserté ces bâtisses; le silence succédait au vacarme des autres quartiers.

— Ces gens-là, dit l'évêque en désignant les rues inanimées et vides, ne veulent pas comprendre que ce qui leur arrive est ce qu'ils pouvaient souhaiter de moins mal... Il n'y a eu aucune échauffourée, aucune effusion de sang ! Tout s'est bien passé, dans la joie d'une population qui a su conserver son calme politique, exactement comme tous les hommes de bon sens le souhaitaient... Mais, malgré cela, il reste une fraction importante de la colonie blanche qui s'obstine — comme monsieur votre père sans doute — à ne pas vouloir comprendre et qui préfère s'enfermer, pour pleurer inutilement sur un bonheur soi-disant perdu ! C'est assez insensé... Beaucoup de ces irréductibles sont déjà partis, abandonnant pratiquement tout: ce qui est une erreur dans ce pays où le courage n'est pas la fuite.

Yolande était quand même consternée.

Ce qui la frappa le plus fut la vision de la façade du *Café de Paris*: la terrasse, qu'elle avait connue si animée, où elle n'avait vu attablés que des Blancs, était déserte. Les chaises étaient empilées sur les tables, le rideau de protection restait baissé, ayant, fixée en son centre, une pancarte sur laquelle on lisait, en grosses lettres: À VENDRE...

— Qu'est donc devenu le propriétaire de cet établissement ?

— Le dénommé Gaston ? Eh bien, je crois qu'il a eu un certain flair en fermant sa maison dans la nuit qui a précédé la proclamation de l'indépendance... Et il a disparu ! Il a dû sauter dans le premier avion en partance... Boutières dit que ce bonhomme n'est pas une perte pour Bangui et qu'il était à peu près le seul qui y aurait eu des ennuis... La population noire ne pouvait pas le voir ! Elle ne lui pardonnait pas d'avoir interdit l'entrée de son café à tout homme ou femme de couleur... Lui, il a vraiment fait de la ségrégation raciale. On le lui aurait fait payer cher s'il était resté là ! C'eût été la seule note discordante de ces fêtes: il faut se féliciter de ce qu'elle n'ait pas eu lieu.

— Mais ces fêtes vont durer combien de temps ?

— Moins longtemps que vous ne pourriez le penser... Le Noir est

un éternel insatisfait qui se lasse très vite de tout, même de la joie collective où il excelle cependant ! Il s'agitiera encore pendant la durée de la période électorale, puis le calme reviendra... Bangui retrouvera son vrai visage, qui est celui de la sérénité passive. Les femmes recommenceront à y traîner leur démarche nonchalante dans les rues en portant des pyramides de fruits en équilibre sur leur tête, les hommes feront semblant de travailler et le fleuve Oubangui continuera à charrier ses eaux sablonneuses...

Sur les conseils de Boutières et des innombrables amis que sa gentillesse et sa probité lui avaient acquis pendant les dernières semaines qu'il venait de vivre complètement au milieu d'eux, Jacques avait installé son poste de commandement électoral à Yalinga dans l'ancien presbytère que la Mission catholique avait mis à sa disposition selon la demande de Mgr Thibaut

Les réunions de travail avaient lieu dans une salle de classe de l'école des Frères, prêtée par M. Marjot. A un mois du jour des élections, les choses ne se présentaient pas trop mal. Yalinga était la plate-forme d'où le candidat-député pouvait rayonner sur l'ensemble de son futur fief. C'était Boutières, grand chef d'orchestre occulte de cette campagne, qui avait dit à son filleul de se présenter aux suffrages des électeurs dans la région même où il était né et où il avait vécu ses premières années. Si Jacques était élu — et il y avait peu de chances qu'il ne le fût pas car, dans son district, il n'avait face à lui aucun candidat bien dangereux —, il serait vraiment au futur Parlement de Bangui le « député de la brousse ». Aucune appellation ne pourrait lui faire plus de plaisir.

Les réunions dites « contradictoires », se passaient, la plupart du temps, en plein air sur l'unique place de la petite ville, le soir, quand la température commençait à être plus supportable. Les discussions, qui avaient lieu en dialecte, étaient toujours passionnées mais le calme du candidat impressionnait les foules noires qui venaient de tous les horizons de la brousse pour voir et pour écouter celui qui serait peut-être appelé à les représenter dans le gouvernement de leur jeune et toute nouvelle République. Il fallait parfois répondre aux questions les plus saugrenues posées aussi bien par des hommes que par des femmes — puisque tout le monde serait appelé à voter — et dont certaines étaient de ce genre:

« Explique-nous ce que c'est qu'une République ! » ou bien: « Pourquoi les Blancs nous quittent-ils ? Ils n'étaient donc pas heureux avec nous ? »

Avec patience, Jacques répondait:

— Ils étaient très heureux... La preuve en est que ceux qui sont nos

grands amis restent auprès de nous... Mais ils ont voulu que nous soyons encore plus heureux.

— La République ne va pas nous prendre nos cases et notre récolte de manioc ?

— La République vous fera bâtir de belles cases et vous aidera à intensifier vos cultures.

L'impression, dominante, qui se dégageait de ces réunions sans cesse répétées, était que dans ce district éloigné de la capitale, la proclamation de l'indépendance n'avait ébloui personne à l'exception peut-être de quelques notables ou chefs de villages qui ne comprenaient pas pourquoi on leur demandait de désigner un représentant politique alors que chacun d'eux se croyait très capable de continuer à régner sur son bout de territoire sans recevoir l'avis ou les conseils d'étrangers. Pour eux, ce Jacques Yero, bien qu'il fût de leur race, était quand même un peu un étranger. D'abord, il avait tort de s'habiller à l'européenne, au lieu de se peindre le corps comme eux et de porter un beau costume emplumé.

— Je t'ai averti, disait « le conseiller » Boutières, que la question du costume pourrait avoir une grande importance ! Il sera indispensable qu'à la dernière grande réunion, que nous donnerons ici huit jours avant le vote pour nous rallier les électeurs hésitants, tu mettes un pagne de circonstance et que tu fasses quelques dessins au kaolin sur ta poitrine.

— Je ne pourrai jamais me prêter à une pareille comédie ! Et Yolande s'y opposera certainement.

— Ta femme est intelligente: la preuve, c'est qu'elle a compris qu'il fallait qu'elle soit avec ton fils à tes côtés pour cette ultime réunion. Tout est organisé: elle arrivera la veille avec le cortège qui sera spécialement formé à Bambari et qui fera beaucoup d'effet en traversant toutes les localités importantes telles que Ippy ou Bria... Partout on dira qu'un homme, qui a une telle escorte, est véritablement le seul qui puisse dignement représenter ce district ! Tu verras: j'ai très bien fait les choses, calquant ce défilé d'arrivée — toutes proportions gardées! bien entendu ! — sur ceux que l'on fait aux États-Unis pour l'élection du Président... La foule noire, plus que tout autre, adore le clinquant et les parades. Compte sur moi pour qu'elle soit servie !

Ce fut grandiose ! Il y avait de telles hordes humaines dans Yalinga que c'était à se demander s'il restait encore un être vivant dans les villages de la brousse à trois cents kilomètres à la ronde ! Il était certain qu'il n'y avait pas une agglomération perdue qui n'avait envoyé au moins une délégation. Certaines de celles-ci avaient marché

pratiquement sans discontinuer, pendant trois jours et trois nuits. Les hommes avaient porté leurs enfants à califourchon sur leur dos, les épouses légitimes et même les concubines avaient suivi, obéissantes, transportant les provisions de route. Ces étranges processions d'êtres à moitié nus, aux corps bariolés de peinture, avaient convergé, au son du tam-tam, vers la place de Yalinga, la submergeant, la recouvrant entièrement, la transformant en une gigantesque fourmilière humaine où l'on entendait tous les dialectes. Ceci dans un bruit indescriptible et sous une poussière remuée par des milliers de pieds qui piétinaient en cadence dans l'attente de l'apparition du « Grand Chef Yero ». Chaque tribu ou peuplade avait ses chants d'allégresse criards, rythmés par les équipes de féticheurs ou de sorcières qui étaient les régisseurs du plus fantastique des ballets.

Au centre de la place, une estrade était montée, prête à recevoir le candidat et son comité de patronage électoral. Ce serait de cette tribune qu'une dernière fois, Jacques exposerait les grandes lignes de son programme. Ensuite commencerait la fête de nuit, devant de grands feux où rôtiраient à la broche des gazelles entières, dont la chair délicate serait distribuée à tout le monde. C'était Boutières, qui après avoir eu cette idée, s'était chargé — avec une équipe de chasseurs noirs — de trouver les animaux dans une battue monstre. Quand j'étais rentré à Yalinga, avec ses trophées de chasse empilés sur trois camions, il avait confié à Jacques:

— Nous agissons comme les empereurs romains: que veut le peuple pour t'acclamer et te plébisciter ? « Panem et circenses »...

Cette immense ripaille collective serait, sans aucun doute, le clou d'une campagne électorale ou rien n'avait été laissé au hasard.

Pendant la nuit qui avait précédé le grand jour, Jacques et Boutières avaient quitté discrètement leur P.C. de Yalinga dans la jeep de tous les exploits pour aller au-devant du cortège dont le rassemblement avait lieu à Bambari avant la marche triomphale.

C'était à Bambari aussi que Jacques avait retrouvé Yolande et son fils, dont sœur Gertrud s'était instituée d'office la nounou. Même Mgr Thibaut était là ! Boutières lui avait téléphoné:

— Il faut absolument que tu viennes avec le père Ignace — pour qu'ils voient un prêtre noir — à « notre » meeting ! Ta présence nous amènera automatiquement les faveurs de toutes les populations de la brousse auxquelles tu as rendu visite et chez lesquelles tu as dit la messe avec distribution d'hosties ou de dragées. Pour ces primitifs le fait que « le Grand Sorcier Blanc » soutienne le candidat sera un facteur décisif.

L'évêque s'était laissé convaincre, sachant qu'il y a des heures,

dans la vie des foules, où l'on doit savoir utiliser tous les éléments attractifs dont on peut disposer. Demain, il serait donc, lui aussi une « attraction ».

Mais le plus sensationnel numéro de la fête serait sans doute l'orphéon de Bangui, qui avait été spécialement loué au grand complet — avec tous ses cuivres rutilants et ses uniformes d'opérette — pour répandre ses flots d'harmonie. Ce serait la première fois que les populations, accourues de la brousse, verraient et entendraient une fanfare. Ce n'était pas Boutières, mais Yolande qui avait eu cette idée géniale.

Au petit jour, à l'heure H, le cortège s'ébranla. Tous les véhicules disponibles des garages de Bambari avaient été réquisitionnés. Ce qui avait attiré cette remarque de Yolande :

— Vous vous souvenez, Boutières, de ce matin de notre voyage de noces où nous ne parvenions pas, Jacques et moi, à trouver une voiture à louer ! Vraiment, ce jour-là vous nous êtes apparu comme un sauveur !

Pour toute réponse, l'aventurier s'était contenté de sourire.

Jamais Diabira-Doul, qui était en grand costume d'apparat au premier rang des chefs et notables ayant eu le droit de prendre place sur l'estrade, n'avait assisté à une pareille féerie ! Tous ses rêves, tout ce qu'on lui avait appris de légendes africaines ou chrétiennes, tous les prodiges que pouvaient accomplir les féticheurs, tout était balayé, pulvérisé par la magnificence du cortège qui venait d'entrer sur la place de Yalinga. Et Diabira-Doul n'était pas le seul à avoir cette conviction : les gens de Manjo qui l'avaient accompagné, ainsi que tous les habitants des autres villages de la brousse étaient comme lui. Même le Dieu Galé, s'il avait décidé de se montrer enfin, ou l'ogre Ngakola, n'auraient pas pu s'entourer de tels fastes ! La conclusion immédiate, pour ces esprits simples, fut qu'un homme qui était capable d'impressionner à ce point les foules ne pouvait être qu'un très grand chef, le plus grand de tous les chefs !... Celui qui incontestablement devait représenter la région dans « la lointaine capitale ».

Une fois encore, Boutières ne s'était pas trompé : Jacques Yero avait gagné la partie dès son apparition... Tout était tellement beau ! Depuis le gros camion peint en rouge, qui venait en tête du défilé et sur lequel avaient été installés les musiciens chamarrés de l'orphéon qui jouaient à pleins poumons l'hymne national, jusqu'à la voiture finale — la jeep de Boutières — décorée d'une banderole de petits drapeaux aux couleurs de la nouvelle République... Entre ces deux véhicules, il y avait une théorie d'autres voitures, toutes plus

somptueuses les unes que les autres !

D'abord, venant immédiatement derrière le camion de la musique il y avait une immense voiture américaine, une Cadillac aux chromes étincelants, prêtée par le représentant de la General Motors à Bangui, toute blanche et décapotable, conduite par un chauffeur noir portant casquette et veston blanc, dans laquelle — se tenant d'une main au pare-brise — Jacques Yero utilisait l'autre pour répondre, d'un ample geste, aux ovations de la foule... Un Yero comme nul ne l'avait encore jamais vu: portant le pagne de la brousse et la poitrine recouverte de merveilleux dessins faits au kaolin... a Le Chef Idéal » !

S'il avait fini par se décider à cette transformation vestimentaire, conseillée depuis longtemps par Boutières pour les grandes circonstances, c'était parce que Yolande elle-même avait dit:

— Habille-toi ainsi, ne serait-ce qu'une fois ! Comme il y aura des délégations de partout, personne ne pourra oublier ton geste et quand ces indigènes — qui peuvent et doivent être tes plus fidèles partisans — repartiront dans leurs villages perdus, ils diront que tu es vraiment l'un des leurs...

Une Yolande assise à l'arrière d'une troisième voiture, une Peugeot également décapotée, qui avait été repeinte en hâte par le garagiste de Bambari où elle avait été louée et dont la teinte jaune canari aurait fait hurler d'horreur des foules moins sensibles aux coloris trop poussés... La jeune femme, épanouie et resplendissante, était vêtue d'un élégant tailleur de shantung clair et coiffée du casque colonial qui lui allait si bien... Elle tenait dans ses bras l'héritier qui était très éveillé et qui semblait ne pas être tellement étonné par tout le bruit qui l'entourait: sans doute avait-il déjà hérité des ambitions de sa mère ! À l'avant de cette même voiture, à côté du chauffeur noir en livrée blanche lui aussi, se tenait, modeste et souriante, sœur Gertrud qui, pour rien au monde, n'aurait accepté de se séparer de son nourrisson un jour aussi faste !

La quatrième voiture était peinturlurée aux couleurs épiscopales: un violet tendant vers le rouge... C'était la vieille Ford de Mgr Thibaut, qui avait été « toilettée » elle aussi. Assis à côté du père Ignace qui conduisait, le prélat répandait à profusion sur la foule le « geste de Paix » qu'elle aimait tant...

La cinquième voiture dégoulinait de photographes, dont la mission était de fixer sur pellicule pour les générations futures et surtout pour la propagande de toute dernière heure les minutes émouvantes que Yalinga allait vivre. Ils étaient si nombreux, ces reporters noirs venus de Bangui, juchés sur les ailes, les pare-chocs et même sur le capot, qu'il était impossible de voir la couleur du véhicule.

La dernière enfin était la jeep où Boutières, installé au volant, avait chargé une cohorte de négrillons qui hurlaient de joie.

Et tout cela roula vers l'estrade dans une symphonie de klaxons déchaînés et de phares allumés... Comme l'avait laissé pressentir le grand organisateur, il était difficile de faire mieux ! Quand le candidat se retrouva devant le micro placé sur l'estrade, entouré de son épouse portant toujours l'enfant dans ses bras, de l'évêque, du père Ignace, de sœur Gertrud, des chefs empanachés venus de toute la brousse et de l'orphéon au complet, les ovations se transformèrent en une immense clameur. Seul, Boutières ne monta pas sur le podium improvisé, préférant rester au bas de l'escalier, qui permettait d'y accéder, pour contempler, avec satisfaction, l'aboutissement de son travail électoral.

Le silence fut la chose la plus difficile à obtenir. Finalement, il se fit et Jacques put parler. Il sut se faire éloquent en dialecte tout en gardant une grande simplicité de ton. Son programme politique était simple: il se résumait à la volonté de faire de la nouvelle République l'une des plus florissantes de l'Afrique Centrale et ceci, grâce à la collaboration totale et sans équivoque avec la France.

Quand il se tut, les milliers d'auditeurs scandèrent son nom pendant de longues minutes sur un rythme de tam-tam:

— Yero ! Yero ! Yero !

Yolande fut alors prise d'une inspiration qui acheva de porter le délire de la foule à son comble: elle offrit son fils à Diabira-Doul pour qu'il pût, lui, le chef du village où était né Jacques, le présenter à bout de bras à la foule. Diabira-Doul le fit avec un plaisir manifeste. La vision de ce géant costumé et peinturluré tenant le bébé frêle, dont les petits pieds s'agitaient avec frénésie dans le vide, fut le point culminant du meeting. Au moment de descendre de l'estrade, le prélat murmura à la jeune femme :

— Je savais que le jour où il le faudrait, vous sauriez trouver le geste qui ferait la carrière de Jacques...

Le soir venu, le repas offert par le « comité électoral » commença à la lueur des brasiers. Autour de chaque broche géante, les indigènes dansaient en cercle, répartis par tribus et scandant sur le rythme des tambours, l'un de ces chants improvisés dont les gens de la brousse africaine ont le secret. Le plus étrange était que l'inspiration poétique était la même dans les différents dialectes:

Yero est le plus grand des Chefs

Il est aussi Y ami des Blancs

Il viendra nous voir dans de belles

Et défendra notre sol C'est un enfant de Manjo

Son fils aussi a été conçu à Manjo

Nous voulons Yero !

La complainte dura toute la nuit. Entièrement accaparée par la nourriture, le chant et la danse, la foule ne remarqua même pas que le héros de la journée avait profité d'un moment d'inattention générale à son égard pour reprendre, avec sa brillante suite, la route de Bangui. Même l'orphéon était parti, cédant la place au tamtam éternel...

Le dimanche suivant, jour du vote, Jacques Yero était élu triomphalement député du district de Yalinga. Quelques jours plus tard, il siégerait au nouveau Parlement de la République Centrafricaine sur une travée diamétralement opposée à celle où se trouverait son ancien camarade de collège, le Dr Kalidou Hamady qui avait aussi été élu, mais par la population noire de Bangui.

Comme l'avaient prévu l'évêque et Boutières, ce serait maintenant que les deux élus noirs auraient à s'affronter pour défendre leurs idées. Lequel l'emporterait et réussirait à imposer à la jeune République une politique basée sur l'un ou l'autre des deux principes suivants: fallait-il poursuivre l'œuvre civilisatrice et sociale en plein accord avec la France, ou, au contraire, n'était-ce pas mieux d'oublier délibérément les bienfaits que ce pays avait su prodiguer ?

Sans aucun doute, comme l'armée était pratiquement inexistante pour utiliser au besoin la violence, ce serait le plus subtil des deux antagonistes qui gagnerait...

*

Le colonel et son épouse n'en croyaient pas leurs yeux: le journal — celui qui, pour eux, faisait vérité d'Évangile puisqu'ils le lisaient depuis des années — l'annonçait en première page et en caractères gras: *Jacques Yero est nommé Premier ministre et Président du Conseil de la République centrafricaine*. Une photographie du nouveau grand homme était placée sous le titre. Il n'y avait aucun doute possible le personnage était bien celui que les Hervieu avaient reçu — et de quelle façon ! — un certain dimanche...

Un article suivait, expliquant que cette nomination était une grande victoire pour le resserrement et la consolidation des étroites relations qui unissaient la jeune République avec la France. « *Jacques Yero, lisait-on, s'est toujours montré un ami de notre pays où il a fait ses études à la Faculté de Droit de Paris.* »

Le colonel manqua s'étrangler quand il lut la suite de l'article: « *Il*

a d'ailleurs épousé une Française, fille d'un officier supérieur, qu'il a connue au Quartier latin pendant ses études. La Présidente est également docteur en droit et semble devoir être la plus précieuse des collaboratrices pour son époux. Ils ont un fils... »

De rage, le colonel jeta le journal, en s'exclamant:

— Ils ont même précisé qu'elle était ma fille ! C'est encore heureux qu'ils n'aient pas dit mon nom !

— Mais, Etienne, c'est plutôt flatteur pour toi d'être devenu le beau-père d'un homme politique aussi important ! Écoute plutôt ce que l'on dit sur ton gendre:

Elle avait repris le journal froissé pour lire à haute voix:

— *« Homme cultivé, poète à ses heures, le nouveau Président est un authentique fils de la brousse puisqu'il est né dans un village de la région-la plus sauvage du pays, à l'est de Yalinga. Après avoir été élu le mois dernier député de ce district, il a été appelé hier à diriger la politique de la nouvelle République. Son adversaire le plus farouche au Parlement de Bangui est le Dr Kalidou Hamady qui a acquis tous ses diplômes à la Faculté de Médecine de Paris. C'est un partisan résolu de la non-coopération avec la France et il devient le chef de la minorité parlementaire, la majorité ayant accordé sa confiance à la politique de collaboration totale avec notre pays sur tous les plans: économiques, sociaux et culturels. »* Ne trouves-tu pas que c'est plutôt bien, tout cela ?

— Un ami de la France ! Tant que ça durera...

— Mais l'influence de Yolande peut être très grande !

— Les femmes n'ont toujours engendré que des catastrophes en politique !

— Etienne, ne crois-tu pas que nous devrions envoyer un télégramme de félicitations ?

— Ah ça, tu es folle ?... Après ce que nous a fait Yolande ? Un départ, c'est beaucoup, mais deux, c'est trop !

La tournée de la colonelle au marché d'Asnières prit l'allure d'une sorte de triomphe. Toutes ces « Dames » avaient lu les journaux ou entendu la nouvelle à la radio et comme toutes s'étaient régalingées de l'aventure de « la fille des Hervieu » filant le parfait amour avec son nègre, il n'y en eut pas une qui ne réalisa que la « fille de l'officier supérieur » ne pouvait être que la belle Yolande.

L'une d'elles ne craignait pas de dire à la colonelle:

— Savez-vous que, sur la photographie du journal, il paraît être

plutôt joli garçon, ce nègre !

— Il est beaucoup mieux que sur la photo ! confia Mme Hervieu dans un sourire d'extase.

— Vous allez sans doute être invitée avec le colonel à aller faire un séjour là-bas ? demanda une autre péronnelle. Quelle chance vous avez ! J'aimerais tellement connaître ces pays sauvages...

Quand elle revint du marché, Léonie dit à son époux:

— Tout le monde sait déjà que ta fille est devenue une Présidente ! Si tu avais vu la considération dont j'ai été entourée ! Même la marchande de légumes n'a jamais voulu que je paie mes salades ! Elle m'a dit: « Oh ! madame la colonelle, vous n'y pensez pas: un jour où nous apprenons une si grande nouvelle... Permettez-moi de vous faire ce petit cadeau. »

— Je ne mangerai pas de cette salade ! hurla le colonel.

— Tu ne mangeras pas ! C'est facile à dire ! Et, tel que je te connais, ça ne te coupera quand même pas l'appétit, cette histoire de Présidence... Quand même, nous ne nous trompions pas tellement, toi et moi, quand nous disions que notre fille irait très 'loin ! Maintenant, pour elle, c'est la vraie réussite...

Deux mois passèrent pendant lesquels les Hervieu attendirent en vain une lettre de la Présidente, leur fille, les invitant à venir faire le séjour enchanteur sur les rives de l'Oubangui... Il était vrai aussi qu'ils ne lui adressèrent aucun message de félicitations: leur dignité de petits-bourgeois offensés le leur interdisait.

Les Hervieu étaient perplexes, ne sachant pas très bien à quel saint se vouer pour trouver la solution qui leur permettrait de sortir, avec les honneurs de la guerre, du conflit familial qui les avait opposés à leur unique héritière et qui risquait — pour peu que le silence se prolongeât entre le Palais du Gouvernement de Bangui où devait résider Yolande et le pavillon d'Asnières — de tourner pour eux au ridicule le plus achevé ! Déjà, la colonelle entendait, sur son passage au marché, des dames bien intentionnées qui chuchotaient:

— On dit que leur fille ne leur pardonne pas certaines choses...

Le colonel, lui, préférait rester enfermé toute la journée plutôt que d'avoir à répondre à des questions embarrassantes.

— Tu verras, lui dit un soir son épouse, que si cette brouille entre Yolande et nous continue, on finira par nous montrer du doigt et que nous n'aurons plus qu'à déménager !

— J'y pense sérieusement, répondit Etienne. Mais où aller ? Et surtout avec quel argent ? Celui de ma misérable retraite ?

À quelques jours de là, un matin, la bombe éclata sous la forme d'une nouvelle information parue dans le journal:

« Paris s'apprête à recevoir la semaine prochaine le Premier ministre de la République centrafricaine et Mme Jacques Yero. »

Une documentation, beaucoup plus abondante que la première fois — et sans doute répandue à bon escient dans la presse par les services de propagande des Affaires étrangères — apportait une foule de détails sur le couple présidentiel qui allait être l'hôte officiel de la France... Ce fut ainsi que les Hervieu apprirent que le Président Yero avait séduit un jour celle qui devait devenir sa femme en lui récitant un poème de son cru à la terrasse d'un café du Quartier latin... Interviewée à son tour par les reporters, « la- gracieuse Présidente » avait déclaré en toute simplicité: *« Je suis dans la joie de revoir la France qui est maintenant ma seconde patrie... Et j'ai bien l'intention de profiter de mon séjour à Paris pour réaliser enfin un rêve que je n'ai jamais pu mettre à exécution quand j'y vivais: faire la tournée des grands couturiers... »*

— Elle a toutes les chances ! soupira la colonelle.

— Plutôt que sa tournée de couturiers, elle aurait peut-être pu dire qu'elle serait surtout heureuse d'aller rendre visite à ses parents ! Parce qu'on ne dit pas un seul mot de nous cette fois-ci !

— Tu devrais être satisfait de cette discrétion: n'était-ce pas ce que tu voulais ? N'as-tu pas essayé de cacher le plus longtemps possible que ton gendre était noir ?

— Et j'ai eu raison tant qu'il n'était qu'un futur avocaillon sans avenir... Seulement aujourd'hui, c'est différent ! Puisqu'il va même être reçu à l'Élysée, ce serait stupide de nous montrer plus difficiles que le Chef de l'État...

— Enfin, Etienne, tu deviens raisonnable ! Mais oui, il faut absolument que nous soyons invités aux réceptions officielles, sinon nous nous couvrirons de ridicule dans Asnières et même dans toute la France ! Les gens diront: « Mais d'où sort-elle, après tout, cette Présidente Yero ? Elle ne doit pas être bien fière de ses parents pour les cacher ainsi ! » Il nous reste exactement sept jours pour agir. Qu'est-ce que nous pouvons faire à ton avis ?

— Je ne sais pas... En tant qu'ancien officier supérieur ayant eu un commandement en Afrique noire, je pourrais peut-être demander au ministère de la Défense nationale de faire une démarche en notre faveur auprès des Affaires étrangères pour que l'on nous invite ? Seulement, je n'ai plus beaucoup de relations à la Défense nationale depuis que j'ai été mis en disponibilité sur ma demande. On ne nous

pardonne jamais, à nous les militaires, de quitter l'armée de notre propre gré. Nous devons attendre qu'elle nous mette elle-même à la retraite !

— Pourquoi n'écrirais-tu pas directement à l'Élysée en précisant que nous sommes les propres parents de la Présidente Yero ? Il me paraît difficile que le Protocole nous oublie !

— Il le fera cependant si on lui conseille de nous ignorer...

— Qui pourrait donner un ordre pareil ?

— Mais ta fille elle-même, Léonie ! À moins que ce ne soit son mari qui n'a peut-être pas encore digéré la façon dont nous l'avons reçu ?

— Quand tu dis « nous », Etienne, tu exagères ! En ce qui me concerne personnellement, je me souviens très bien de m'être montrée aimable avec lui et d'avoir tout tenté pour éviter que les choses ne s'enveniment... Je l'ai même remercié des roses qu'il nous avait apportées !... Les fleurs ! Mais voilà ce qu'il faut faire: nous allons en envoyer de très belles; accompagnées de notre carte et adressées à Mme la Présidente Jacques Yero, à l'endroit où ils habiteront pendant leur séjour. Où crois-tu que ce sera ?

— Sûrement au Quai d'Orsay... C'est devenu une habitude d'en faire un hôtel pour y loger les hôtes qui nous coûtent cher... Ton idée n'est pas mauvaise, seulement ce ne sera pas le jour où Yolande verra les fleurs qu'elle pourra aussitôt nous faire inviter. Et comme la visite officielle ne dure que trois jours, nous manquerons les réceptions les plus intéressantes ! Non ! Il faut que notre fille sache sous vingt-quatre heures, et avant même qu'elle ne prenne l'avion pour venir, que nous sommes tous disposés maintenant à serrer chaleureusement la main de notre gendre... Note bien que je m'y refuserais si sa politique était dirigée contre la France, mais puisque la presse affirme qu'il est notre plus grand allié dans son pays, nous devons au contraire lui montrer que ses beaux-parents approuvent sa politique.

— Et s'il n'attachait aucune importance à notre opinion ?

— Un gendre est toujours flatté de recevoir les félicitations de ses beaux-parents ! Ceci, à plus forte raison quand ces derniers sont blancs et que lui est nègre !... Nous allons expédier immédiatement un télégramme à Yolande... Passe-moi une feuille de papier pour que je le rédige... Il faut que le texte soit simple et sans ambiguïté.

Pris d'inspiration, il commença à écrire, puis il ratura des mots. Finalement le fruit de sa cogitation donna un texte qu'il lut, non sans un certain orgueil d'auteur, à son épouse:

— « *Sommes heureux de votre venue en France. Stop. Serions enchantés te recevoir avec Jacques à la maison. Stop. Vous embrassons tous tes deux tendrement* » et je vais signer « *Pater* » ! Ça coûtera ce que ça coûtera, ce télégramme mais au diable les économies ! Et ce « *Pater* » rappellera à Yolande l'époque où je lui écrivais quand elle était pensionnaire chez les Dames du Sacré-Cœur. Je signalais toujours mes lettres ainsi... Qu'est-ce que tu en penses ?

— C'est parfait, Etienne. Il n'y a qu'une chose qui m'inquiète: ne crains-tu pas que Yolande, après « les discussions » que nous avons eues, ne trouve que notre affection pour son mari est un peu subite ? Peut-être faudrait-il nuancer davantage ?

— Nuancer quoi ? Ma fille sait très bien que, dans l'armée, on a horreur des phrases alambiquées !

— Etienne, il me vient une nouvelle idée... Pourquoi n'adresserais-tu pas plutôt le télégramme à cet évêque dont Yolande nous a tellement fait l'éloge et qui avait été le premier à nous envoyer un câble pour nous annoncer la naissance de notre petit-fils ? C'est lui qui a été le véritable moteur de la première réconciliation... Pourquoi ne le serait-il pas de la seconde ?

Le texte du télégramme fut modifié: il s'adressait à Mgr Thibaut:

— « *Ma femme et moi vous serions infiniment reconnaissants si vous obteniez que notre gendre et notre fille nous fassent une visite pendant leur séjour en France. Stop. Vous remercions respectueusement pour votre paternelle intervention. Stop. Colonel Hervieu.* »

Quand il fut posté, Etienne dit à Léonie:

— Il n'y a plus qu'à attendre...

Elle fut longue, l'attente... Elle parut même interminable aux Hervieu qui étaient assaillis de visites ou de coups de téléphone dont le refrain était toujours le même:

— Aurons-nous le plaisir de voir le Président et la Présidente à Asnières ?

Ce ne fut que la veille de l'arrivée de Jacques et de Yolande que la réponse de Mgr Thibaut arriva. Elle était laconique: « *Malgré tous mes efforts suis au regret vous informer que le Président et la Présidente n'auront pas la possibilité de modifier un emploi de temps très chargé pendant séjour à Paris.* » C'était une fin de non-recevoir.

— Il ne nous restera plus qu'à les voir à la télévision, comme tout le monde ! dit la colonelle désespérée.

— Je t'ai dit, le jour où la nouvelle de l'indépendance de nos colonies d'Afrique noire a été annoncée, que je ne tournerais plus

jamais le bouton de cet appareil ! Je tiendrai parole !

— Etienne ! Tu ne ferais même pas une exception pour « eux » ?

— Encore moins !

Mais comment résister à une telle tentation ? Et le lendemain, au journal télévisé, ils les virent..

Le petit écran montra d'abord l'arrivée de l'avion présidentiel à Orly et la descente de ses passagers sur la passerelle pavoisée pendant qu'un orchestre militaire jouait l'hymne national de la République Centrafricaine... Au bas de la passerelle se détachait la haute silhouette du chef de l'État français qui attendait le Président noir pour lui serrer chaleureusement la main.

Puis ce fut l'apparition de la Présidente, qui reçut une gerbe de fleurs des mains d'une petite fille qu'elle embrassa, avant que son époux ne passe en revue la garde d'honneur qui présentait les armes.

Après l'échange des paroles officielles de bienvenue, prononcées dans l'un des salons d'accueil magnifiquement décoré de l'aéroport, on vit le Président monter en compagnie du chef de l'État français dans une voiture découverte. La Présidente prit place dans une seconde voiture, également découverte, à côté de l'épouse du chef de l'État.

Les caméras de la télévision, disséminées un peu partout sur le parcours d'Orly à Paris, permirent de voir plusieurs passages du cortège officiel — précédé et encadré de solides motards en grande tenue — à différents points névralgiques de la capitale: derrière le tombeau de l'Empereur, devant la statue de Clemenceau, dans la cour de l'Élysée enfin...

Ensuite le speaker annonça le programme des manifestations qui seraient données en l'honneur des hôtes illustres. Celui-ci ne s'écartait pas de la tradition qui veut qu'un chef d'État ou un grand homme politique étranger ait d'abord droit à deux repas — un « déjeuner intime » et un « dîner d'apparat » — à l'Élysée. En échange, il serait dans l'obligation d'offrir à son tour au Quai d'Orsay un dîner, suivi d'une réception du Corps Diplomatique, pour montrer qu'il avait des usages...

Puis ce serait la visite du couple présidentiel à l'Hôtel de Ville où il faudrait signer le livre d'or avant de recevoir les cadeaux offerts par la Ville de Paris: une statuette rare pour le Président-Poète, un délicat travail de broderie pour la Présidente, un magnifique ours en peluche pour « Bébé » qui, d'ailleurs, n'était pas du voyage:

— Nous avons jugé plus sage de le laisser à Bangui, aurait confié la souriante Présidente aux hordes de reporters. Notre fils est encore trop

petit pour apprécier les merveilles d'un tel voyage ! Par contre, il sera enchanté de jouer avec ce bel ours offert par Paris...

Elle avait la parole facile, la Présidente, et elle trouvait toujours le mot juste. Les téléspectatrices avaient déjà remarqué qu'elle savait s'habiller, ne faisant pas du tout « femme de roi nègre »...

Toujours assis devant leur poste de télévision, dans le triste salon d'Asnières, le colonel et Mme Hervieu pourraient continuer à assister, le cœur gros, à l'impitoyable déroulement du triomphe organisé.

Ils savaient déjà que, à l'émission du soir, ils verraient le Président remonter les Champs-Élysées, debout dans une voiture qui resterait découverte même si la pluie était diluvienne pour recevoir les acclamations de la foule parisienne ou, à défaut, — car Paris commençait à se lasser de ces visites de chefs d'État qui se succédaient à une cadence trop accélérée — celles de la brigade des applaudissements spontanés... Arrivé à l'Etoile, le Président descendrait de voiture pour aller déposer la gerbe traditionnelle et se recueillir devant le tombeau de l'inconnu.

. Aux actualités du « lendemain, on le verrait visiter le Centre atomique de Saclay et l'Usine d'automobiles ultra-moderne de la Régie Renault à Flins. Un « fondu » suivi d'un « enchaîné » permettraient aux téléspectateurs de retrouver la Présidente, de plus en plus souriante, qui serait en train de caresser des frimousses dans une crèche modèle.

La dernière journée du séjour marquerait « le clou » des Festivités: ce serait la réception à l'Opéra, avec la double haie de Gardes Républicains répartis — sabre au poing — sur les marches du grand escalier conçu par M. Garnier ensemble, cette fois-ci, le Président et son épouse auraient droit au deuxième acte du ballet de « Sylvia », sans doute aussi à un tableau des « Indes Galantes » et à l'inspection certaine du Corps de Ballet rassemblé, au grand complet, dans le foyer...

Que pourrait-on demander de plus ?

Le lendemain matin, ce serait le départ à Orly après une ultime revue de la Garde d'Honneur et une double audition émue de l'hymne national centrafricain et de *La Marseillaise*.

Le gros avion s'envolerait, emportant les nouveaux seigneurs d'Afrique vers d'autres capitales du monde blanc. Car c'était bien de cela dont il s'agissait: une tournée de propagande dans les capitales... Pas dans toutes cependant ! Uniquement chez celles dont on savait d'avance, par sondages pratiqués par de discrets émissaires, qu'elles sauraient se montrer compréhensives — et surtout généreuses — à l'égard des besoins de la jeune République. Après Paris, ce serait

vraisemblablement Genève — cette plate-forme des accords internationaux et ce coffre-fort permanent de la richesse du monde... Peut-être l'avion ferait-il un crochet par Bonn pour que le Président puisse réclamer « un peu de matériel lourd » à l'industrie de la République Fédérale... Mais il se garderait bien d'aller jusqu'à Moscou pour ne pas indisposer les Américains, ni à Londres pour faire plaisir aux Français...

À Washington enfin — n'était-il pas de bonne politique de solliciter quelques dollars après avoir drainé des francs ? — le Président noir serait reçu à la Maison-Blanche où ce serait lui, cette fois, qui apporterait des jouets aux enfants du jeune Président des États-Unis. Au passage à New York, il ne manquerait pas de recevoir sur sa tête la pluie de confettis traditionnels avant de prononcer le discours le plus important de toute sa tournée, dans le Palais de l'O.N.U., ce temple de la bonne volonté universelle.

Tout cela serait magnifique !

Mais les Hervieu trouvaient que tout aurait été tellement mieux si on avait pris soin de ne pas les laisser, à l'écart, dans leur pavillon de banlieue...

Le dernier après-midi du séjour enchanteur de sa fille, le colonel ferma rageusement le bouton de la télévision en déclarant :

— Ça ne peut plus durer ! Puisqu'on ne nous a conviés à rien, c'est à nous de forcer les portes ! On va voir de quel bois je me chauffe !... Léonie, mets ta robe la plus élégante et moi je vais sortir de la naphtaline ma tenue n° 1.

— Tu vas remettre ton uniforme ?

— Parfaitement ! Avec toutes mes décorations gagnées en Afrique ! J'en ai le droit puisque je suis officier du cadre de réserve... Nous allons prendre la voiture et nous irons directement au Quai d'Orsay, où habitent les Yero ! Je ferai passer ma carte, en mentionnant dessus que nous sommes les propres parents de la Présidente... Je viens de minuter son emploi du temps: elle sera de retour dans ses appartements vers 18 heures où elle se préparera pour le Gala de l'Opéra qui aura lieu à 20 h 30... On ne pourra donc pas nous répondre qu'elle n'est pas là et elle sera bien obligée de nous recevoir, ne serait-ce que pendant quelques instants, pour ne pas choquer son entourage: ça ferait un effet déplorable que la Présidente, française de naissance, refusât d'embrasser ses vieux parents ! Bile aura peur du scandale...

Trois heures plus tard, la vieille Citroën roulait vers Paris. Ses occupants étaient superbes, spécialement le colonel.

— Sais-tu, lui confia sa femme, que ça t'allait rudement bien l'uniforme ! Tu n'es pas fait pour la vie civile, Etienne...

— Je le sais, figure-toi ! Et si seulement « notre » gendre voulait le comprendre, je pourrais rendre encore d'immenses services... Ils n'ont sûrement pas d'armée là-bas: je pourrais l'organiser... Il suffirait de quelques bons instructeurs et d'une vingtaine de sous-officiers noirs de carrière... Seulement voilà: on me trouve trop vieux !

— Toi ? Tu n'as jamais été plus jeune qu'aujourd'hui...

L'arrivée de la guimbarde dans la cour d'honneur du ministère des Affaires étrangères produisit un certain effet. Mais, comme elle était conduite par un colonel, les plantons de l'entrée et le service d'ordre s'étaient mis au garde-à-vous pour saluer.

— Ça réconforte, grommela l'officier, de constater qu'on n'a quand même pas oublié de saluer les galons...

L'huissier, qui les accueillit dans le vestibule, parut assez étonné d'apprendre que cet officier très décoré et cette dame, portant une robe bleue à petits pois blancs, étaient les parents de « la Présidente ». Mais, après tout, c'était possible puisque celle-ci était de race blanche.

On fit entrer le colonel et son épouse dans un salon d'attente.

Au bout d'une demi-heure, ils pensèrent chacun — mais en silence et sans oser se le dire réciproquement tant cela leur paraissait monstrueux — que les choses ne devaient pas aller toutes seules.

Enfin, la porte s'ouvrit, livrant passage à un monsieur portant jaquette et pantalon rayé, qui dit, aimable:

— Madame, mon colonel... Si vous, voulez bien avoir l'amabilité de me suivre, Mme la Présidente va vous recevoir... Malheureusement, elle n'aura que très peu de temps à vous accorder, ses minutes étant comptées.

Après un regard de triomphe, à l'adresse de Léonie, qui voulait dire: « Tu vois que la méthode forte est la bonne ! Il y a des moments où il faut savoir attaquer ! » le colonel emboîta le pas du monsieur suave et poli qui faisait très ministère des Affaires étrangères.

Ils gravirent le grand escalier, traversèrent d'immenses salons aux lambris trop dorés et se retrouvèrent devant l'entrée d'une sorte de boudoir à la porte duquel l'homme du protocole frappa. Une voix claire, que les Hervieu reconnurent aussitôt, répondit « entrez ! ».

Ils furent enfin en présence de leur fille.

Celle-ci, debout devant une grande glace à triple face, était entourée d'un essaim de femmes: première de maison de couture,

essayeuses, femmes de chambre... On procédait aux retouches de dernière heure de la robe que la Présidente avait spécialement commandée pour le Gala de l'Opéra... Une admirable robe drapée, chef-d'œuvre de Paris qui prouverait à une salle émerveillée qu'une Française, même si elle vient de vivre pendant des mois dans la brousse, ne perd jamais le désir de plaire et de séduire par son élégance innée. Les bijoux, qui rehaussaient encore l'éclat de la robe, étaient de bon goût. Véritablement, « la Présidente » avait grande allure. Les Hervieu trouvaient tout naturel qu'il en fût ainsi: n'avaient-ils pas toujours pensé que leur fille serait appelée aux plus hautes destinées ?

Sans aller vers eux pour les embrasser et tout en continuant à observer dans la glace le travail de celles qui papillonnaient autour d'elle, Yolande leur dit:

— C'est gentil à vous d'être venus me voir...

Le colonel dut avaler sa salive avant de répondre:

— Mais, ma fille, c'est assez normal puisque toi tu n'as pu trouver le temps de nous rendre visite...

Comme si elle n'avait pas entendu cette remarque, la Présidente continua:

— Je n'ai que quelques minutes à vous accorder... Vous avez remis votre uniforme, père ?

— C'est en ton honneur.

— Il vous va encore bien... Maman aussi est très jolie...

— Puis-je te demander des nouvelles d'Henri ? demanda celle-ci avec timidité.

— Il était en pleine forme quand nous l'avons quitté à Bangui.

— Ce petit trésor ! Vous avez bien fait de ne pas l'emmener dans un voyage aussi fatigant ! Nous t'avons vue et écoutée à la télévision. Ce que tu as dit sur lui et sur son ours était charmant. Nous étions très émus, ton père et moi...

— Ah, oui ?

Le colonel comprit que le moment était venu de lâcher la phrase qu'il n'avait encore jamais pu prononcer:

— Et ton mari ? Aurons-nous la joie de lui serrer la main pour le féliciter ?

— Le féliciter de quoi ?

Elle s'adressa aux femmes qui l'habillaient:

— Excusez-moi, mesdames, mais je vous demande d'avoir la gentillesse de nous laisser seuls pendant quelques instants.

Dès que celles-ci furent sorties, elle reprit :

— Jacques n'a que faire de vos félicitations tardives... Il ne vous recevra pas ! Contentez-vous de le voir à la télévision... Ce n'est pas lui qui refuse : il est beaucoup trop grand pour faire preuve de mesquinerie. C'est moi qui ne veux pas ! Ne trouvez-vous pas que c'est quand même un peu fort de penser que vous avez attendu jusqu'à ce jour pour me parler enfin de lui ? C'était quand je suis descendue avec mon fils, de l'avion qui m'avait ramenée vers nous voici quelques mois, que vous auriez dû le faire... Maintenant, il est trop tard.

— Mais, Yolande, nous ne pouvions pas prévoir alors ce qui se passerait !

— Vous n'avez jamais rien su prévoir, père ! Même pas que votre fille unique pourrait être un jour amoureuse...

— Ne sois pas ingrate : ta mère et moi nous sommes sacrifiés toute notre vie pour toi...

— Vous me l'avez déjà dit après ce déjeuner où vous avez pratiquement mis Jacques à la porte...

— Mais, ma chérie, larmoya la colonelle, si nous sommes ici, c'est justement pour te montrer que ton père et moi, nous voulons tout oublier ! On ne peut pas rester éternellement brouillés ! Et notre famille n'est pas si nombreuse : elle se limite à toi, à ton mari, et à ton fils...

— C'est admirable, mère, comme vous arrangez les choses !

Elle avait sonné. Un huissier entra :

— Veuillez reconduire le colonel et Mme Hervieu...

— Mais, Yolande, tu ne veux même pas nous embrasser ?

— J'ai pris, en horreur les effusions familiales...

Elle avait sonné à nouveau : les couturières revinrent.

— Pardonnez-moi, mais il faut absolument que ma robe soit parfaite : tout Paris va la juger dans une heure à l'Opéra.

Elle se regardait à nouveau dans la glace sans plus se préoccuper de la présence des deux visiteurs. L'huissier attendait, impassible, devant la porte ouverte.

— Viens ! dit le colonel à sa femme.

Ils traversèrent à nouveau les salons, descendirent le grand escalier, franchirent le vestibule. Quand ils montèrent dans la Citroën,

le service d'ordre et les plantons se mirent une fois encore au garde-à-vous. Machinalement, le vieil officier répondit au salut militaire mais, lorsque la voiture franchit le portail, il dit à sa femme:

— C'est la dernière fois de ma vie où je porte l'uniforme...

Arrivés à Asnières, ils ne regardèrent plus la télévision.

S'ils l'avaient fait, ils auraient pu entrevoir, dans une voiture fermée, le Président Jacques Yero — en habit, la poitrine barrée du grand cordon de la Légion d'Honneur — la Présidente Yolande Yero — resplendissante sous un diadème étincelant — qui allaient, encadrés des motards, vers la Concorde, où flottaient, accrochées à de grands mâts qui en évoquaient un autre solitaire, les couleurs alternées de la nouvelle République et de la France. Cela dans le hurlement des sirènes qui ne rappelaient que de très loin le klaxon nasillard de la jeep de Boutières quand ils avaient fait leur arrivée sur la place de *Martjo*...

Il y avait aussi une foule, sur la place de l'Opéra, mais très différente de celle de la brousse et canalisée à distance par des barrières... Une foule civilisée et polie d'où fusaient quelques commentaires:

— Elle n'est pas mal, cette femme-là !

— Elle a du chic, mais pourquoi diable a-t-elle épousé ce nègre ?

— Blonde comme elle l'est, ils font un curieux couple...

— Tu crois qu'ils s'aiment ?

— Pourquoi pas ? On a bien le droit d'aimer qui on veut ! Eux aussi sont maintenant en République !-

— Moi je crois plutôt que cette femme-là a trouvé un drôle de fromage... Qu'est-ce qu'elle aurait été si elle n'avait pas épousé ce Noir ?

Ces réflexions de la population parisienne, qui est la plus intelligente mais aussi la plus féroce de la terre, Jacques et Yolande ne pouvaient pas les entendre. D'ailleurs ils ne le cherchaient même pas ! Le moment qu'ils vivaient n'était-il pas unique ?

Quand ils descendirent de voiture devant l'Opéra où les attendait le plus haut personnage de la République Française, Yolande, frissonnante dans le soir de Paris, dit tout bas à son mari:

— Chéri, je l'aime...

Il sourit et il lui prit le bras pour l'aider à gravir les marches qui conduisaient à la gloire finale. Elle pensa alors: « Oui, je l'ai d'abord aimé parce qu'il a su être mon amant... Mais, ce soir, je crois que je

l'adore pour le triomphe qu'il m'apporte et auquel j'ai droit ! »

*

La tournée des capitales s'était prolongée plus d'un mois. Ils étaient à Ottawa, venant de conclure des accords commerciaux avec le Canada, quand un appel téléphonique secret les ramena brutalement à la réalité de l'Afrique.

Les choses n'allaient pas toutes seules dans « leur » République. Le Dr Kalidou Hamady, chef de l'opposition, mécontent de la politique étrangère du pays, avait fomenté une révolte d'une partie de la population. Mais il avait été assez habile pour agir par personnages interposés, se gardant bien de faire ouvertement un appel à la rébellion contre le gouvernement au pouvoir. Ce qui étonna le plus Jacques fut d'apprendre que le foyer insurrectionnel se trouvait à l'est du pays, précisément dans la région de Yalinga où il avait été élu député.

De toute façon, il n'y avait pas une heure à perdre ! Il fallait rentrer d'urgence à Bangui pour aviser et pour reprendre la situation en main. Les adieux au continent américain furent beaucoup plus discrets que ne l'avait été l'arrivée... Le lendemain après-midi, l'avion présidentiel se posait sur l'aérodrome de Bangui qui était gardé par un cordon de police.

La voiture du Président et de son épouse traversa très vite la ville pour atteindre le Palais du Gouvernement où ils résidaient. Dans les rues, pendant le parcours, ce n'était plus l'enthousiasme. Jacques et Yolande crurent même entendre quelques sifflets sur leur passage. Mais, dans l'ensemble, la foule noire vaquait à -ses occupations quotidiennes sans paraître s'intéresser au retour de celui qui avait la mission difficile de conduire sa destinée: après la joie délirante des premiers jours, l'apathie naturelle des indigènes avait repris le dessus. C'était au milieu de l'indifférence générale que le couple présidentiel faisait sa rentrée, et c'était grave... Si la capitale donnait l'impression d'être ainsi amorphe, il ne devait certainement pas en être de même à l'Est et spécialement dans la brousse: les informations parvenues à l'avion pendant le voyage, disaient toutes que la révolte y grondait.

Malgré cela, Jacques avait conservé son calme. Yolande s'était montrée plus nerveuse. Mais la vue de son fils, dans la nursery qui avait été spécialement aménagée au Palais du Gouvernement, ramena en elle une relative sérénité. L'enfant avait tendu ses petits bras avec convoitise vers l'ours en peluche offert par Paris.

Après avoir réuni en conseil privé ses ministres pour prendre des dispositions immédiates en vue de calmer les esprits, Jacques reçut

Mgr Thibaut.

— Dieu merci, tu es revenu parmi nous ! dit le prélat en pénétrant dans le cabinet de travail présidentiel. J'avoue que j'étais très inquiet, me demandant si vous nous reviendriez jamais de votre « quête » internationale ! A-t-elle donné au moins de bons résultats ?

— Nous ne pouvions pas espérer mieux, surtout avec la France qui nous a montré une fois de plus qu'elle était une nation généreuse. Que deviendrions-nous sans elle ?

— C'est mon opinion ainsi que celle de tous ceux qui t'ont porté au pouvoir. Mais, malheureusement, ce n'est pas ce que pense une fraction de la population qui suit de plus en plus la campagne anti-française menée par Kalidou Hamady ! Et pour peu que cela continue, on finira par faire croire que la République Centrafricaine ferait beaucoup mieux de se tourner vers les républiques socialistes, et même vers le communisme chinois ! Je pense que tu as pris tes renseignements depuis ton arrivée ?

— Kalidou Hamady s'est montré d'une extrême habileté et il a l'intention, demain, de m'interpeller au Parlement sur les résultats de mon voyage... Il sera déçu parce que ceux-ci sont concrets, mais il va quand même tout tenter pour faire éclater la majorité. A mon avis, il n'y arrivera pas.

— C'est pourquoi il a déjà eu recours au procédé classique de l'agitation. Son adresse a surtout été de la fomenter dans la région de Yalinga où il sait que ta popularité est grande. S'il pouvait arriver à ce que l'est du pays ne te soutienne plus, il serait sûr de prendre le pouvoir. Le seul moyen qu'il a pour faire baisser cette popularité dans ton district est de te mettre dans l'obligation de prendre des mesures draconiennes pour y ramener l'ordre... Car le désordre vient effectivement de la brousse. On ne la sans doute pas dit quel était le centre le plus nerveux ?

— Si, Manjo...

— Ton village natal !

— Et tu connais le nom du chef de la révolte ?

— Diabira-Doul... Ce que je n'arrive pas à comprendre, c'est qu'il ait pu se laisser entraîner par les sbires de Kalidou Hamady !

— C'est cependant simple... Tu te souviens que tu as basé ta campagne électorale sur la promesse formelle, faite à Yalinga devant tous les chefs de village réunis, d'aider les populations de la brousse à développer leurs cultures ? Or, rien n'a été pratiquement fait depuis que tu es à la tête du gouvernement !

— Que pouvais-je entreprendre avant d'avoir fait la tournée que je viens seulement de terminer ? Maintenant l'aide effective de la France, de l'Allemagne, des États-Unis et du Canada va commencer sous la forme d'envoi de matériel agricole de toutes sortes, d'engrais, de camions...

— Je sais, mon petit, qu'il fallait le temps et la ténacité. Seulement les populations s'impatientent ! D'autant plus que la terrible sécheresse de ces dernières semaines a anéanti les maigres récoltes existantes: c'est la famine à l'est de Yalinga, Jacques ! Et il est toujours facile de spéculer sur la misère... C'est ce que n'a pas manqué de faire Kalidou Hamady. Le père Ignace, qui revient de là-bas, m'a raconté ce que les hommes de Kalidou ont dit partout: *« Yero s'est moqué de vous ! Il n'a tenu aucune de ses promesses... Pendant que vous mourez de faim, il fait de beaux voyages avec son épouse blanche dans les pays qui sont les ennemis de l'Afrique... Yero n'est plus votre ami ! Il vous a trahis... »*

— J'espère que le père Ignace a rétabli la vérité ?

— Il a fait son possible, mais c'est difficile de lutter contre un courant de gens qui souffrent...

— Après la séance de demain après-midi, au Parlement, à laquelle je dois assister, pour réfuter officiellement les allégations mensongères de Kalidou, je partirai aussitôt pour Yalinga où je dirai moi-même à tous pourquoi j'ai fait ce voyage et ce qu'il va apporter au pays... S'il le faut, j'irai aussi à Manjo où j'aurai avec Diabira-Doul, dont je connais la franchise, une explication loyale.

— C'est très bien d'avoir de telles intentions... Malheureusement, si les derniers renseignements qui me sont parvenus hier sont exacts, j'ai tout lieu de craindre que, non seulement tu n'obtiennes rien par la persuasion, mais même que tu risques inutilement ta vie !

Et ça, ce n'est pas opportun parce que c'est tout le pays qui a besoin de toi !

— Je ne vais tout de même pas rester ici à me croiser les bras dans ce Palais du Gouvernement pendant que l'émeute prend de jour en jour plus d'ampleur ?

— Je dois reconnaître qu'elle progresse vite ! Diabira-Doul est, paraît-il, déchaîné contre toi... Le père Ignace, ni personne de sensé, n'a même pu l'approcher ! Il a transformé Manjo en un véritable camp retranché après avoir réussi à grouper sous son commandement une bonne cinquantaine de villages: ce qui représente plusieurs centaines de guerriers. Le tam-tam ne s'arrête plus, appelant nuit et jour les peuplades à se joindre à la révolte contre les traîtres, incarnés par toi, qui sont à la solde des Blancs...

— Mais c'est de la démenche !

— C'en est !... Rester ici les bras croisés n'est pas non plus, comme tu le dis si justement, une solution... Tu dois aller là-bas, mais pas seul ! Il faut que tu t'appuies sur une force armée...

Jacques regarda l'évêque avec stupéfaction:

— C'est vous, le soldat de la Charité, qui me conseillez d'employer la violence ?

— Je ne te la conseille pas et je t'interdis même de l'utiliser tant que tu pourras agir autrement... Mais tu ne parviendras à faire respecter le Pouvoir, qui ta été donné par les voies légales, que si tu sais montrer ta force: c'est le seul moyen qui existe si tu ne veux pas t'en servir ! Les peuplades, groupées sous le commandement de Diabira-Doul, sont indisciplinées mais armées...

— Armées comment ?

— Tu es bien mal renseigné par ton ministre de l'Intérieur, mon pauvre Jacques ! Ils ont des fusils... Sans doute de vieux fusils, mais ce sont quand même des armes à feu !

— Comment les ont-ils eues ?

— Boutières te l'expliquera.

— Qu'est-ce qu'il vient faire là-dedans ?

— Rassure-toi: ce n'est pas lui qui les leur a vendues en échange de je ne sais quoi, ou même données gratuitement à condition qu'ils se déchaînent contre ton autorité... Non, Henri t'a toujours défendu et il continuera à le faire comme moi... Seulement, il connaît le fournisseur de ces armes... Ce qui est très ennuyeux, c'est que, toi, tu n'as qu'une police dérisoire qui ne serait même pas capable de maintenir l'ordre ici à Bangui s'il le fallait ! Mais, de toute façon, la retirer de la ville qui a élu Kalidou Hamady, ce serait courir un gros risque... Il faut laisser cette police, si faible soit-elle, là où est le siège du gouvernement. Et comme tu ne possèdes pas encore d'armée régulière, il ne te reste qu'une solution: faire former de toute urgence une troupe de mercenaires, bien équipée et surtout bien encadrée, qui t'accompagnera dans ton voyage à Manjo... Alors, là, tu pourras discuter d'égal à égal avec ton ancien ami Diabira-Doul ! Je suis certain que quand il verra que tu es décidé à ne pas te laisser faire, il t'écouterà... Mais il faut agir vite, très vite ! Souviens-toi de ce grand principe qui veut que lorsqu'une révolté est étouffée dans l'œuf, elle reste sans conséquences graves, mais qu'au contraire, chaque heure perdue peut lui donner du poids.

— En supposant même que je suive vos conseils, où voulez-vous

que je trouve ces hommes ?

— Adresse-toi à Boutières... Il s'en chargera !

— Et l'armement ?

— Il le trouvera aussi...

— Qu'est-ce qu'il fait en ce moment ?

— Tu ne devineras jamais ! Il est dans le commerce...

— Lui ?

— Tu te souviens que le *Café de Taris* du sieur Gaston avait fermé ses portes la veille de la proclamation de l'indépendance et que, depuis, il était en vente ?

— Oui. Et alors ?

— Eh bien, il les a réouvertes, pendant ton absence, sous une nouvelle direction: celle de Boutières... Mais comme c'est un malin, il a changé le nom de l'établissement Ça s'appelle maintenant le *Café de la République*... Une République, ça arrange tout le monde ! Ce qui fait que tu verras à sa terrasse autant de Noirs que de Blancs ! Il n'y a rien de tel qu'un débit de boissons pour être un lieu de réconciliation...

— Ou de discussions !

— Ne t'inquiète pas: s'il y en avait, le nouveau patron est de taille à rétablir l'ordre !

— Jamais je n'aurais imaginé l'homme des fauves et de la brousse derrière un comptoir !

— Il n'a jamais détesté le whisky... Et, comme il le dit lui-même: « Il faut bien vivre ! » Mais tu n'as pas tout à fait tort d'employer le mot « comptoir »... Bien qu'il ne m'en ait pas soufflé mot, je me suis laissé dire que notre mécréant vendait un peu de tout dans son établissement: du whisky bien sûr, de l'alcool de contrebande probablement, mais aussi des stocks de jerricans qui proviennent des surplus de l'armée française disparue et qu'on liquide...

— Qui peut bien les acheter ?

— Mais toute la population ! Ne constituent-ils pas d'admirables réservoirs d'eau que l'on peut conserver à domicile ? Il vend aussi des pots de chambre qu'il fait venir de France, par avion, en quantité incroyable !

— Qu'est-ce que vous dites, monseigneur ? Mais à qui les vend-il ?

— Aux femmes de la brousse qui ont découvert que le comble du raffinement était de posséder ce précieux instrument sous leur case ! C'est même, au regard des voisins, une preuve irréfutable de luxe... Ta

République se modernise, Jacques ! Tout doucement, nous allons vers le confort moderne... Oui, Boutières vend de tout et il fait, paraît-il, d'excellentes affaires ! L'autre jour, il est venu me demander si ça me ferait plaisir qu'il vende également, telles les boutiques de Saint-Sulpice, des objets de piété ! Je l'ai prié d'attendre...

— Pourtant, l'eau bénite pourrait compenser les méfaits du whisky ?

— Nous y réfléchirons, président !... Dis-moi: avant de te quitter, je serais quand même curieux de savoir ce que t'ont dit tes ministres pendant le Conseil d'urgence que vous venez d'avoir. Y en a-t-il seulement un qui t'ait parlé comme moi ?

— Non... Ils m'ont tous conseillé de faire entrer Kalidou Hamady dans le gouvernement. Ils pensent que ce serait la solution la plus sage pour arranger les choses et apaiser les esprits...

— Ils sont fous ! Ce serait mettre le diable dans le bénitier ! Tu n'as pas le droit d'agir ainsi, d'abord à l'égard de tous ceux qui font fait et qui te feront encore confiance, ensuite par respect des engagements que tu as pris envers la France qui vient de te recevoir à bras ouverts.

— C'est bien regrettable, monseigneur, que je ne puisse pas vous avoir dans mon Ministère !

— Mon garçon, je crois t'être plus utile en n'y entrant jamais !... Alors quelle décision prends-tu ?

Le poète eut une hésitation avant de répondre:

— Vous me permettez de faire part à Yolande de notre conversation ?

— Je te le conseille même ! Parce que vois-tu, mon petit, je me suis souvent demandé, depuis que je la connais, si ce n'était pas elle qui avait véritablement l'âme d'un Chef...

Anxieux, le Président et la Présidente attendaient la venue de celui qu'ils venaient de faire convoquer de toute urgence. Il était 21 heures et les dernières nouvelles reçues de l'Est étaient mauvaises. La révolte prenait de l'ampleur. Même à Bangui, on sentait — sans que l'on put dire pourquoi puisque le calme continuait à y régner — la tension augmenter. Ce soir, la ville semblait étouffer dans une atmosphère pesante, comparable à celle qui précède les gros orages. Demain, celui-ci pouvait éclater au Parlement sous l'effet de la toute petite étincelle qu'essaierait d'allumer Kalidou Hamady.

Yolande et Jacques restaient silencieux, sachant que toute parole ou tout échange de vues serait inutile entre eux jusqu'à l'arrivée de celui qui prenait figure de sauveur. De l'entretien qu'ils allaient avoir

et surtout des suites qui en découleraient, pouvait dépendre l'avenir de la jeune République. Mais il fallait faire vite, comme l'avait dit l'évêque. Demain, peut-être serait-ce trop tard ?

Le poète était effondré à la pensée que tout avait été déclenché par la jalousie de son meilleur ami d'enfance, et ceci uniquement parce que leurs idéologies politiques différaient -C'était d'autant plus lamentable que cette lutte stérile survenait au moment où il fallait consolider à tout prix l'unité du nouvel État.

Yolande était songeuse: cette existence de compagne d'un homme politique, qui lui avait paru tellement attirante tant qu'elle satisfaisait son ambition, n'avait pas que des bons moments ! Aux somptueuses réceptions d'Europe et d'Amérique avaient succédé brusquement des heures qui pouvaient marquer l'effondrement de tout ! La jeune femme se demandait s'il n'aurait pas été plus sage pour eux deux — au lieu de s'être lancés sans trop réfléchir dans l'instabilité d'une vie politique — d'exercer la profession d'avocat comme ils l'avaient souhaité au début. N'avaient-ils pas eu tort de s'être laissé influencer par les conseils de ces Blancs d'Afrique, tels l'évêque ou Boutières, qui n'avaient vu en eux que la force jeune capable d'assurer la difficile transition entre le passé du pays et son avenir ? N'y avait-il pas lieu de craindre enfin que, le jour où l'avenir sera solidement établi, ceux qui les avaient portés au pouvoir se désintéresseraient d'eux et les renieraient même comme cela s'était passé tant de fois dans l'existence politique des peuples ? Que deviendraient-ils alors: Jacques, elle et l'enfant ?

Mais, d'un autre côté, puisque son mari — qu'elle avait conseillé et encouragé uniquement pour satisfaire sa propre ambition de femme — avait pris la responsabilité du pouvoir, il ne pouvait plus reculer et il devait aller jusqu'au bout de sa mission. Donc elle devait continuer à l'aider. C'était pourquoi, après qu'il lui eut raconté son entrevue avec Mgr Thibaut, elle n'avait pas hésité à répondre:

— Fais venir Boutières le plus vite possible !

Elle avait une immense confiance dans le parrain de son mari et de son fils.

Il fut enfin introduit dans le cabinet de travail. Selon son habitude, l'homme fut direct, égal à lui-même:

— Je ne vous demande pas des nouvelles de votre tournée. Je l'ai suivie par la radio et par la presse: j'ai compris que vous aviez récolté la manne céleste... De ce côté-là, tout va bien ! Votre santé à tous les deux n'a pas l'air mauvaise non plus, celle du jeune Henri est florissante et celle du vieil Henri, c'est-à-dire moi, se défend aussi... Donc, passons aux choses urgentes. L'évêque m'a tenu au courant de

vosre conversation, mais j'ai préféré attendre, filleul, que tu me fasses convoquer par un envoyé officiel. J'ai en effet l'impression que c'est l'homme d'État qui m'appelle, plutôt que le négriillon que j'aime !

— Ce sont les deux qui ont besoin de votre aide.

Yolande tendit un verre de whisky à Boutières en lui faisant remarquer:

— C'est bien la première fois où nous vous retrouvons et où vous n'avez pas réclamé votre breuvage préféré !

— Vous ne perdiez rien pour attendre ! Mais merci quand même...

Après avoir avalé une gorgée, il dit, souriant:

— Et maintenant au travail ! Je pense avoir tout compris: il te faut des hommes sachant manier une arme et qui aient une prestance digne d'un chef d'État pour imposer le respect aux bandes peinturlurées de ce galopin de Diabira-Doul... Autrement dit, nous voulons de solides gaillards... Je les ai, et tous Noirs ! Ce qui, à mon avis est important. Il faut que l'ordre soit rétabli par des Noirs et non pas par des Blancs... Deux cents hommes équipés doivent suffire à condition qu'ils soient bien encadrés. Ils le seront par mes anciens subalternes de Zemongo que j'ai récupérés déjà depuis longtemps et qui ont préféré la vie de la ville à la vie des champs... Ils sont dix: un pour commander vingt bonshommes, ce sera parfait.

— Mais les équipements ?

— Je les ai aussi: des uniformes tout neufs puisés dans des stocks laissés par l'armée française et que j'ai rachetés voici une quinzaine de jours. J'ai pensé que ça pourrait toujours servir... Je ne me suis pas tellement trompé ! Je n'aurais cependant pas cru que cela aurait été aussitôt !

— Et les armes ?

— J'ai un peu de tout: fusils Mat 42, pistolets mitrailleurs, grenades, et même des bazookas ! C'est plus qu'il ne faut pour réduire les forces adverses dont je connais l'armement vétuste: de vieux fusils Gras et une cinquantaine de mousquetons. Je compte pour mémoire leurs sagaies, leurs flèches et leurs couteaux...

— Qui leur a vendu les armes à feu ?

— Celui auquel j'ai racheté le *Café de Paris*: « Monsieur Gaston »...

— Je croyais qu'il était rentré en France ?

— Il a simplement franchi l'Oubangui et il s'est installé en face dans l'ex-Congo Belge.

— Pour y faire du trafic d'armes ?

— Là-bas, c'est rentable ! Kalidou Hamady lui a envoyé ses émissaires. Le marché a été conclu: vous connaissez la suite...

— Ces armes que vous possédez, Boutières, vous comptiez aussi les vendre ?

— Peut-être, mais pas chez toi ! Puisque celles de Diabira-Doul, qui te gênent en ce moment, viennent d'un pays voisin, ne serait-ce pas une bonne politique que de rendre la pareille ? Mais pas tout de suite, bien entendu ! Nous allons d'abord les essayer ici...

— Henri, si je vous donne mon accord pour la formation immédiate de cette troupe, disons « de prestige », je veux que vous me promettiez qu'elle n'utilisera aucune de ses armes et que pas un seul coup de feu ne sera tiré avant que je n'en donne moi-même l'ordre formel.

— Grand Chef, il sera fait selon ton désir...

— A combien estimez-vous que montera le prix d'une pareille expédition ?

— A rien puisque je prête tout à ta République: les uniformes, les armes, les hommes...

— Il faudra quand même payer ces derniers ?

— Si c'était un autre que toi qui me demandait une pareille aide, ça lui coûterait une petite fortune, mais comment oserais-je t'extirper des sous quand tu as besoin d'être protégé ? Je n'ai pas oublié mes devoirs de parrain ! Ce n'est pas parce que tu es devenu un grand homme que tu es invulnérable... Ce serait même plutôt le contraire qui pourrait se produire ! Et puis je te dois un aveu: je gagne beaucoup d'argent en ce moment...

— Avec votre *Café de la République* ?

— Avec la bibine, mais aussi avec tout ce qui n'est pas étalé sur le comptoir...

— J'espère que vous ne faites pas de trafics illicites ?

— Je ne vends pour le moment que d'honnêtes marchandises de première nécessité...

— Je sais: Mgr Thibaut m'en a énuméré quelques-unes ! Yolande et moi voudrions vous poser une question: comment un homme de votre trempe a-t-il pu se lancer ainsi dans un commerce de bazar ?

Boutières but une nouvelle gorgée avant de répondre:

— Ta campagne électorale était finie, tu n'avais plus besoin de moi... Que pouvais-je faire ? Retourner en France comme tant d'autres qui sont assez dégoûtés ? J'y ai songé, mais on a du mal à s'arracher à

l'Afrique quand on y a vécu aussi longtemps que moi !

— Je ne comprends pas que vous ne m'ayez pas demandé une place: je vous l'aurais donnée immédiatement.

— Je n'aime pas mendier, filleul ! J'avoue avoir été un peu étonné que tu ne m'aies pas fait cette offre plus tôt... Et puis je me suis rendu à la raison: je me suis dit que, maintenant que tu étais en haut de l'échelle, tu avais beaucoup d'autres soucis que de t'occuper de trouver une sinécure pour un vieux dur à cuire comme moi ! Tu ne pouvais tout de même pas me prendre comme Chef de Cabinet ou comme chef de ta police ! Tu as préféré choisir des hommes de ta couleur et tu as bien fait ! Alors, je n'avais plus qu'à m'inscrire au chômage ou à entrer dans les Ordres comme Thibaut... L'ennui, c'est que je n'ai aucune de ces deux vocations ! Il ne me restait qu'un refuge qui est aujourd'hui celui de tous les aventuriers et de tous « les affreux » qui ne trouvent plus d'aventures: faire des affaires ! J'ai foncé et je t'assure que ça rend.

— Et vous êtes heureux ? demanda Yolande qui, jusqu'à ce moment, avait assisté, muette, au dialogue.

— Heureux, jeune femme, c'est peut-être beaucoup dire ! Vous devez bien vous douter, vous qui avez su les apprécier, que les multiples activités de mon café-bazar ne pourront jamais remplacer quelques nuits de brousse...

En prononçant ces derniers mots, il l'avait regardée d'une façon étrange. Mais très vite son visage redevint impassible et il se hâta de dire:

— Nous parlerons de tout cela une autre fois, si nous en avons le temps ! Pour l'instant, agissons... Alors, c'est bien décidé, Président, tu n'as pas de regrets, ni trop de remords en perspective: je l'organise dès cette nuit, ta « force de frappe » ?

— Puisqu'il le faut ! répondit avec regret Jacques... Mais préparez tout dans le plus grand secret.

— Ne t'inquiète pas: je ne vais pas à confesse tous les jours ! Tu te débrouilleras pour faire réquisitionner au dernier moment les avions nécessaires au transport rapide de ta nouvelle escorte. Air Afrique a tout ce qu'il faut...

— C'est toi qui la commanderas, cette « escorte » ?

— Pas si bête ! J'ai sous la main un ancien adjudant noir qui fera merveille ! Il n'aspire qu'à acquérir d'autres galons... Tu les lui donneras en temps voulu. Et qui sait ? Peut-être décoreras-tu aussi cet hurluberlu de Diabira-Doul pour le récompenser d'être retourné à ses

champs !

— Je pense, en effet, qu'il faudra le faire... Depuis le temps qu'on la lui a promise, sa décoration !

— Henri, demanda Yolande, je comprends très bien que ce serait une erreur — aussi bien pour le prestige du Gouvernement de notre

République que pour vous — que vous commandiez ces hommes chargés de rétablir l'ordre, mais je vous demande quand même d'accompagner Jacques s'il va à Manjo pour essayer de raisonner Diabira-Doul.

— Si je ne l'ai pas lâché quand il était à l'honneur, je ne le ferai certainement pas maintenant que les ennuis commencent... Je sens d'ailleurs que cette petite expédition va exhaler un parfum d'aventure qui ne sera pas pour me déplaire...

La séance du Parlement, le lendemain, fut houleuse. C'était la première fois, depuis qu'il avait été formé, que le Gouvernement était attaqué avec une telle violence. Les débats eurent lieu, comme cela se passait pour tous les actes ou manifestations officielles des anciennes colonies françaises devenues des États indépendants, en français. Il ne pouvait être question d'utiliser l'un des innombrables dialectes que certains députés n'auraient pas compris. C'était l'une des principales raisons pour lesquelles nul ne pouvait se lancer dans la vie politique Centrafricaine s'il ne parlait pas et n'écrivait pas correctement le français.

Kalidou Hamady sut se montrer d'une extrême habileté en s'attaquant plus directement à l'homme qui détenait le pouvoir qu'à l'ensemble du Gouvernement :

— Loin de nous, dit-il, la pensée de sous-estimer la nécessité qu'il y a pour notre pays à avoir des contacts amicaux avec certains pays. Nous comprenons très bien que le meilleur moyen d'établir des relations directes est de rendre visite à ces pays, mais nous ne sommes plus d'accord quand le chef de notre Gouvernement n'hésite pas à donner la préférence à certaines nations plutôt qu'à d'autres... Pourquoi, par exemple, avoir délibérément négligé Moscou dans le périple qu'il vient d'accomplir ? La puissante U.R.S.S. peut nous apporter une aide largement comparable à celle de la France.

— Je proteste ! répondit Jacques. Aucune nation au monde n'a su et ne saura se montrer aussi généreuse que la France avec l'Afrique Noire... Et les liens qui nous unissent à elle ont été noués, depuis de longues années déjà, par des attaches culturelles qui sont plus fortes que tout: la preuve en est que le Dr Kalidou Hamady lui-même ne s'exprime pas à cette tribune en russe, mais en français !

— Nous n'avons que faire actuellement des bienfaits de la culture française dans notre République ! Laissons au chef du Gouvernement ses utopies de poète et revenons à la réalité pratique. Quels sont les résultats tangibles des conversations qui ont eu lieu au cours de ces visites à certaines capitales au détriment d'autres ?

— Les résultats sont considérables et je les révélerai quand le climat de confiance indispensable sera revenu au sein de cette Assemblée.

— Si la confiance ne s'y trouve plus, M. le Président du Conseil en est le premier responsable ! Pendant qu'il paradait à Paris ou à New York, la misère a engendré l'émeute à l'est du pays. Aujourd'hui, ce n'est déjà plus une émeute, mais presque une révolution ! Et le plus extraordinaire, c'est que celle-ci a pris naissance dans la région même qu'a choisie Jacques Yero pour la représenter au sein de ce Parlement ! Aussi sommes-nous en droit de nous demander, au cas où il y aurait de nouvelles élections, s'il serait à nouveau désigné par la consultation populaire ? Nous en doutons... Et c'est cet homme qui vient de parler et de prendre des accords à l'étranger au nom de notre pays ! Est-il encore vraiment qualifié pour le représenter aujourd'hui ?

— Nous le saurons dans quelques instants, répondit Jacques. J'ai pris, en effet, la décision de poser la question de confiance. Si celle-ci m'est refusée, je n'attendrai pas une heure pour me retirer...

— En laissant le pays en proie au chaos ? Peut-on savoir aussi quelles mesures ont été prises par le Gouvernement pour faire cesser l'état d'anarchie qui règne actuellement à l'est de Yalinga ?

— Toutes les mesures ont été prises.

— Vraiment ? Nous serions heureux de les connaître et de savoir aussi sur quelle force le Gouvernement a l'intention de s'appuyer pour rétablir l'ordre ? Sur sa « police » peut-être ?

— Le Gouvernement estime qu'il n'a pas à révéler les décisions qui viennent d'être prises pour la défense de l'ordre public.

Le vote sur la question de confiance accorda une faible majorité au Gouvernement. Ce qui rendit Kalidou Hamady fou de rage. Mais il sut quand même avoir un sourire ironique pour écouter son adversaire annoncer :

— Puisque le Gouvernement m'a renouvelé sa confiance, je vais continuer à agir dans le véritable intérêt du Pays-

Dans la rue, la fièvre montait. Quand la voiture présidentielle quitta la Chambre des Députés, il y eut, cette fois, des cris nettement hostiles pouvant faire croire que le peuple n'était plus d'accord avec

ses élus, qui venaient d'approuver à nouveau la politique gouvernementale. Mais Jacques conservait sa sérénité: il savait que Kalidou Hamady comptait beaucoup d'amis personnels à Bangui même et qu'il n'avait certainement pas dû reculer devant le procédé, vieux comme le monde, qui consiste à disséminer dans la foule quelques agitateurs. Aussi confia-t-il, très calme, à son Chef de Cabinet assis à côté de lui dans la voiture:

— Cette manifestation n'est que déplacée... Et si « mes » adversaires — la bonne politique voulait qu'il ne nommât personne — pensent m'intimider, ils sont dans l'erreur la plus complète ! J'avais encore quelques scrupules à montrer que je saurais, s'il le fallait, m'appuyer sur la force: ces braillards et ces agités m'ôtent mes dernières hésitations... Le vote final de cet après-midi évite la chute du Gouvernement: ce premier danger écarté, je vais maintenant m'occuper tout spécialement de mes amis de l'Est... Quand ils seront calmés, je convoquerai le Dr Kalidou Hamady pour qu'il me rende personnellement compte de son attitude. Ou il fera amende honorable et tout sera oublié, ou il refusera de venir. Alors je serai dans la regrettable obligation de le faire traduire devant une Haute Cour de Justice pour atteinte à la sûreté de l'État: ça lui apprendra à fomenter des révoltes chez les peuplades les plus déshéritées de la brousse.

Le Chef de Cabinet avait écouté, médusé: c'était la première fois que le Président-Poète faisait preuve d'une telle fermeté. Et il s'était exprimé sans passion, sans haine, avec le calme de l'honnête homme qui est décidé à faire son devoir.

Quand la voiture franchit l'entrée du Palais du Gouvernement, sévèrement gardée par un cordon renforcé de police, une autre meute de manifestants conspua Jacques qui leur répondit par un sourire en disant à son collaborateur:

— C'est la meilleure méthode pour les mettre dans l'embarras: le sourire qui répond à des insultes gratuites est la seule arme que je voudrais toujours employer !

Yolande cherchait à paraître calme, mais son mari la connaissait trop pour savoir qu'elle faisait un gros effort pour maîtriser aussi bien ses nerfs que son inquiétude cachée. Elle sut l'accueillir presque souriante, elle aussi:

— Chéri, je viens d'apprendre le résultat du vote de confiance au Parlement. C'est un grand succès pour ta politique.

— Comme tu le dis: un succès... répéta-t-il rêveur.

— Qu'est-ce que tu as ?

— J'aurais préféré ne pas être dans l'obligation de forcer ce genre

de succès !

— Pourquoi laisser ces gens crier ainsi sous nos fenêtres ? Ne crois-tu pas que tu devrais les faire disperser par la police ?

— Je ne veux pas- entreprendre deux opérations de police en même temps: l'une dans la brousse et l'autre dans la capitale. Quand la brousse se taira, Bangui l'imitera et tu verras que je serai acclamé à mon retour par cette même foule qui ne sait même pas ce qu'elle veut !

— Je t'accompagnerai à Manjo.

— Ce ne serait pas prudent, Yolande. Je suis sûr que Boutières lui-même te le déconseillerait

— Je suis ta femme et je dois partager aussi bien tes triomphes que tes risques... Quant à l'avis de Boutières, je m'en moque ! C'est toi seul qui comptes...

Il la regarda avec tendresse avant de dire:

— Et si je t'ordonnais de ne pas venir et de rester ici avec notre fils ?

— Je ne t'obéirais pas, car cela indiquerait que tu vas courir un danger. Quant à notre enfant, pendant tout le temps que durera notre absence, j'ai trouvé pour lui une cachette plus sûre que ce Palais où je n'ai pas tellement confiance dans notre entourage... Alors que tu étais au Parlement, j'ai reçu la visite de sœur Gertrud qui m'a été envoyée par Mgr Thibaut pour me dire que, si nous estimions que c'était plus prudent actuellement, il nous offrait de prendre notre petit Henri chez lui. J'ai accepté. Notre fils est déjà là-bas: je les ai fait passer par la porte qui donne sur le parc. Personne ne les a vus. Le père Ignace les a conduits dans la Ford et il est revenu me dire que tout était en ordre. Dis-moi que j'ai bien fait ?

Il répondit doucement:

— C'est étrange: tout recommence... Sœur Gertrud m'avait déjà caché, quand j'étais en bas âge, pour me soustraire aux recherches éventuelles du père de Diabira-Doul qui ne m'aurait sans doute pas laissé vivre... Aujourd'hui c'est au tour de mon fils ! Crois-tu qu'un jour on laissera les héritiers de notre nom tranquilles ?

— Oui, parce que tu auras su ramener l'harmonie et la paix dans ton pays.

Quatre avions transporteurs d'Air Afrique avaient été réquisitionnés. Le départ s'était fait au petit jour dans le plus grand secret. Les hommes et l'armement avaient été embarqués dans trois des appareils. Le quatrième, plus petit, avait été réservé au Président

et à ceux auxquels il avait demandé de l'accompagner dans l'étrange expédition. C'étaient les amis de toujours: Mgr Thibaut, Boutières et le Chef de Cabinet qui était un homme de couleur. Yolande n'était du voyage que parce qu'elle l'avait exigé.

Intentionnellement, Jacques n'avait pas voulu se faire escorter par l'un ou même par plusieurs de ses ministres. Ceux-ci n'avaient d'ailleurs été informés de son brusque départ pour l'Est qu'après l'envol pour éviter que la nouvelle ne fût trop rapidement ébruitée. L'équipement des mercenaires recrutés par Boutières — qui étaient tous des Noirs — s'était fait avec une célérité et une discrétion prodigieuses. Pratiquement la capitale ne s'était doutée de rien.

L'avion présidentiel était piloté par Alain de Kardec qui était toujours désigné à chaque fois que Jacques avait à faire un déplacement par la voie des airs. Le titre et les fonctions de pilote officiel du chef du Gouvernement lui avaient été donnés quelques jours à peine après que Jacques fut devenu Président du Conseil. C'était Yolande qui avait suggéré cette idée à son époux:

— Il est juste que tu récompenses ainsi ce Français auquel nous devons deux moments essentiels de notre existence: celui où nous avons accompli, dans un avion dont il était le commandant de bord, la première étape de notre véritable découverte de l'Afrique et le retour que j'ai pu faire de Yalinga pour que notre enfant puisse venir au monde dans de bonnes conditions. L'amitié qu'a déjà su nous porter ce Breton le désigne tout naturellement pour ce poste.

Les passagers étaient silencieux. L'évêque en profitait pour réciter son bréviaire.

Après une heure de vol, Boutières, qui s'était installé dans le poste de pilotage à côté de Kardec, revint en annonçant:

— Tout va bien: un message radio vient de m'informer que les trois autres avions se sont déjà posés. Les hommes sont en train de se mettre en place, selon le dispositif que j'ai prévu. Quand nous atterrirons dans vingt minutes, personne ne pourra plus entrer ou sortir de Manjo.

— Manjo ? demanda Jacques étonné. Ne devons-nous pas atterrir d'abord à Yalinga ?

— Ça nous aurait fait perdre du temps. Il faut profiter de l'effet de surprise en faisant tout de suite une démonstration de notre force à l'endroit même où a commencé la révolte. Quand nous l'aurons décapitée à Manjo, ce sera la débandade dans le reste de la brousse: grâce à cette tactique, nous devrions pouvoir liquider le tout en quelques heures, peut-être même en quelques minutes...

— Tu es optimiste ! remarqua l'évêque.

— Tu sais bien que c'est ma plus belle qualité... Tout va dépendre, évidemment, de la réaction de Diabira-Doul... Mais l'arrivée des avions, auxquels j'ai donné l'ordre de tournoyer au-dessus du camp retranché organisé par notre vieil ami emplumé, a déjà dû produire un certain effet de panique... Ils ne s'attendaient pas à ce coup-là ! La preuve en est qu'ils avaient barré les pistes d'accès à trente kilomètres autour du village. Je m'étais renseigné. Si nos hommes étaient arrivés en camion, le déroulement des opérations aurait été beaucoup plus lent ! Diabira-Doul en est pour ses frais avec ses savants barrages de bambous entremêlés. Tel que je le connais, il doit être très vexé !

— Henri, dit gravement Jacques, j'approuve d'avance tout ce que vous ferez pour limiter le plus possible les dégâts. Je souhaite même, de toute mon âme, qu'il n'y ait pas une égratignure de part et d'autre.

— Filleul, quand on met en présence des gaillards comme ceux que je t'ai trouvés et les sauvages d'un Diabira-Doul, il me paraît difficile qu'il n'y ait pas de grabuge ! Mais enfin, c'est possible... On ne sait jamais ! Les prières de l'évêque vont peut-être faire s'accomplir un miracle !

— Souvenez-vous, reprit Jacques, de l'engagement formel que vous avez pris hier devant moi de ne pas laisser vos hommes tirer un seul coup de fusil avant que je n'en ait donné l'ordre !

— Grand Chef, comme dirait Diabira-Doul, je te répète que ta volonté sera respectée, seulement ne t'attends pas, de la part de ton adversaire, à la galanterie d'une bataille de Fontenoy ! Je serais très étonné s'il te criait en dialecte: « Monsieur le Président, tirez le premier... »

L'avion amorça le virage de descente au-dessus du village comme l'avaient fait avant lui les autres appareils. Les passagers purent voir distinctement les guerriers de Diabira-Doul qui' couraient pour se réfugier sous les planchers de leurs cases.

— Si c'est tout ce qu'ils ont trouvé comme abri contre des bombes éventuelles, c'est un peu maigre ! ricana Boutières. S'ils pouvaient m'entendre d'ici, je leur crierais volontiers qu'ils n'ont rien à craindre puisque nous n'avons pas de bombes ! Ça leur éviterait cette course à pied !

Yolande regardait avec désespoir ce spectacle.

— Eh oui, mon enfant, lui dit Mgr Thibaut, qui aurait dit, après que j'eus tant de fois répété « le geste de Paix » quand je suis venu vous rendre visite, qu'un jour nous en serions là ! Dieu ne peut pas permettre que ces malheureux ne déposent pas les armes avant le

combat... Je suis certain qu'il accomplira le miracle dont parlait Boutières.

Quelques instants plus tard, l'avion s'immobilisait à côté des autres appareils autour desquels des hommes de l'escorte s'étaient installés en position de combat, mitrailleuse au poing, pour assurer la protection. Ce fut la première fois que la jeune femme put voir les « mercenaires » recrutés par Boutières. Tous étaient de véritables géants noirs, dont la tenue n'était nullement négligée. Ils donnaient vraiment l'impression d'appartenir à une unité bien équipée et surtout bien commandée. Il était à peine pensable que Boutières ait réussi à réaliser un pareil exploit en vingt-quatre heures.

— La Présidente inspecte ses troupes ? dit celui-ci, goguenard.

— Général, répondit-elle, je vous félicite: elles ont fière allure ! On pourrait presque croire qu'elles appartiennent à l'armée régulière de notre pays si seulement nous en avons une !

— Elles en ont déjà le drapeau qu'elles sont bien décidées à voir planter tout à l'heure sur la place de Manjo !... Maintenant, ma chère Yolande, je ne saurais trop vous conseiller de rester auprès de l'évêque. S'il, y avait un coup dur

— ce que je ne crois pas — il sera votre meilleure protection: ces sauvages, que vous entendez déjà hurler leur chant de guerre, craignent les pouvoirs magiques du Grand Sorcier Blanc !

— Il a raison, dit le prélat. Restons ensemble et récitons une dizaine d'*Ave Maria* pour que tout se passe au mieux des intérêts de tous. Ce sera notre façon de nous rendre utiles.

Le tam-tam résonnait: son rythme était lent, mais régulier, comme imprégné d'une certaine solennité. Après l'avoir écouté attentivement, Boutières dit à Jacques :

— C'est bien la guerre contre toi qu'ils veulent ! Eh bien, ils vont l'avoir ! Viens avec moi...

Il avait sorti ses jumelles pour observer les abords immédiats de Manjo. Sans les baisser, il continua:

— Ils sont accroupis derrière les petits monticules de branchages et de terre qu'il ont édifiés tout autour du village... Il y a cependant une brèche pratiquée volontairement à l'arrivée de la piste que nous avons déjà utilisée en jeep. Ceci signifie qu'ils laissent une dernière porte à la négociation... Il y a donc encore un espoir: profitons-en ! Tu vas bien m'écouter comme le jour où je t'ai ramené avec ta femme dans ton village... Nous allons recommencer exactement le même cérémonial, à cette seule différence près que ce ne sera pas moi qui t'accompagnerai

pour ne pas donner raison aux agitateurs de Kalidou Hamady qui leur ont dit que « tu étais à la solde des Blancs ». Il ne faut pas qu'ils me voient pour le moment. Ils ne doivent avoir en face d'eux que toi, leur Président, escorté uniquement de sa garde noire... C'est la seule raison pour laquelle je n'ai pas voulu accepter un seul Blanc dans l'expédition.

Il siffla doucement. De la brousse jaillirent, à quelques mètres à peine, deux géants en uniforme qui s'avancèrent en bondissant. Chacun d'eux avait un pistolet-mitrailleur.

Boutières dit en français à Jacques, avec beaucoup de sérieux, en lui donnant son titre:

— Monsieur le Président, permettez-moi de vous présenter le véritable commandant de votre garde personnelle et son lieutenant-adjoint: Taminou et Diop. Tous deux ont servi pendant des années dans l'armée française avant de rejoindre leurs foyers. Taminou y était adjudant-chef: il a suffisamment de capacités et de connaissances militaires pour devenir un jour le général de l'armée que vous serez bien obligé de créer ! Diop, qui fut sergent-chef et qui a baroudé du Tchad à Berchtesgaden, pourra y faire un excellent instructeur.

Les deux sous-officiers noirs s'étaient mis à -un impeccable garde-à-vous pour saluer militairement le chef de leur gouvernement. Boutières continua:

— Ils ont été tout de suite volontaires quand je leur ai dit que la République était en danger... Ils attendent vos ordres, monsieur le Président !

Le Président parut un peu intimidé avant de tendre la main aux deux hommes en leur disant en français:

— Au nom du Gouvernement, je vous remercie ainsi que tous vos camarades, pour votre fidélité et pour votre loyalisme... Estimez-vous que le dispositif mis en place est suffisant pour que nous obtenions rapidement la décision ?

— Certainement, monsieur le Président ! répondit l'ancien adjudant-chef.

Alors il se passa quelque chose que ni Boutières, ni Mgr Thibaut, ni surtout Yolande — qui étaient restés à quelques pas en arrière — n'auraient même pu imaginer: Jacques Yero, le rêveur et le poète, commença à parler avec une autorité stupéfiante:

— Commandant, dit-il à Taminou qui apprit ainsi que son élévation au grade d'officier était titularisée par décision du Gouvernement, faites votre rapport.

— Monsieur le Président, nous contrôlons les deux voies d'accès au village qui sont la piste de l'Ouest sur laquelle nous nous trouvons, et celle de l'Est que l'on ne peut pas apercevoir d'ici. Nos hommes sont répartis en demi-cercles, selon leur armement, entre ces voies d'accès: c'est-à-dire que la totalité du village peut être balayée instantanément par le feu des bazookas, de six mitrailleuses lourdes et de quatre mortiers.

— Vous ne m'aviez pas dit, Boutières, que vous aviez aussi de telles armes ?

— Je voulais en réserver la surprise à M. le Président...

— J'ose espérer que nous n'aurons pas à nous en servir ! Donc, commandant Taminou, tout est prêt ?

— Nous sommes parés pour l'attaque, monsieur le Président

— L'attaque... répéta lentement Jacques avant de murmurer: C'est insensé ! (Puis il reprit de sa voix forte:) Vous n'attaquerez, commandant que quand je vous aurai donné l'ordre d'ouvrir le feu... Maintenant vous allez m'accompagner ainsi que votre adjoint, le lieutenant Diop, jusqu'au village... Je marcherai à vingt pas devant vous qui conserverez vos pistolets-mitrailleurs, chargeurs engagés... Vous vous arrêterez à l'entrée de la place sur laquelle j'avancerai seul, et sans arme.

— Je demande à Monsieur le Président de m'excuser, dit le nouvel officier noir, mais mon devoir est de lui faire remarquer qu'il va courir de très grands risques !

— Et après, commandant ? N'est-ce pas le lot de tous ceux qui ont conscience de leur mission de chef ?

Après avoir adressé un dernier regard à Yolande, il ordonna aux deux militaires:

— En avant, messieurs,, pour l'honneur de notre République !

Yolande voulut le rejoindre en criant, affolée:

— Jacques !

Mais l'évêque la retint avec fermeté pendant que Boutières qui n'avait pas bougé, lui disait à voix basse:

— Non, ma petite ! Votre place n'est pas auprès de lui en ce moment... Laissez-le faire son métier d'homme d'État et n'oubliez pas non plus que vous êtes une Blanche ! C'est une affaire que les Noirs doivent régler entre eux et qui ne concerne plus notre race...

Ils virent la haute silhouette de Jacques qui se rapprochait, d'un pas calme et mesuré, du village où il était né. Taminou et Diop le

suivaient, à la distance prescrite, les armes à la main. Dans Manjo les cris avaient brusquement cessé: les habitants, et tous ceux qui étaient venus de partout pour se joindre à eux, venaient d'apercevoir les trois hommes qui s'avançaient... Seul le martèlement du tam-tam continuait à répandre le chant de guerre sur la brousse inquiète où les hommes, accroupis et immobiles, s'observaient une dernière fois avant de s'entre-tuer. Le tam-tam se tut à son tour et ce fut le silence qui précède la mort.

Arrivés à l'entrée du village, les deux hommes armés s'arrêtèrent selon les ordres donnés, et Jacques continua à avancer seul sur la place.

Les guerriers de Diabira-Doul étaient placés en demi-cercle, l'attendant.. Ceux qui étaient debout brandissaient, menaçants, des sagaies qu'ils s'apprêtaient à lancer comme des javelots. Les autres, agenouillés au premier rang, avaient des fusils — les armes vendues par « Monsieur Gaston » — dont les canons étaient dirigés vers les visiteurs. Tous ces hommes portaient, sur leurs poitrines nues, des dessins faits au kaolin destinés à indiquer qu'ils étaient en guerre. Il n'y avait pas une seule femme, ni aucun enfant C'était à se demander où on avait bien pu les cacher. Toutes les cases semblaient vides...

Au centre du demi-cercle, debout derrière la ligne des tireurs, Diabira-Doul, vêtu de son « costume de guerre » qui se réduisait à une peau de panthère remplaçant le pagne, attendait le moment propice pour donner le signal ou pour pousser le cri qui déchaînerait ses hommes. Il n'avait, pour toute arme, que le couteau de la circoncision, le *pa*. Mais, cette fois, il le tenait dans sa main droite au lieu de le laisser fixé à sa ceinture, comme cela s'était produit pendant sa première entrevue avec Yero, deux années plus tôt, sur cette même place.

Voyant que celui-ci ne semblait nullement impressionné par l'appareil de guerre et par les guerriers grimaçants, Diabira-Doul franchit la ligne de ses tireurs et vint, seul, à la rencontre de celui qu'il considérait maintenant comme étant son plus farouche ennemi.

Arrivés à quelques mètres l'un de l'autre, les deux Noirs s'arrêtèrent, s'observèrent... Jacques croisa ses mains sur sa poitrine pour indiquer qu'il apportait, comme la première fois, l'amitié et l'alliance. Mais Diabira-Doul ne répéta pas le geste pour exprimer qu'il voulait lui aussi la paix. Il resta, au contraire, impassible. Malgré la présence de ces centaines d'hommes, prêts à bondir pour tuer, le silence était total, bouleversant...

Trois fois de suite, Jacques refit le geste sur sa poitrine; Diabira-Doul ne bougea pas. Cela signifiait qu'il voulait vraiment la guerre...

Alors son antagoniste lui dit d'une voix forte mais mesurée, en dialecte:

— Tu n'as pas daigné répondre à mon amitié... Pour la dernière fois, Diabira-Doul, je te conjure, sur les mânes de tes ancêtres et des miens, de renoncer à un combat dont toi et tous ceux qui t'ont suivi ne pourrez que sortir vaincus !

— C'est toi seul qui l'affirmes, Yero, parce que tu es soutenu par les Blancs et leurs grands oiseaux de mort...

— Les grands oiseaux ne te feront aucun mal et ils ne sont plus aux Blancs, mais à nous; Regarde ceux qui m'accompagnent: ils sont de notre race à toi et à moi, et ils m'obéissent comme t'obéissent tes guerriers... Seulement toi, tu dois céder devant moi, non pas parce que je suis ton supérieur ou le plus puissant, mais parce que je représente le Gouvernement que toi et tous les habitants de ce pays avez voulu. C'est toi, Diabira-Doul, qui m'as fait donner le pouvoir par le geste que tu as eu à Yalinga quand tu as présenté mon propre fils à la foule... Aurais-tu oublié ton geste ?

— C'est toi, Yero, qui nous a oubliés, ainsi que toutes tes promesses, quand tu as suivi ton épouse blanche dans son pays.

— Ce n'est pas moi qui obéis à mon épouse, mais elle qui fait ce que je veux comme cela se passe pour toi et pour tes femmes.

— Pourquoi, depuis que tu es devenu le chef de la République, le Grand Sorcier Blanc, ton ami n'est-il plus jamais revenu nous donner à manger, ni refaire le Geste de Paix qui nous évitait les maladies et la famine ?

— Il est revenu avec moi aujourd'hui pour refaire le geste à condition que toi, tu accomplisses celui de l'amitié sur ta poitrine.

— Moi et tous ceux de ton village, nous te renions... Tu n'es plus de Manjo ni d'aucun lieu de la brousse.

— Pour l'insulte que tu viens de m'adresser, tu mériterais cent fois la mort ! Mais je consens à l'oublier si tu remets ton couteau à ta ceinture et si tes guerriers jettent leurs fusils à terre.

— Pour que tu nous fasses tous massacrer ?

Sais-tu que, moi aussi, je puis te faire mourir instantanément si je lance le *pa* ?

— Si tu agissais ainsi, ce serait le plus grand crime qui aurait été fait par un véritable Africain: tuer le chef de son propre pays !... Pour la dernière fois, Diabira-Doul, mets ce couteau à ta ceinture...

Il y eut quelques secondes de silence puis, brusquement, Diabira-

Doul poussa un rugissement — son cri de guerre — pendant que le *pa* traversait l'espace à une vitesse fantastique pour atteindre l'homme qui lui faisait face. Mais celui-ci, avec l'agilité de sa race, bondit de côté pour éviter la lame qui se ficha en terre quinze mètres en arrière de lui.

Diabira-Doul resta un instant décontenancé en voyant que son arme n'avait pas atteint Yero. Cette seconde fut suffisante pour que Jacques pût crier en français :

— Feu !

Les pistolets-mitrailleurs des deux sous-officiers commencèrent à balayer immédiatement la place en y fauchant les guerriers nus. Ceux-ci, au cri de Diabira-Doul, avaient répondu par le même hurlement sauvage avant de courir en lançant leurs sagaies devant eux pendant que ceux qui avaient des fusils tiraient n'importe comment. Jacques se plaqua au sol avant que les javelots ne s'abattent dans sa direction.

Diabira-Doul poussa un nouveau rugissement et bondit vers son adversaire allongé, mais, avant qu'il ait pu l'atteindre, il roula à son tour dans la poussière pour ne plus se relever, fauché par la rafale de l'un des pistolets-mitrailleurs. Les anciens sous-officiers de l'armée française tiraient vite et bien alors que les coups de feu des vieux fusils adverses étaient désordonnés et sans précision.

Dès qu'ils virent leur chef étendu sur le sol, les hommes de Manjo s'arrêtèrent net dans leur élan, comme paralysés sur place par la stupeur. Se pouvait-il que Galé et les esprits de la guerre eussent abandonné un aussi valeureux guerrier ? Diabira-Doul ne se relevait toujours pas...

Ils poussèrent une nouvelle clameur avant de reprendre l'assaut, mais cette seconde d'hésitation fut leur perte. Un tac-tac régulier, provenant du nord et du sud du village, se déclencha, impitoyable : les mitrailleuses lourdes — la « surprise de Boutières » — venaient d'entrer en action, fauchant des rangées entières de guerriers dont les corps peinturlurés culbutèrent et tombèrent les uns sur les autres... Ensuite commencèrent à retentir les détonations sourdes des mortiers dont les obus incendiaires écrasèrent les frêles toits de chaume des cases. En une minute Manjo ne fut plus qu'un brasier.

D'où ils étaient, Yolande, l'évêque et Boutières avaient entendu le déclenchement brutal du combat. Quand les mitrailleuses s'étaient mises de la partie, Boutières avait dit calmement :

— C'était la seule solution...

Une gigantesque colonne de fumée s'élevait du village en flammes. Les cris de guerre avaient cessé, le tam-tam s'était tu, comme écrasé

par la puissance du rythme qu'imposaient les armes automatiques et les mortiers. Mgr Thibaut fit un signe de croix pendant que la voix brisée de Yolande ne cessait de balbutier :

— *Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous...*

Boutières, toujours impassible, continuait d'observer à la jumelle.

Très vite la cadence de tir diminua, puis cessa complètement. La fumée et l'odeur de l'incendie se répandirent sur toute la brousse : c'était comme si celle-ci vivait son agonie.

— C'est terminé, dit Boutières en abaissant ses jumelles. Allons...

Escortés des hommes qui étaient restés pour protéger les avions, ils coururent sur la piste vers l'entrée du village. Dix fois, pendant cette course vers l'enfer, la jeune femme trébucha, mais, à chacune de ses défaillances, la poigne de Boutières la saisissait pour qu'elle ne s'écroulât pas, pendant que la voix rude lui criait, essoufflée :

— Courage ! Je vous dis que c'est fini...

Angoissée, hagarde, à demi-folle, Yolande continuait à courir, droit devant elle, en n'ayant même plus le réflexe de se demander vers quelle vision elle allait. Ses lèvres ne faisaient que répéter :

— Jacques... Jacques... Jacques...

Quand ils furent à l'entrée de Manjo, ils s'arrêtèrent, pétrifiés. L'horreur dépassait tout. Dans le décor des derniers pilotis de casés qui achevaient de se consumer, le centre de la place n'était plus qu'un charnier où les corps s'entremêlaient, empilés en petits tas les uns sur les autres. Au fond de la place, encadrés par les mercenaires de la Nouvelle République — dont les pistolets-mitrailleurs restaient perpétuellement braqués sur eux — les guerriers nus, qui avaient pu échapper au massacre, étaient agenouillés, alignés, les bras levés en l'air et les mains croisées derrière « la nuque, regardant de leurs faces hébétées et apeurées ces autres Noirs en uniforme qui les avaient contraints à jeter leurs vieux fusils et leurs sagaies sur le sol.

Debout, le visage et les vêtements maculés de la terre de son village, « le Président » finissait d'écouter le rapport que lui faisait « le commandant » Taminou sur la situation après le « cessez le feu ».

Yolande courut à lui, hurlant :

— Jacques ! Tu n'es pas blessé ?

— Pas une égratignure, ma chérie... Je crois que c'est cela le seul miracle ! ajouta-t-il en ayant un regard désespéré pour l'évêque.

Et il expliqua :

— Quand j'ai vu la horde qui fonçait, je me suis plaqué le nez au

sol... La pluie de sagaies est tombée tout autour de moi, mais pas une ne m'a touché. Ensuite j'ai vu les hommes de Diabira-Doul rouler dans la poussière, mais eux, c'était pour toujours ! Quand j'ai réalisé qu'il y en avait trop, j'ai crié : « Cessez le feu ! » C'est tout...

— Et Diabira-Doul ? demanda Yolande, qui tremblaient encore, blottie contre sa poitrine.

— Il est là, dit Jacques en désignant un corps étendu la face tournée vers le ciel. Il a été tué le premier par l'un de mes officiers, mais il avait tout déclenché en lançant le couteau alors que je lui offrais la paix.

Il désigna le *pa*, qui était resté fiché en terre :

— Surtout ordonna-t-il, ne le retirez pas ! Je veux que vous le fassiez voir, non seulement à tous nos hommes mais aussi à tous ceux de Diabira-Doul pour qu'ils comprennent bien que c'est lui qui a attaqué et qui a voulu me tuer alors que j'étais venu à lui sans aucune arme. Peut-être finiront-ils par réaliser que même leurs dieux protègent le chef de leur nouvel État !

Le lieutenant Diop se présenta, au garde-à-vous.

— Vous avez dénombré les blessés ? lui demanda Jacques.

— Il y en a exactement vingt-sept : deux chez nous, légers, et les autres chez eux, sérieux.

— Faites-les immédiatement transporter jusqu'à l'un des avions qui les emmènera à Bangui : je veux qu'ils soient soignés à l'hôpital par le Dr Kalidou Hamady... Vous allez câbler au Chef de la Police pour qu'il l'arrête immédiatement et qu'il le conduise à l'hôpital où il devra attendre l'arrivée de ces blessés qui n'existent que parce qu'il l'a voulu. Sa punition sera de les guérir...

Le chef de Cabinet hasarda :

— Monsieur le Président ne trouve-t-il pas que c'est un châtiment bien faible pour une telle félonie ?

— Ce n'est pas faire œuvre de Chef d'État que de rendre le mal pour le mal... Cette sanction permettra au docteur de méditer — en pansant des plaies et en extrayant des balles de corps mutilés — sur l'utilité de sa profession et sur les méfaits de sa politique. Ce sera beaucoup plus salubre, pour les besoins urgents du pays, qu'un jugement en Haute-Cour qui risquerait à la longue de faire de lui une sorte de martyr et de moi un bourreau !

Quand elle avait entendu ces paroles, les yeux de Yolande s'étaient embués de larmes.

— Qu'est-ce que tu as ? lui dit-il.

— Jacques, je te demande pardon d'avoir pensé à certains moments que tu n'étais qu'un faible... Je crois maintenant que tu es beaucoup plus fort que nous tous parce que tu sais pardonner.

— Pardonner, ce n'est rien, chérie ! C'est l'oubli qu'il faut...

Il s'était tourné vers le commandant Taminou:

— Et les morts ?

— Chez eux, soixante et un avec Diabira-Doul... Chez nous, pas un !

— Ils ont deux fois plus de morts que de blessés ! Plus la civilisation progresse et mieux elle tue !... Nous ne quitterons Manjo qu'après avoir rendu à ces défunts le culte auquel ils ont droit selon leurs croyances... Rassemblez, parmi les prisonniers, les féticheurs qui restent et dites-leur de préparer la cérémonie qui aura lieu cette nuit. Je veux également que tout le pays leur rende hommage: ne se sont-ils pas fait tuer pour un idéal qu'ils croyaient être celui de la vraie liberté ?

Il ordonna au Chef de Cabinet:

— Câblez au ministre de l'intérieur que je décrète que, à partir de minuit ce soir, il y aura deuil national pendant vingt-quatre heures. Tous les drapeaux devront être mis en berne sur les édifices et monuments publics.

Le commandant désigna les prisonniers agenouillés:

— Et ceux-là, qu'est-ce que nous en faisons, monsieur le Président ?

Jacques réfléchit avant de répondre:

— Si j'avais la mentalité d'un véritable démagogue, peut-être ferais-je immédiatement une harangue, au milieu de ces ruines encore brûlantes, pour montrer à ces hommes combien grande fut leur erreur ? Mais ils viennent de voir tomber trop des leurs pour être en état de comprendre. Ce serait moi qui commettrais alors la pire des erreurs... Il vaut mieux dire à ces malheureux que le Gouvernement de la République leur pardonne à condition qu'ils déblaient immédiatement les ruines sous la direction de nos hommes et qu'ils commencent à reconstruire leur village... Ne m'aviez-vous pas expliqué, Boutières, que c'était la bonne méthode pour rétablir la confiance et que vous l'aviez fait appliquer après le premier incendie de Manjo, dont vous aviez été le témoin ?

— C'est la bonne méthode... Je vais organiser les équipes. Mais

pour que je puisse y parvenir, il serait ' nécessaire que Monsieur le Président dise à ces hommes qu'ils peuvent se mettre debout et qu'ils sont libres. D'ailleurs ce doit être très pénible pour Monsieur le Président de voir ses frères de race ainsi agenouillés, par son ordre, sur la terre du village où il est né ? Et ceci en présence d'observateurs Blancs tels Mgr Thibaut ou moi-même ?

Il y avait un tel sarcasme dans ces dernières paroles que Jacques regarda Boutières avec effarement avant de répondre :

— Ce n'est tout de même pas vous, après ce que vous avez fait pour m'aider, qui allez me reprocher maintenant d'avoir accompli mon devoir de Chef d'État ?

— Nullement ! Mais il serait infiniment regrettable d'en prolonger trop longtemps certains aspects pénibles...

— Vous permettez ? dit l'évêque qui s'approcha des guerriers agenouillés pour leur dire en dialecte :

« Mes amis, le Grand Sorcier Blanc, votre allié de toujours, vient de vous annoncer que votre véritable chef, Yero, n'a jamais eu la pensée de vous retirer la liberté à laquelle vous avez droit...

Vous pouvez donc baisser les mains... Voyez: les soldats de l'Ordre se retirent avec leurs armes... Puisque vous êtes libres, vous pouvez aussi vous relever sans crainte de représailles à l'avenir... Mais, si vous acceptez volontairement de rester encore agenouillés pendant quelques instants, je vais faire ce « Geste de Paix » que Diabira-Doul aimait tant me voir accomplir à chaque fois que je venais lui rendre visite...

Alors le miracle — le vrai celui-là — se produisit enfin: de toutes les bouches bestiales, de tous les visages grimaçants s'échappa un cri, qui avait déjà été scandé par les foules sur la place de Yalinga :

— Yero... Yero... Yero...

Et le tam-tam se réveilla, redonnant sa vraie vie à la brousse... Le tam-tam, qui se substituait au crépitement des armes et au sifflement des balles inventées par les blancs pour propager de village en village la nouvelle inespérée qui deviendrait vite un chant psalmodié que n'aurait pu inventer le Président-Poète :

Diabira-Doul est mort: c'était un Grand Chef...

Parce qu'il fut courageux, il a déjà été

Accueilli par les mânes de ses ancêtres...

Il a été vaincu par un Chef encore plus fort

que lui

Yero, Yero de Manjo,

Qui nous a rendu notre liberté...

La nuit venue, après que tous les corps eussent été enterrés et tous les fétiches plantés en terre, Boutières s'approcha de Jacques — qui contemplait, désespéré, les figurines grossièrement sculptées — pour lui dire à voix basse:

— Tu te souviens, filleul, du fétiche de ton Grand-Père que Diabira-Doul avait fait apporter en grande pompe devant la case où tu allais vivre pendant quelques mois avec Yolande ?

— Oui...

— Ce soir nous sommes devant le fétiche de Diabira-Doul, qui était le fils de ce chef qui avait remplacé ton grand-père à la tête du village... Te souviens-tu aussi que je t'ai raconté qu'ils avaient enterré ton grand-père avec la vieille carabine que je lui avais donnée en échange de ta minuscule personne ?

— Oui...

— Eh bien je me demande si ce n'est pas le mâne de ton aïeul qui a attendu jusqu'à ce jour pour utiliser cette carabine, en tuant le fils de celui qui l'a remplacé, pour te permettre de redevenir enfin, et sans aucun partage de pouvoir, le Chef de ce village ?

Le poète le regarda, étonné, avant de répondre:

— Ce que vous dites-là est étrange...

— C'est une façon de rendre à « César ce qui est à César », à titre posthume... Et ça te lave de toute responsabilité ! La balle, qui a fait de Diabira-Doul la première victime, n'a pas été dirigée par ta volonté, mais par celle de la lignée de tes ancêtres défunts, dont l'esprit de vengeance est enfin apaisé et qui vont pouvoir maintenant déambuler en toute quiétude dans les espaces infinis de l'au-delà...

Quarante-huit heures plus tard, une immense foule accueillait à Bangui le Président et la Présidente. Une foule délirante qui ne cessa, pendant tout le parcours de l'aéroport au Palais du Gouvernement, de hurler sa joie et son admiration pour celui qui venait de sauver l'unité de la jeune République...

Quand ils furent de retour dans leur Palais, Jacques et Yolande durent se montrer encore au balcon central pour saluer la foule qui continuait à les acclamer. Une fois de plus Yolande sut présenter l'héritier, qui avait été ramené dans la somptueuse résidence par la très modeste sœur Gertrud. Mais, cette fois, ce fut Jacques lui-même qui éleva son fils — dont les petits pieds s'agitèrent à nouveau dans le vide — au-dessus de la foule. Plus jamais « le Président » ne confierait

ce soin à un autre Diabira-Doul !

Le soir, il y eut une fête de nuit dotée d'un admirable feu d'artifice qui fut tiré sur les rives phosphorescentes de l'Oubangui. Elle se termina par une retraite aux flambeaux qu'entraîna l'orphéon chamarré.

Quand les accents de la fanfare triomphale commencèrent à s'éloigner, et dès que le silence sembla vouloir revenir, une fenêtre du Palais se rouvrit doucement et quatre silhouettes se profilèrent sur un balcon dominant la ville. Quatre ombres qui devaient chercher à respirer le parfum du calme retrouvé et qui restèrent longtemps silencieuses. C'étaient celle de Jacques qui n'était plus que « le poète », celle de Yolande qui n'aspirait qu'à être « l'amante », celle de l'évêque qui était redevenu « le missionnaire », et celle de l'aventurier qui avait su rester « l'ami »...

Au bout de ces minutes de rêve dans la nuit douce de Bangui, une phrase, une seule, fut dite par ce dernier à Jacques:

— Négrillon, ce sang d'Afrique qui a été versé sur le sol de ton pays ne peut être que fécond ! Il y a eu tant de tes frères de couleur qui ont donné leur vie pour sauver la liberté de pays appartenant aux Blancs, qu'il fallait bien qu'un jour vînt où quelques-uns d'entre eux fussent sacrifiés pour assurer définitivement ta liberté de manœuvre à toi...